ESSAI

SUR

LE DRAME FANTASTIQUE.

GOETHE. — BYRON. — MICKIEWICZ.

Le vrai nom qui conviendrait à ces productions étranges et audacieuses, nées d'un siècle d'examen philosophique, et auxquelles rien dans le passé ne peut être comparé, serait celui de *drame métaphysique*. Parmi plusieurs essais plus ou moins remarquables, trois se placent au premier rang : *Faust*, que Goethe intitule *tragédie*, *Manfred*, que Byron nomme *poème dramatique*, et la troisième partie des *Dziady*, que Mickiewicz désigne plus légèrement sous le titre d'*acte*.

Ces trois ouvrages sont, j'ose le dire, fort peu connus en France. *Faust* n'est bien compris que de ce qu'on appelle l'aristocratie des intelligences ; *Manfred* n'a guère contribué, même en Angleterre, à la gloire de Byron, quoique ce soit peut-être le plus magnifique élan de son génie. Jeté comme complément dans le recueil de ses œuvres, s'il a été lu, il a été déclaré inférieur au *Corsaire*, au *Giaour*, à *Childe-*

Harold, qui n'en sont pourtant que des reflets arrangés à la taille de lecteurs plus vulgaires, ou des essais encore incomplets dans la pensée du poète. Quant à cet acte des *Dziady*, d'Adam Mickiewicz, je crois pouvoir affirmer qu'il n'a pas eu cent lecteurs français, et je sais de belles intelligences qui n'ont pas pu ou qui n'ont pas voulu le comprendre.

Est-ce que la France est indifférente ou antipathique aux idées sérieuses qui ont inspiré ces ouvrages? Non sans doute. Dieu me préserve d'accorder à l'Allemagne cette supériorité philosophique à laquelle le moindre de nos progrès politiques donne un si éclatant démenti, car je ne comprends rien à une sagesse qui ne rend pas sage, à une force qui ne rend pas fort, à une liberté qui ne rend pas libre; mais je crains que la France ne soit beaucoup trop classique pour apprécier de long-temps le fond des choses, quand la forme ne lui est pas familière. Quand *Faust* a paru, l'esprit académicien qui régnait encore s'est récrié sur le désordre, sur la bizarrerie, sur le décousu, sur l'obscurité de ce chef-d'œuvre; et tout cela, parce que la forme était une innovation, parce que le plan, libre et hardi, ne rentrait dans aucune de nos habitudes consacrées par la règle, parce que *Faust* ne pouvait pas être mis à la scène, que sais-je? parce que l'académie en était encore à l'Art poétique de Boileau, qui certes n'eût pas compris, et eût été très bien fondé, de son temps, à ne pas comprendre ce mélange de la vie métaphysique et de la vie réelle, qui fait la nouveauté et la grandeur de la forme de *Faust*.

Il ne fut peut-être donné qu'à un seul contemporain de Goethe de comprendre l'importance et la beauté de cette forme, et ce contemporain, ce fut le plus grand poète de l'époque, ce fut lord Byron. Aussi n'hésita-t-il pas à s'en emparer; car, aussitôt émise, toute forme devient une propriété commune que tout poète a droit d'adapter à ses idées; et ceci est encore la source d'une grave erreur, dans laquelle est tombée trop souvent la critique de ces derniers temps. Elle s'est imaginé devoir crier à l'imitation ou au plagiat, quand elle a vu les nouveaux poètes essayer ce nouveau vêtement que leur avait taillé le maître, et qui leur appartenait cependant aussi bien que le droit de s'habiller à la mode appartient au premier venu, aussi bien que le droit d'imiter la forme de Corneille ou de Racine appartient encore, sans que personne le conteste, à ceux qui s'intitulent aujourd'hui les conservateurs de l'art.

Et cependant on n'avait pas crié au plagiat lorsque Molière et Racine avaient traduit littéralement des pièces quasi-entières d'Aris-

tophane et des tragiques grecs. C'est que le siècle de nos vrais classiques avait été plus tolérant et plus naïf que le nôtre, et c'est pourquoi ce fut un grand siècle.

Byron prit donc la forme du *Faust*, à son insu sans doute, par instinct ou par réminiscence; mais, quoiqu'il ait récusé la véritable source de son inspiration pour la reporter au *Prométhée* d'Eschyle (qui, disons-le en passant, lui a inspiré la plus faible partie de *Manfred*), il n'en est pas moins certain que la forme appartient tout entière à Goethe : la forme et rien de plus. Mais pour faire comprendre la distinction que j'établirai plus tard entre ces poèmes, je dois remettre sous les yeux des lecteurs le jugement de Goethe sur *Manfred*, et celui de Byron sur lui-même.

Jugement de Goethe, tiré du journal L'ART ET L'ANTIQUITÉ.

« La tragédie de Byron, *Manfred*, me paraît un phénomène merveilleux et m'a vivement touché. Ce poète métaphysicien s'est approprié mon *Faust*, et il en a tiré une puissante nourriture pour son amour hypocondriaque Il s'est servi pour ses propres passions des motifs qui poussaient le docteur, de telle façon qu'aucun d'eux ne paraît identique, et c'est précisément à cause de cette transformation que je ne puis assez admirer son génie. Le tout est si complètement renouvelé, que ce serait une tâche intéressante pour la critique, non-seulement de noter ces altérations, mais leur degré de ressemblance ou de dissemblance avec l'original. L'on ne peut nier que cette sombre véhémence et ce désespoir exubérant ne deviennent, à la fin, accablans pour le lecteur; mais, malgré cette fatigue, on se sent toujours pénétré d'estime et d'admiration pour l'auteur. »

Fragment de lettre de lord Byron à son éditeur. Juin 1820.

« Je n'ai jamais lu son *Faust*, car je ne sais pas l'allemand; mais Matthew Lewis, en 1816, à Coligny, m'en traduisit la plus grande partie de vive voix, et j'en fus naturellement très frappé; mais c'est le Steinbach, la Jungfrau et quelques autres montagnes, bien plutôt que *Faust*, qui m'ont inspiré *Manfred*. La première scène, cependant, se trouve ressembler à celle de *Faust*. »

Autre fragment. 1817.

« J'aimais passionnément le *Prométhée* d'Eschyle. Lorsque j'étais enfant, c'était une des pièces grecques que nous lûmes trois fois dans une année à Harrow. Le *Prométhée*, *Médée* et *les Sept chefs devant Thèbes* sont les seules tragédies qui m'aient jamais plu. Le *Prométhée* a toujours été tellement présent à ma mémoire, que je puis facilement concevoir son influence sur tout ce que j'ai écrit; mais je récuse Marlow et sa progéniture, vous pouvez m'en croire sur parole. »

Je ne comprends pas plus l'assertion de Goethe se croyant imité, que les dénégations de Byron craignant d'être accusé d'imitation. D'abord la ressemblance des deux drames, quant à la forme, ne me paraît pas aussi frappante qu'il plaît à Goethe de le dire. Cette forme n'est qu'un essai dans *Faust*, essai magnifique, il est vrai, mais que l'on voit élargi et complété dans *Manfred*. Ce qui fait la nouveauté et l'originalité de cette forme, c'est l'association du monde métaphysique et du monde réel. Ces deux mondes gravitent autour de *Faust* et de *Manfred* comme autour d'un pivot. Ce sont deux milieux différens, et cependant étroitement unis et habilement liés, où se meuvent tantôt la pensée, tantôt la passion du type Faust ou du type Manfred. Pour me servir de la langue philosophique, je pourrais dire que Faust et Manfred représentent le *moi* ou le sujet; que Marguerite, Astarté et toutes les figures réelles des deux drames, représentent l'objet de la vie du *moi;* enfin que Méphistophélès, Némésis, le sabbat, l'esprit de Manfred et tout le monde fantastique qu'ils traînent après eux, sont le rapport du *moi* au *non moi*, la pensée, la passion, la réflexion, le désespoir, le remords, toute la vie du moi, toute la vie de l'ame, produite aux yeux, selon le privilége de la poésie, sous des formes allégoriques et sous des noms consacrés par les croyances religieuses chrétiennes ou païennes, ou par les superstitions du moyen-âge. Cette représentation du monde intérieur, ce grand combat de la conscience avec elle-même, avec l'effet produit sur elle par le monde extérieur dramatisé sous des formes visibles, est d'un effet très ingénieux et très neuf.

Oui, neuf, malgré le Prométhée d'Eschyle, malgré les furies d'Oreste et tout le monde fantastique des anciens, malgré les spectres d'Hamlet, de Banco et de Jules-César, malgré, enfin, le don Juan de Molière et le don Juan de Mozart. Toute cette intervention du remords ou de la fatalité dans l'action dramatique sous la forme de larves et de démons a été de tout temps du domaine de la poésie, et Voltaire, le plus froid et le plus positif des écrivains dramatiques, n'a pas dédaigné de reproduire à la scène l'ombre de Ninus. Mais dans les anciens comme dans les modernes qui les ont imitées ou reproduites, ces apparitions n'ont pas le caractère purement métaphysique que Goethe leur a donné. Elles tiennent à des croyances ou à des superstitions contemporaines, et si les intelligences supérieures en ont saisi le sens allégorique, les masses qui ont assisté à leur représentation scénique les ont prises au sérieux. Les femmes enceintes avortaient à la représentation d'Oreste tourmenté par les furies. Au temps de Shakes-

peare, l'ombre d'Hamlet produisait plus d'effroi et d'émotion qu'elle n'éveillait de réflexions philosophiques, et, au temps de Molière, la statue du commandeur, malgré le comique au milieu duquel elle se présentait, faisait encore passer un certain frisson dans les veines des spectateurs. Quelle qu'ait été la pensée frivole ou sérieuse de tous ceux qui, avant Goethe, avaient fait intervenir des êtres surnaturels dans l'action dramatique, il est certain qu'ils ont eu recours à cette intervention comme moyen dramatique bien plus que comme moyen philosophique. Ils ont eu, sans doute, en ceci, une pensée de haute moralité ou de critique incisive; mais cette pensée n'était pas la pensée fondamentale de leur œuvre, comme il a plu à la critique moderne de le croire. Il n'en pouvait pas être ainsi, et le temps montrera que nos interprétations du XIXe siècle sur les mystères des poésies antérieures, comme sur les mythes historiques, ont manqué de circonspection, et sont, en grande partie, très arbitraires. Malgré l'ingénieuse explication d'Hamlet par Goethe, je suis persuadé que Shakespeare a conçu son magnifique drame beaucoup plus naïvement que Goethe ne put se le persuader, et que ce qui semblait à celui-ci si subtil et si mystérieux dans le héros de Shakespeare, avait une explication très claire et très ingénue dans les idées superstitieuses de son temps. Autrement, comment concevoir l'immense popularité des drames les plus profonds de Shakespeare? Il faudrait supposer un public composé de métaphysiciens et de philosophes, assistant à la première représentation d'*Hamlet* ou de *Macbeth*. Or, malgré le progrès des temps, John Bull serait encore aujourd'hui fort scandalisé des interprétations fines et poétiques de Goethe; et le bon Shakespeare, lui-même, beaucoup plus artiste et beaucoup moins sceptique qu'on ne le croit en Allemagne et en France, serait sans doute émerveillé, s'il revenait à la vie, de lire tout ce qui s'est publié en tête ou en marge de nos traductions depuis vingt ans.

Tout *Hamlet*, tel qu'il est analysé dans *Wilhelm Meister*, appartient donc à Goethe, et non à Shakespeare, de même que tout le *Don Juan* de Mozart, tel qu'il est analysé dans le conte d'Hoffmann, appartient à Hoffmann et nullement à Mozart, nullement à Molière, nullement à la chronique espagnole, de même encore que *Faust* n'appartient ni à la chronique germanique, ni à Marlow, ni à Widmann, ni à Klinger, mais à Goethe seul. Et c'est ici le lieu de dire que *Faust* est né de l'*Hamlet* de Shakespeare indirectement, vu qu'il est né directement de l'*Hamlet* de Goethe dans *Wilhelm Meister*, heureux té-

moignage du génie puissant et créateur de Goethe, qui, ne trouvant pas encore suffisante la grandeur d'*Hamlet*, a su s'élever à la taille du génie de son siècle et lui donner un héritier tel que *Faust!*

Le drame de *Faust* marque donc, à mes yeux, une limite entre l'ère du fantastique *naïf* employé de *bonne foi* comme ressort et effet dramatique, et l'ère du fantastique profond employé philosophiquement comme expression métaphysique, et..... dirai-je religieuse? Je le dirai, car ces grands ouvrages dont j'ai à parler appartiennent à la philosophie, c'est-à-dire à la religion de l'avenir, le scepticisme de Goethe, comme le désespoir de Byron, comme la sublime fureur de Mickiewicz.

Mais nous n'en sommes pas encore là. Je demande hardiment, vu mon inaptitude à écrire sur ces matières, qu'on me pardonne la longueur de ces développemens sur une simple question de forme. Il ne me semble pas que ma tâche soit frivole. Il ne s'agit de rien moins que de restituer à deux des plus grands poètes qui aient jamais existé, la part d'originalité qu'ils ont eue chacun en refaisant ce qu'il a plu à la critique d'appeler le même ouvrage. Je m'imagine accomplir un devoir religieux envers Mickiewicz en suppliant la critique de bien peser ses arrêts quand de tels noms sont dans la balance.

Ainsi toute l'Europe littéraire a cru Goethe sur parole lorsqu'il a décrété, avec une bienveillance superbe, que Byron s'était *approprié son Faust, et qu'il s'était servi, pour ses propres passions, des motifs qui poussaient le docteur.* Byron lui-même était effrayé de cette ressemblance qui frappait Goethe, lorsqu'il écrivait avec une légèreté affectée : « Sa première scène, cependant, *se trouve ressembler* à celle de *Faust.* » Ainsi le peu de critiques français qui ont daigné jeter les yeux sur la magnifique improvisation de Mickiewicz, ont dit à la hâte : « Ceci est encore une contrefaçon de *Faust,* » comme Goethe avait dit que *Faust* était l'*original* de *Manfred.* Eh bien! soit : *Faust* a servi de modèle, dans l'art du dessin dramatique, à Byron et à Mickiewicz, comme Eschyle à Sophocle et à Euripide, comme Cimabue dans l'art de la peinture à Raphaël et à Corrége, et leurs drames ressemblent à celui de Goethe, beaucoup moins qu'une pièce classique quelconque en cinq actes et en vers ne ressemble à une autre pièce classique quelconque en vers et en cinq actes; comme *Athalie* ressemble au *Cid,* comme *Polyeucte* ressemble à *Bajazet,* etc. Le drame métaphysique est une forme. Elle a été donnée; elle est tombée dans le domaine public le jour où elle a été conçue, et il ne dépendait pas plus de Goethe de s'en faire le gardien jaloux, qu'il ne dé-

pend de ceux qui s'en serviront après lui, d'ôter quelque chose à la gloire de l'avoir trouvée. C'est une invention dont l'honneur revient à Goethe et qui lui a été payée par d'assez magnifiques apothéoses. Maintenant elle appartient à l'avenir, et l'avenir lui donnera, comme Byron et Mickiewicz ont déjà commencé à le faire, les développemens dont elle est susceptible.

J'ai essayé de prouver qu'il n'y avait ni plagiat ni servilité à modeler son œuvre sur une forme connue. Il me reste à prouver que le fond, la portée et l'exécution des trois drames métaphysiques dont je m'occupe, diffèrent essentiellement. Je ne reviendrai plus au point de vue de la défense des deux grands poètes prétendus imitateurs du premier. Je m'efforcerai de faire ressortir, quant au fond et quant à la forme, le grand progrès philosophique et religieux que signalent ces trois poèmes, nés pourtant à des époques très rapprochées.

FAUST.

Goethe ne vit et ne put voir dans l'homme qu'une victime de la fatalité; soit qu'il croupît dans l'ignorance, soit qu'il s'élevât par la science, l'homme lui sembla devoir être le jouet des passions et la victime de l'orgueil. Il ne reconnut qu'une puissance dans l'univers, l'inflexible réalité. Goethe ferma le siècle de Voltaire, avec un éclat qui effaça Voltaire lui-même. « On sent dans cette pièce, dit Mme de Staël en parlant de *Faust* et en le comparant *à plusieurs écrits de Voltaire*, une imagination d'une tout autre nature; ce n'est pas seulement le monde moral tel qu'il est qu'on y voit anéanti, mais c'est l'enfer qui est mis à sa place. Il y a une puissance de sorcellerie, une pensée du mauvais principe, un enivrement du mal, un égarement de la pensée, qui fait frissonner, rire et pleurer tout à la fois. Il semble que, pour un moment, le gouvernement de la terre soit entre les mains du démon. Vous tremblez, parce qu'il est impitoyable; vous riez, parce qu'il humilie tous les amours-propres satisfaits; vous pleurez, parce que la nature humaine, ainsi vue des profondeurs de l'enfer, inspire une pitié douloureuse. »

Ce passage est beau et bien senti. Goethe, tout disciple de Voltaire qu'il est, le laisse bien loin derrière lui dans l'art de rapetisser Dieu et d'écraser l'homme : c'est que Goethe a de plus que Voltaire la science et le lyrisme, armes plus puissantes que l'esprit, et auxquelles il joint encore l'esprit, dernière flèche acérée qu'il tourne contre la patience de Dieu aussi bien que contre la misère de l'homme.

Certes, Goethe passe pour un grand poète, et le nier semblerait un blasphème. Cependant, dans les idées que nous nous faisons d'un idéal de poète, Goethe serait plutôt un grand artiste; car nous, nous ne concevons pas un poète sans enthousiasme, sans croyance ou sans passions, et la puissance de Goethe, agissant dans l'absence de ces élémens de poésie, est un de ces prodiges isolés qui impriment une marche au talent plus qu'aux idées. Goethe est le vrai père de cette théorie, tant discutée et si mal comprise de part et d'autre, de *l'art pour l'art*. C'est un si puissant artiste que ses défauts seuls peuvent être imités, et qu'en faisant, à son exemple, de *l'art pour l'art*, ses idolâtres sont arrivés à ne rien faire du tout. Cette théorie de Goethe ne devait pas et ne pouvait pas avoir d'application puissante dans d'autres mains que les siennes : ceci exige quelques développemens.

Je ne sais plus qui a défini le poète, un composé d'artiste et de philosophe : cette définition est la seule que j'entende. Du sentiment du beau transmis à l'esprit par le témoignage des sens, autrement dit *du beau matériel*, et du sentiment du beau conçu par les seules facultés métaphysiques de l'ame, autrement dit *du beau intellectuel*, s'engendre la poésie, expression de la vie en nous, ingénieuse ou sublime, suivant la puissance de ces deux ordres de facultés en nous. L'idéal du poète serait donc, à mes yeux, d'arriver à un magnifique équilibre des facultés artistiques et philosophiques; un tel poète a-t-il jamais existé? Je pense qu'il est encore à naître. Faibles que nous sommes, en ces jours de travail inachevé, nous sentons toujours en nous un ordre de facultés se développer aux dépens de l'autre. La société ne nous offre pas un milieu où nos idées et nos sentimens puissent s'asseoir et travailler de concert. Une lutte acharnée, douloureuse, funeste, divise les élémens de notre être et nous force à n'embrasser qu'une à une les faces de cette vie troublée, où notre idéal ne peut s'épanouir. Tantôt, froissés dans les aspirations de notre ame et remplis d'un doute amer, nous sentons le besoin de fuir la réflexion positive et le spectacle des sociétés humaines; nous nous rejetons alors dans le sein de la nature éternellement jeune et belle, nous nous laissons bercer dans le vague des rêveries poétiques, et, nous plaçant pour ainsi dire tête à tête avec le créateur au sein de la création, aspirant par tous nos pores ce qu'Oberman appellerait *l'impérissable beauté des choses*, nous nous écrions avec Faust, dans la scène intitulée *Forêts et Cavernes* : « Sublime esprit, tu m'as donné, tu m'as donné tout, dès que je te l'ai demandé... tu m'as livré pour royaume la majestueuse nature et la force de la sentir, d'en jouir. Non, tu ne

m'as pas permis de n'avoir qu'une admiration froide et interdite : en m'accordant de regarder dans son sein profond, comme dans le sein d'un ami, tu as amené devant moi la longue chaîne des vivans, et tu m'as instruit à reconnaître mes frères dans le buisson tranquille, dans l'air, dans les eaux... »

Dans cette disposition nous sommes artistes; dans cette disposition Goethe était panthéiste, ce qui n'est qu'une certaine manière d'envisager la nature en artiste, en grand artiste, il est vrai.

Mais la solitude et la contemplation ne suffisent pas plus à nos besoins qu'elles ne suffisent à ceux de Faust, et ce n'est pas la voix de Méphistophélès qui vient nous arracher à ces retraites, c'est la voix même de l'humanité qui vient nous crier comme lui : *Comment donc aurais-tu, pauvre fils de la terre, passé ta vie sans moi?* En effet, nous sentons que toutes nos aspirations vers la Divinité sont impuissantes tant que nous travaillons à nous élever jusqu'à elle hors de la voie qu'elle nous a assignée. Nous sentons que cette belle nature n'est rien sans l'action de l'humanité, à qui Dieu a confié le soin de continuer l'œuvre de la création. En vain notre imagination peuple ces solitudes de rêves enchantés; les anges du ciel ne descendent pas à notre voix. Notre puissance ne peut évoquer ni les génies de l'air, ni les esprits de la terre. Nous savons trop bien que le génie qui protége la nature terrestre, que l'esprit qui alimente sa fécondité, que l'ange qui forme un lien entre la beauté inintelligente de la matière et la sagesse aimante de Dieu, nous savons bien que tout cela c'est l'homme, c'est l'être voué ici-bas au travail persévérant, et investi de l'intelligence active. D'ailleurs, notre vie ne se borne pas seulement à la faculté de voir et d'admirer le monde extérieur. Il faut qu'il aime, qu'il souffre, qu'il cherche la vérité à travers le travail et l'angoisse. C'est en vain qu'il voudrait se soustraire aux orages qui grondent sur sa tête; l'orage éclate dans son cœur, la société ou la famille le réclament, le lien des affections ne veut pas se rompre : il lui faut retourner à la vie!

Et bientôt recommence autour de nous le tumulte du monde; bientôt les sentimens humains s'agitent en nous plus héroïques ou plus misérables que jamais; et si, dans cet ouragan qui nous entraîne, les pensées de notre cerveau et les besoins de notre cœur cherchent une foi, une vertu, une sagesse, un idéal quelconque, nos travaux d'esprit prennent une direction nouvelle. Ce sentiment du beau matériel, dont l'art était pour nous l'expression naguère, s'applique désormais, riche des formes que l'art nous inspire, à des sujets plus

étendus et plus graves. Dans cette disposition nous sommes philosophes; nous serions vraiment poètes si nous pouvions manier assez bien l'art pour en faire l'expression de notre vie métaphysique aussi bien que celle de notre vie poétique.

Mais cela serait un progrès que l'art n'a pu porter encore à un degré assez éminent pour vaincre les résistances du préjugé qui veut limiter la tâche de l'artiste-poète à la peinture de la vie extérieure, lui permettant, tout au plus, d'entrer dans le cœur humain assez avant pour y surprendre le mystère de ses passions. Goethe, le plus grand artiste littéraire qui ait jamais existé, n'a pas su ou n'a pas voulu le faire. Dans le plus philosophique et le plus abstrait de ses ouvrages, dans *Faust*, on le voit trop préoccupé de l'art pour être complètement ou du moins suffisamment philosophe. Dans ce poème magnifique où rien ne manque d'ailleurs, quelque chose manque essentiellement, c'est le secret du cœur de Faust. Quel homme est Faust? Aucun de nous ne peut le dire. C'est l'homme en général, c'est la lutte entre l'austérité et les passions, entre l'idéal et l'athéisme. Mais que cette lutte est faible, et comme le frivole esprit du doute l'emporte aisément sur cet homme mûri dans l'étude et la réflexion! Comme on voit le néant de cet homme, que Dieu pourtant appelle son serviteur, dans un prologue puéril et de mauvais goût, étroit portique d'un monument grandiose (1).

« Il me cherche ardemment dans l'obscurité, et je veux bientôt le conduire à la lumière. »

Si c'est de l'homme en général que la Divinité parle ainsi, il faut avouer que l'esprit de malice a beau jeu contre elle, et qu'il n'a qu'à effleurer la terre de son aile pour que la terre entière tombe en sa puissance. Si le fameux docteur Faust est là seulement en question, Dieu et le lecteur se trompent grandement au début, sur la puissance intellectuelle de ce sage que la moindre plaisanterie de Méphistophélès va déconcerter, que la moindre promesse de richesse et de luxure va précipiter dans l'abîme. Si c'est Goethe lui-même dont la grande figure nous apparaît à travers celle du docteur, nous voici éclairés, et nous comprenons pourquoi, dans la forme et dans le fond de son œuvre, l'artiste est resté incomplet, obscur, embarrassé ou dédaigneux de se révéler. Nous comprenons pourquoi la chute de Faust est si prompte, et le triomphe de Méphistophélès si naïf. Nous

(1) Sauf les strophes chantées dès le début par les trois archanges, qui sont d'une poésie sublime.

pensions assister à la lutte de l'idéal divin contre la réalité cynique; nous voyons que cette lutte ne peut se produire dans une ame toute soumise par nature à la réalité la plus froide. Là où il n'y avait pas de désirs exaltés, il ne peut arriver ni déception, ni abattement, ni transformation quelconque. Voilà pourquoi Goethe ne m'apparaît pas comme l'idéal d'un poète, car c'est un poète sans idéal.

Il nous faut donc chercher le secret de Faust au fond du cœur de Goethe. Alors que le poète nous est connu, le poème nous est expliqué. Sans cela, Faust est une énigme, il est empreint de ce défaut capital que l'auteur ne pouvait pas éviter, celui de ne pas agir conformément à la nature historique du personnage et au plan du poème. Il y avait long-temps que Goethe était intimement lié avec Méphistophélès, lorsqu'il imagina de raconter les prouesses de celui-ci à l'endroit du docteur Faust, et, s'il lui fut aisé de faire agir et parler le malin démon avec toute la supériorité de son génie, il lui fut impossible de faire de Faust un disciple de l'idéal détourné de sa route. Faust, entre ses mains, est devenu un être sans physionomie bien arrêtée, un caractère flottant, tourmenté, insaisissable à lui-même; il n'a pas la conscience de sa grandeur et de sa force; il n'a pas non plus celle de son abaissement et de sa faiblesse. Il est sans résistance contre la tentation; il est sans désespoir après sa chute. Son unique mal, c'est l'ennui; il est le frère aîné du spleenétique et dédaigneux Werther. Avant son pacte avec le diable, il s'ennuie de la sagesse et de la réflexion : à peine s'est-il associé ce compagnon *froid et fier*, qu'il s'ennuie encore plus de cette éternelle et monotone raillerie qui ne lui permet de s'abandonner naïvement ni à ses rêveries, ni à ses passions. Avant d'aimer Marguerite, il s'ennuyait de la solitude; depuis qu'il la possède, il ne l'aime plus, ou du moins il la néglige, il l'oublie, il sent le vide de toutes les choses humaines, et c'est Méphistophélès qui vient le rappeler à sa maîtresse : *Il me semble qu'au lieu de régner dans les forêts, il serait bon que le grand homme récompensât la pauvre fille trompée de son amour.* A quoi Faust répond : *Qu'est-ce que les joies du ciel dans ses bras? Qu'elle me laisse me réchauffer contre son sein, en sentirai-je moins sa misère? Ne suis-je pas le fugitif, l'exilé?*

Puis il retourne vers elle, car il est bon, compatissant et juste; et cette loyauté naturelle, que le démon ne peut vaincre en lui, est encore un trait distinctif du caractère de Goethe, qui rend le personnage de Faust plus étrange et plus inconséquent. Où est le crime de Faust? Il est impossible d'imaginer en quoi il a pu mériter l'abandon

où Dieu le laisse, et en quoi il remplit ses engagemens envers le diable. Son cerveau poursuit toujours un certain idéal de gloire et de puissance surhumaine qui n'est pas pourtant l'idéal divin; il n'est ni assouvi ni entraîné par les passions que lui suggère l'esprit du mal. On ne voit pas en quoi il a trompé Marguerite. Il n'y a trace d'aucune promesse de sa part, ni d'aucune exigence intéressée de celle de la jeune fille. S'il se laisse ravir loin d'elle par les beautés de la solitude, quelques mots de Méphistophélès, instincts de concupiscence que Faust sait ennoblir par le remords, le ramènent auprès d'elle. Si Marguerite lui manifeste ses naïves terreurs, loin de la détacher de ses croyances, il tâche de la rassurer en lui expliquant les siennes propres, et il semble chérir en elle la candeur naïve et la pieuse ignorance. Si, bientôt entraîné de nouveau loin d'elle par l'inquiète curiosité, il s'élance sur le Broken, au milieu du sabbat magique, c'est-à-dire au milieu des passions délirantes, de la débauche et de la fausse gloire humaine (si spirituellement chantée par des girouettes et des étoiles tombées); l'horreur que lui inspire le blasphème et l'obscénité vient le saisir dans les bras d'une impure beauté, pour faire passer devant ses yeux l'image fantastique de Marguerite. Ce passage du sabbat de Faust est étincelant d'esprit et admirable de terreur.

MÉPHISTOPHÉLÈS à Faust qui a quitté la jeune sorcière. — Pourquoi as-tu donc laissé partir la jeune fille qui chantait si agréablement à la danse?

FAUST. — Ah! au milieu de ses chants, une souris rouge s'est élancée de sa bouche.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — C'était bien naturel. Il ne faut pas faire attention à ça. Il suffit que la souris ne soit pas grise. Qui peut y attacher de l'importance, à l'heure du berger?

FAUST. — Que vois-je là?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Quoi?

FAUST. — Méphisto, vois-tu une fille pâle et belle qui demeure seule dans l'éloignement? Elle se retire languissamment de ce lieu, et semble marcher les fers aux pieds. Je crois m'apercevoir qu'elle ressemble à la bonne Marguerite.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Laisse cela! personne ne s'en trouve bien. C'est une figure magique, sans vie, une idole. Il n'est pas bon de la rencontrer; son regard fixe engourdit le sang de l'homme et le change presque en pierre. As-tu déjà entendu parler de la Méduse?

FAUST. — Ce sont vraiment les yeux d'un mort qu'une main chérie n'a point fermés. C'est bien là le sein que Marguerite m'abandonna; c'est bien le corps si doux que je possédai!

MÉPHISTOPHÉLÈS. — C'est de la magie, pauvre fou! car chacun croit y retrouver celle qu'il aime.

FAUST. — Quelles délices! et quelles souffrances! Je ne puis m'arracher à ce regard. Qu'il est singulier, cet unique ruban rouge qui semble parer ce beau cou... pas plus large que le dos d'un couteau!

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Fort bien! je le vois aussi; elle peut bien porter sa tête sous son bras, car Persée la lui a coupée. Toujours cette chimère dans l'esprit? Viens donc sur cette colline, etc.

Et quand Faust, revenu du sabbat, apprend le malheur où Marguerite est tombée, il exprime sa douleur et sa colère contre le démon en un style digne des plus beaux élans de Shakespeare. Son ame s'élance vers la Divinité, et il fait entendre ce cri de juste reproche : « Sublime esprit! toi qui m'as jugé digne de te contempler, pourquoi m'avoir accouplé à ce compagnon d'opprobre qui se nourrit de carnage et se délecte de destruction? » Dans son indignation véhémente, Faust, se dessinant pour la première fois, est animé de cette puissance de droiture et de cette franchise grande et simple qui rachètent si admirablement dans Goethe l'absence des facultés idéalistes. Il terrasse l'insolence du démon, et le force à le conduire auprès de Marguerite pour la sauver. Ici le rôle de l'amant ayant cessé, et celui de l'homme commençant, on ne s'aperçoit plus de tout ce qui a manqué à Faust pour répondre à l'amour de Marguerite; on voit seulement la probité et le zèle qui s'efforcent de racheter des crimes bien involontaires, car il n'a pas dépendu de Faust que l'amour d'une femme comblât le vide de son cœur, et Méphistophélès s'empare de lui au dénouement d'une façon bien arbitraire. D'où il faut conclure que Goethe, grand artiste, sublime lyrique, savant ingénieux et profond, noble et intègre caractère, mais non pas philosophe, mais non pas idéaliste, mais non pas tendre ou passionné dans un sens délicat, n'a pas pu ou n'a pas voulu exécuter Faust tel qu'il l'avait conçu. Toute cette histoire, tout ce drame, tous ces personnages, tous ces évènemens si admirablement posés, si pleins d'intérêt, de grace, d'énergie et de pathétique, n'encadrent pourtant pas le sujet qu'ils devaient encadrer, c'est-à-dire la lutte du sentiment divin contre le souffle de l'athéisme. Ce n'est pas le drame de *Faust* tel que nous le concevrions aujourd'hui, et tel que Goethe l'avait rêvé sans doute avant d'y mettre la main; c'est l'histoire du cerveau de Goethe esquissé moitié d'après nature, moitié d'après sa fantaisie; c'est l'histoire du siècle dernier, c'est l'existence de Voltaire et de son école; c'est le résultat des systèmes de Descartes, de

Leibnitz et de Spinosa, dont Goethe est le lyrique et l'admirable vulgarisateur; et voici comment je résumerais *Faust :* — Le culte idolâtre de la *nature déifiée* (comme l'entendait le XVIIIe siècle), troublant un cerveau puissant jusqu'à le dégoûter de la condition humaine, et lui rendant impossible le sentiment des affections et des devoirs humains. — Pour châtiment terrible à cette aberration de la science et de la philosophie qui divinise la matière et oublie la cause pour l'effet, le principe pour le résultat, Goethe, poussé par un instinct prophétique qu'il n'a pas compris lui-même, a infligé au disciple de Spinosa un horrible ennui, un lent désespoir, contre lequel échouent la raillerie voltairienne, l'orgueil scientifique et la puissante sérénité de la propre organisation de Goethe.

Une telle philosophie (si c'en est une) ne pouvait pas avoir un autre résultat. Après l'enivrement de la victoire remportée sur la superstition du catholicisme, après le bien-être que doit éprouver l'esprit humain lorsqu'il vient de se débarrasser d'un obstacle et de faire un grand pas dans sa vie de perfectibilité, le besoin d'idéal se manifeste, et pour quiconque se refuse à reconnaître ce besoin, l'absence d'idéal devient un supplice profond, mystérieux, non avoué, non compris; une sorte de damnation fatale qu'il appellera satiété, spleen, misère humaine, mais qui s'explique facilement pour les disciples de l'idéal. Le culte de la nature renouvelé par Goethe de J.-J. Rousseau et de l'école du XVIIIe siècle, étendu et ennobli par le génie synthétique qu'il manifesta dans l'étude des sciences naturelles, ne pouvait toutefois suffire aux besoins d'une intelligence aussi vaste et d'un esprit aussi droit que le sien. Cette création sublime qu'il chanta sur les plus harmonieuses cordes de sa lyre, privée de la pensée d'amour créatrice, que Dante appelle *il primo amor*, dut bientôt lasser le désir de son ame, et se montrer à son imagination effrayée, muette, insensible, terrible, *inconsciente*, comme la fatalité qui l'avait produite et qui présidait à sa durée. Son génie fit le tour de l'univers, et, dans son vol immense, il salua toutes les splendeurs de l'infini; mais, quand son vol l'eut ramené sur la terre, il sentit ses ailes s'affaiblir et se paralyser; car, aux cieux comme ici-bas, il n'avait compris et senti que matière, et ce n'était pas la peine d'avoir franchi de tels espaces pour ne rien découvrir de mieux. Il eût consenti à mourir pour en savoir davantage.

« Un char de feu plane dans l'air, et ses ailes rapides s'abattent près de moi. Je me sens prêt à tenter des chemins nouveaux dans la plaine des cieux, au

travers de l'activité des sphères nouvelles; mais cette existence sublime, ces ravissemens divins, comment, ver chétif, peux-tu les mériter? C'est en cessant d'exposer ton corps au doux soleil de la terre, en te hasardant à enfoncer ces portes devant lesquelles chacun frémit..... Ose d'un pas hardi aborder ce passage, au risque même d'y rencontrer le néant! »

Il faudrait citer d'un bout à l'autre tous ces monologues de *Faust*, où Goethe a peint de couleurs si magnifiques la soif de la connaissance de l'infini. Mais qu'on y cherche une seule phrase qui prouve que cette soif de l'orgueil et de la curiosité soit échauffée par un sentiment d'amour divin, à peine trouvera-t-on quelques mots qu'il fallait bien mettre dans la bouche du docteur Jean Faust pour lui conserver un peu la physionomie de la légende et l'esprit du moyen-âge, mais qui sont si mal enchassés, si peu dans la conviction ou dans les instincts de l'auteur, qu'ils y répandent une obscurité et une contradiction évidentes. Il faut bien le dire : le sentiment de l'amour a manqué à Goethe; ses passions de femme n'ont été que des désirs excités ou satisfaits; ses amitiés, qu'une protection et un enseignement; sa théosophie symbolique, qu'une allégorie ingénieuse voilant le culte de la matière et l'absence d'amour divin. Une seule pensée d'amour eût ouvert à Faust cet abîme des cieux dont le mystère écrase son ambition. Qu'il croie à la providence, à la sagesse, à la bonté, à l'amour du créateur; qu'au lieu de traduire ainsi le texte de la Genèse : *Au commencement était la force*, il écrive : *Au commencement était l'amour*, il ne se sentira plus seul dans l'univers en lutte avec un esprit jaloux dont, à son tour, il jalouse la puissance; l'amour lui révèlera dans son être une autre faculté que celle de dominer tous les êtres; cette royauté du souverain esprit qui l'étonne et l'indigne lui semblera légitime et paternelle; il n'aura plus ce besoin cuisant et insensé d'être le maître de l'univers, l'égal de Dieu; il reconnaîtra une puissance devant laquelle il est doux de se prosterner dès cette vie, et dans le sein de laquelle il est délicieux de s'abîmer en espérance lorsqu'on s'élance vers l'avenir.

Privé de cet instinct sublime, Goethe a-t-il été vraiment poète? Non, quoique pour l'expression et pour la forme il soit le premier lyrique et le premier artiste des deux siècles qu'il a illustrés. A-t-il été philosophe? Non, quoiqu'il ait fait des travaux sur les sciences naturelles qui le placent, dit-on, au rang des plus illustres naturalistes, et qu'il ait su, le premier, exprimer dans un magnifique langage poétique les idées d'une métaphysique assez abstraite.

La longue et riche chaîne des travaux de Goethe me confirme dans

cette conviction, qu'il est artiste plus que poète. Nulle part je ne le vois enthousiasmé, entraîné par le sentiment du beau idéal dans le caractère humain. Esclave du sujet qu'il traite, adepte impassible de la réalité, il tracera d'une main chaste et froide les obscénités qui doivent caractériser la plaisanterie de Méphistophélès; il assujétira le génie de Faust aux formes étroites et grossières de l'art cabalistique dont il est aisé de voir qu'il a fait *ad hoc* une étude consciencieuse. S'il crée l'intéressante figure de Marguerite, il se gardera pourtant de nous la montrer sous une forme trop angélique. Ce sera toujours une simple fille de village, vaine au point de se laisser séduire par des présens, soumise à l'opinion au point de commettre un infanticide. Sa douleur et son infortune nous émeuvent profondément, mais nous comprenons fort bien que Faust ne puisse avoir pour elle qu'un amour des sens. Si Goethe fait parler le préjugé implacable qu'on appelle honneur de la famille, c'est par la bouche grossière et cruelle d'un soudard, ou par la voix amère et médisante d'une méchante villageoise. Qui est le coupable dans la tragédie de Marguerite? Est-ce Faust parce qu'il l'a rendue mère? Est-ce Marguerite parce qu'elle a tué son enfant? Est-ce son frère Valentin parce qu'il l'a maudite et déshonorée? Est-ce sa compagne Lisette parce qu'elle l'a décriée et trahie? Est-ce l'opinion ou les lois humaines qu'il faut détester pour avoir poussé Marguerite à ce crime? Est-ce la vanité ou la lâcheté de cette infortunée qu'il faut maudire? Est-ce l'indifférence du ciel qui abandonne cette faible victime à Méphistophélès, et la voix effrayante des prêtres catholiques qui la pousse au désespoir? En vérité, Faust me paraît le moins coupable de tous, et le diable, qui sans cesse ramène Faust auprès de Marguerite, est beaucoup moins haïssable que le Dieu du prologue. Ainsi Goethe, esclave du *vraisemblable*, c'est-à-dire de la vérité vulgaire, ennemi juré d'un héroïsme romanesque, comme d'une perversité absolue, n'a pu se décider à faire l'homme tout-à-fait bon, ni le diable tout-à-fait méchant. Enchaîné au présent, il a peint les choses telles qu'elles sont, et non pas telles qu'elles doivent être. Toute la moralité de ses œuvres a consisté à ne jamais donner tout-à-fait raison, ni tout-à-fait tort à aucune des vertus ou des vices que personnifient ses acteurs. Il vaudrait mieux dire encore que ses acteurs ne personnifient jamais complètement ni la vertu ni le vice. Les plus grands ont des faiblesses, les plus coupables ont des vertus. Le plus loyal de ses héros, le noble Berlichingen, se laisse entraîner à une trahison qui ternit la fin de sa carrière, et le misérable Weislingen expire dans des remords qui

l'absolvent. Il semble que Goethe ait eu horreur d'une conclusion morale, d'une certitude quelconque.

Aussi malheur à qui a voulu imiter Goethe! En dépouillant systématiquement toute espèce de conviction, en déclarant la guerre dans son propre cœur à toute sympathie, pour se soumettre à la loi étroite du *vraisemblable* vulgaire, qui pourrait être grand? Goethe seul a pu le faire, Goethe seul a pu demeurer bon, et ne jamais écrire une ligne qui dût devenir funeste à un esprit droit, à un cœur honnête. C'est que Goethe (je veux le répéter) n'était pas seulement un grand écrivain, c'était un beau caractère, une noble nature, un cœur droit, désintéressé. Je ne le juge d'après aucune de ses biographies, je sais le cas qu'on doit faire des biographies des vivans ou des morts de la veille. Je n'ai même pas encore lu les Mémoires de Goethe; je me méfie un peu du jugement que l'homme, vieilli sans certitude, doit porter sur lui-même et sur les faits de sa vie passée; je ne veux juger Goethe que sur ses créations, sur Gœtz de Berlichingen, sur Faust, sur Werther, sur le comte d'Egmont. Dans tous ces héros je vois des défauts, des faiblesses, des erreurs qui m'empêchent de me prosterner; mais j'y vois aussi un fonds de grandeur, de probité, de justice, qui me les fait aimer et plaindre. Ce ne sont pas des héros de roman, mais ce sont des hommes de bien. Je m'afflige de ne point trouver en eux ce rayon céleste qui me transporterait avec eux dans un monde meilleur; mais je sais qu'ils ne peuvent pas avoir été éclairés de cette lumière nouvelle. Elle n'était pas encore sur l'horizon lorsque Goethe jetait sa vie et son génie dans le creuset du siècle. C'est une grande figure sereine au milieu des ombres de la nuit, c'est une majestueuse statue placée au portique d'un temple dont le soleil n'illumine pas encore le faîte, mais où le pâle éclat de la lune verse une lumière égale et pure. Une autre figure est placée immédiatement au-dessus, moins grandiose et moins parfaite; elle va pourtant l'éclipser, car déjà la nuit se dissipe, le soleil monte, et le front de Byron se dore aux premiers reflets. L'idéal, un instant éclipsé par le travail rénovateur du siècle, reparaît dégagé des nuages de cette philosophie transitoire, vainqueur de la nuit du despotisme catholique. Il vient lentement, mais ceux qui sont placés pour le voir, saluent sa venue du haut de la montagne.

MANFRED.

J'ai omis, à dessein, de mentionner Schiller à propos de Goethe. Ce continuel parallélisme entre eux, ces partialités ardentes pour l'un ou pour l'autre, cette sorte de rivalité qu'on a voulu établir entre deux grands cœurs unis par l'amitié, ne sont pas de mon goût. Je ne puis me résoudre à troubler, par une indiscrète analyse, la majesté de ces mânes illustres qui s'embrassent maintenant dans le sein de Dieu, après avoir, sur la terre, oublié souvent leurs dissidences dans l'échange d'une noble sympathie. Sans doute, sous un point de vue important, je sens, moi aussi, mon cœur se porter plus vivement vers Schiller; mais parce que la nature de son génie répond plus directement aux aspirations de mon ame, oublierai-je la grandeur de Goethe et sa bonté calme et patriarcale à laquelle le jugement d'aucune vanité blessée, d'aucune médiocrité jalouse ne saurait m'empêcher de croire? Il put être vain, il dut être orgueilleux, cet homme si favorisé du ciel! Il dut surtout sembler tel à de grossiers adulateurs ou à de lâches envieux; et quelle gloire échappe à cette poussière que le char du triomphe soulève sur les chemins? Mais Goethe aima Schiller, ce génie si différent du sien. Il l'aima tendrement, délicatement, paternellement, il supporta les inégalités de son humeur, il sut adoucir les orages de son ame, il comprit, apprécia et chérit les facultés exquises de son cœur. O Goethe! je vous aime pour cette amitié que vous avez sentie, et dont les devoirs difficiles peut-être ont été du moins une religion dans votre vie superbe. Je ne puis vous haïr pour l'absence de cet idéal qui eût élevé votre immense génie au-dessus des lois régulières maintenues dans notre progrès humain par la sagesse divine. Cette sagesse ne l'a pas voulu ainsi. Mais elle vous a trop donné d'ailleurs, pour que notre impatience de l'avenir et notre soif de religion aient le droit de disputer vos couronnes. Nous ne sommes pas encore assez initiés aux mystérieux desseins de cette Providence pour savoir ce que sera un jour l'importance de certains travaux de pure intelligence qui nous semblent frivoles aujourd'hui, préoccupés que nous sommes de besoins moraux et religieux plus pressans. Un temps viendra, sans doute, où tous les efforts de l'esprit humain auront leur application, leur emploi nécessaire. Rien n'est inutile, rien ne sera perdu dans ce grand laboratoire où l'humanité entasse lentement et avec ordre ses

matériaux divers pour le grand œuvre d'une régénération universelle. Déjà une appréciation plus philosophique de l'histoire nous montre qu'aucune grande intelligence n'a été vraiment funeste au progrès de l'humanité, mais qu'au contraire toutes ont été des instrumens plus ou moins directs que la Providence a suscités à ce progrès, même celles qui, relativement aux contemporains et relativement à leurs propres idées sur le progrès, semblaient agir en un sens contraire; ce qui est applicable aux hommes politiques du passé l'est aussi aux hommes philosophiques, et conséquemment aux poètes et aux artistes. Les erreurs et les aveuglemens des grandes intelligences dans les sciences exactes n'ont même pas nui au progrès de la vérité scientifique. En limitant ou en suspendant l'essor de l'esprit humain vers certains points de vue, ces erreurs le poussaient irrésistiblement vers d'autres horizons jusque-là négligés, et où des découvertes imprévues l'attendaient.

Ainsi, laissons à la postérité le soin d'assigner à nos grands contemporains leur véritable place. Gardons-nous d'imiter les jugemens étroits et les absurdes proscriptions du catholicisme en rejetant du sein de notre nouveau temple les grands hommes dont les formules ne s'accordent pas encore avec notre orthodoxie idéaliste. Contemplons avec respect ces faces augustes, qu'un nuage nous dérobe encore à demi. Gardons notre foi et préservons-nous de ce qui pourrait la détruire; que les brillantes séductions du génie ne nous fascinent pas et ne nous détournent pas du chemin où nous devons marcher; mais que notre rigidité de nouvelle date ne s'attaque pas insolemment à ces vastes génies qui, sans formules de principes, ont servi du moins à nous faire aimer, désirer et chercher la perfection. Une belle forme dans l'art est encore un bienfait pour nos intelligences. Elle élève notre jugement, elle aiguise et retrempe notre goût, elle ennoblit nos habitudes et ravive tous nos sentimens. Il n'appartient qu'aux organisations grossières et lâches de se laisser corrompre par les richesses matérielles; une ame noble sait en faire un usage noble. Les richesses intellectuelles doivent-elles appauvrir l'intelligence qui s'en nourrit? Non, sans doute, et dans ce sens Goethe nous a légué un précieux héritage. Quelle qu'ait été la pensée du testateur, recevons ses bienfaits avec reconnaissance, et tâchons qu'ils nous profitent.

Si cette manière de sentir et de raisonner est juste, c'est à Byron encore plus qu'à Goethe qu'il nous faut l'appliquer, à *Manfred* encore plus qu'à *Faust*. Dans ce poème, successeur du premier, nous

voyons au premier coup d'œil un homme encore plus malheureux, encore plus coupable, encore plus damné que Faust. Historiquement c'est le même homme que Faust, car c'est Faust délivré de l'odieuse compagnie de Méphistophélès, c'est Faust résistant à toute l'armée infernale, c'est Faust vainqueur des sens, vainqueur de la vaine curiosité, de la vaine gloire et des ardentes passions. Psychologiquement, ce n'est plus le même homme, c'est un homme nouveau, car c'est Faust transformé, Faust ayant subi les tortures de la vie active, Faust meurtrier involontaire, mais désolé, Faust veuf de Marguerite, veuf d'espérances et de consolations. Ce n'est plus l'ennui et l'inquiétude qui dévorent son ame, c'est le remords et le désespoir. Il est entré dans une nouvelle phase de sa terrible existence. Le milieu fatal qui l'enveloppait a changé de nature; son être a changé de nature aussi. Ce n'est plus le railleur Méphisto qui l'aiguillonne de ses sarcasmes et l'enivre de voluptés pour le forcer à vivre sous la loi du hasard; c'est toute l'armée des ténèbres, ce sont tous les dews d'Ahriman, c'est le roi des démons en personne, qui vient avec Némésis et les funestes destinées entamer une lutte à mort d'où Faust-Manfred sortira vainqueur, mais où des tortures plus affreuses encore que les précédentes assiégeront son agonie. Dans cette phase nouvelle, qu'on pourrait appeler la phase expiatoire de Faust, le grand criminel, le maudit sublime n'a plus à subir, il est vrai, les tourmens d'une intelligence avide; l'intelligence s'est arrêtée dans son vol audacieux le jour où le cœur a été brisé. Mais dans ses déchiremens ce cœur qui, chez Faust, n'avait pas vécu, puise chez Manfred une vie intense, toute de regret et de repentir, supplice incessant, inexprimable, inoui. Ce nouveau Faust est bien plus vivant, bien plus accessible à nos sympathies, bien plus noblement humain que le premier. Nous ne rencontrons plus chez lui les contradictions qui, chez Faust, nous remplissaient d'étonnement et de doute. Le mystère qui enveloppe sa vie passée ne porte plus que sur des faits qu'il nous est inutile de sonder. Son histoire nous est inconnue, mais son cœur nous est dévoilé. Ce cœur est entr'ouvert et saignant devant nous; il souffre, et dès-lors nous le comprenons, nous le savons, car la souffrance est notre partage à tous, et il n'est pas besoin que nous ayons commis ou causé un crime pour savoir ce que c'est que pleurer éternellement et souffrir sans remède.

Manfred est donc un homme bien supérieur à Faust. Il n'a pas moins que lui le sentiment et l'enthousiasme lyrique des beautés de la création; mais il les sent d'une autre manière, il les divinise autre-

ment que Spinosa et Goethe; il ne matérialise pas la pensée divine, il spiritualise, au contraire, la création matérielle. Lui aussi *reconnaît ses frères dans le buisson tranquille, dans l'air, dans les eaux;* mais ce n'est pas en s'annihilant au niveau de la matière, ce n'est pas en abjurant l'immortalité de sa pensée pour fraterniser dans un désespoir résigné avec les élémens grossiers de la vie physique. Au contraire, Manfred, à la manière des païens pythagoriciens, prête du moins une vie divine aux muettes beautés de la nature, ou leur attribue une intelligence supérieure à celle de l'homme. Il évoque les fées dans la blancheur immaculée des neiges et dans la vapeur irisée des cataractes. Au son de la flûte des montagnes, il s'écrie : *Ah! que ne suis-je l'ame invisible d'un son délectable, une voix vivante, une jouissance incorporelle!* C'est que l'idéal qui manquait à Faust déborde dans Manfred; c'est que le sentiment, la certitude de l'immortalité de l'esprit le transportent sans cesse du monde évident au monde abstrait.

Je ne pense pas que personne vienne faire ici la grossière objection que ce fantastique de *Manfred* est un jeu d'esprit, un caprice de l'imagination, et que Byron n'a jamais cru à la fée du Mont-Blanc, au palais d'Ahriman, à l'évocation d'Eros et d'Anteros, etc. Chacun sait, de reste, que dans la poésie fantastique toutes ces figures sont de libres allégories. Mais, dans le choix et l'action de ces allégories, la portée de l'idéal du poète se révèle clairement. Où Faust ne rencontre que sorciers montés sur des boucs et des escargots, que monstres rampans et venimeux, laides et grotesques visions d'une mémoire délirante, obsédée de la laideur des vices humains, Manfred rencontre sur la montagne de *beaux génies* sur le front *calme et pur* desquels se *reflète l'immortalité.* C'est-à-dire qu'Eros, le principe du bien, la pensée d'amour et d'harmonie dont l'univers est la manifestation, apparaît à Manfred à travers la beauté des choses visibles; tandis qu'Anteros, l'esprit de haine et d'oubli, c'est-à-dire la muette indifférence d'une loi physique, qui n'a pour cause et pour but que sa propre existence et sa propre durée, apparaît à Faust à travers la bizarrerie, le désordre et l'effroi de la vie universelle. Le fantastique de Faust est donc le désordre et le hasard aveugles, celui de Manfred la sagesse et la beauté divines.

Voilà pourquoi Byron, moins artiste que Goethe, c'est-à-dire moins habile, moins correct, moins logique à beaucoup d'égards, me semble beaucoup plus poète que lui, et beaucoup plus religieux que la plupart de nos poètes spiritualistes modernes. — Et même,

j'en demande humblement pardon au grand lyrique qui a adressé à Byron ces vers fameux :

> Esprit mystérieux, mortel, ange ou démon,
> Qui que tu sois, Byron, bon ou fatal génie!...

Byron me semble beaucoup plus préoccupé de la science des choses divines que M. de Lamartine lui-même. M. de Lamartine accepte une religion toute faite, et la chante magnifiquement, sans se donner la peine d'examiner cette philosophie, beaucoup trop étroite et beaucoup trop erronée pour pénétrer et convaincre réellement sa haute intelligence. Né à la gloire dans une époque de réaction contre l'athéisme grossier, le chantre des *Méditations,* poussé par de nobles instincts, a été une des grandes voix qui ont prêché avec fruit, avec honneur, avec puissance, le retour au spiritualisme. *Tout était juste alors* pour la défense du grand principe; mais, après la première chaleur du combat, il est impossible que le lyrique n'ait pas jeté un regard profond sur cette croyance catholique dont il s'était fait l'apôtre. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas abjurée ouvertement, à l'exemple de ce grand homme qui, de nos jours, donne au monde le spectacle d'une sincérité si sublime et d'un courage si vénérable, en disant : *Jusqu'alors je m'étais cru catholique; il paraît que je m'étais trompé.* A coup sûr l'absurde et l'odieux de ces doctrines catholiques n'ont point échappé à la sagacité et à la loyauté de M. de Lamartine. Cependant, au lieu d'entrer dans une nouvelle phase d'inspiration et de lumière, il a continué à accorder sa lyre sur le même mode. Il nous a vanté en de très beaux vers l'excellence de ces sacrifices humains dont Jocelyn est un exemple funeste; il a lancé plus que jamais l'anathème sur notre grande révolution française, où pourtant il eût à coup sûr joué un rôle, non à l'étranger, dans un honteux exil, mais sur le banc des girondins peut-être. La soif d'action politique qui dévore aujourd'hui le poète sacré prouve bien qu'il n'est pas l'homme du passé, le Jérémie de la restauration. Aujourd'hui, les nouveaux vers de M. de Lamartine ont été, dit-on, mis à l'index par le saint père, par le chef suprême de la religion qu'il a si vaillamment défendue, si généreusement servie. Cette nouvelle sottise du Vatican ébranlera-t-elle la foi du chantre des *Méditations?* Nous pensons bien que la chose est faite depuis long-temps, car les hérésies du dernier poème de M. de Lamartine nous montrent la révolte irrésistible de son intelligence contre le joug catholique; mais nous ne croyons pas que M. de Lamartine, absorbé par les soucis parlemen-

taires, ait beaucoup de temps de reste pour se demander désormais s'il est philosophe ou chrétien. Il est député! c'est une autre affaire; ce n'est pas tout-à-fait le chemin de l'idéal.

Quel regret pour nous, pauvres rêveurs! faudra-t-il donc conclure que notre grand lyrique ne se soucie plus guère de la philosophie du Christ, et que peut-être il ne s'en est jamais tourmenté bien profondément? A voir comme il entre ardemment dans les questions positives du siècle, nous sommes bien persuadé que la raison, l'esprit d'analyse et la tranquillité d'ame ne lui ont jamais manqué au point d'accepter aveuglément le catholicisme. A-t-il donc chanté tout simplement pour chanter, comme il agit aujourd'hui tout simplement pour agir? Poète, il lui fallait un dieu. Il accepta celui qui était alors au pouvoir; homme politique, il lui a fallu un parti, il a accepté celui qui est au pouvoir aujourd'hui.

A Dieu ne plaise qu'entraîné par des dissidences d'opinions, nous venions à dessein analyser ici le fond des croyances de M. de Lamartine. Quand même ce droit appartiendrait à la critique, nous ne pourrons jamais oublier les larmes que les *Méditations* autrefois, et, récemment encore, certaines pages de *Jocelyn* nous ont fait verser. Nous ne dirons donc jamais que l'idéal a tenu peu de place dans la vie intellectuelle de M. de Lamartine, lui qui a fait vibrer si souvent dans nos ames les cordes de l'enthousiasme, et qui ravivait en nous le sentiment de l'idéal, alors que le déchaînement du matérialisme s'efforçait de nous le ravir. Nous dirons seulement, parce que nous devons le dire ici, que M. de Lamartine s'est montré, en poésie comme en politique, peu scrupuleux sur les moyens de connaître et de saisir son idéal. M. de Lamartine est peut-être un homme de *sentiment* plus qu'un homme de *connaissance;* tout lui a été bon, la royauté dévote et la royauté bourgeoise, pourvu qu'il exerçât sa royauté à lui, sa seule royauté légitime, celle du génie.

Ainsi, qu'on me permette de le dire, lord Byron, cet autre roi légitime qui ne dédaignait pas non plus les succès littéraires et les succès parlementaires, était beaucoup plus préoccupé de la science de Dieu, que M. de Lamartine ne l'a jamais été. Il n'a jamais accepté l'erreur coupable du catholicisme; il n'a rien accepté à la légère, la chose lui paraissait trop grave pour n'être pas discutée chaudement et amèrement dans le sanctuaire de son ame. Il se souciait fort peu de passer pour un athée ou pour un sceptique, lui, le plus instinctivement religieux des poètes! Condamné, par la nature même de ce sentiment religieux, à une sincérité farouche, il cédait à tous les

mouvemens anarchiques de sa conscience. Lorsque, lassé de chercher en vain, à travers ce siècle superstitieux d'une part et incrédule de l'autre, une formule qui éclairât sa croyance, il succombait à un désespoir sublime, il écrivait d'une main brûlante de fièvre: « *Mourir!* redevenir le rien que j'étais avant de naître à la vie et à la douleur vivante! » ..... « Le silence de ce sommeil sans rêve, je l'envie trop pour le déplorer! » ..... « Les hommes deviennent ce qu'ils ne s'avouent pas à eux-mêmes, ce qu'ils n'osent se confier les uns aux autres. » Mais ces heures de découragement n'attestent-elles pas la lassitude douloureuse d'une ame qui s'épuise à la recherche d'une certitude d'immortalité? Dans son dialogue avec la fée des Alpes, Manfred raconte ainsi sa vie; je cite ce passage à dessein, pour montrer que cette vie passée de Manfred est bien celle de Faust, mais que celui qui la raconte n'est plus Faust, car il croit à l'immortalité de l'intelligence.

« Dans mes rêveries solitaires, je descendais dans les caveaux de la mort, recherchant ses causes dans ses effets; et de ces ossemens, de ces crânes desséchés, de cette poussière amoncelée, j'osais tirer de criminelles conclusions. Pendant des années entières, je passai mes nuits dans l'étude des sciences autrefois connues, maintenant oubliées; à force de temps et de travail, après de terribles épreuves et des austérités telles qu'elles donnent à celui qui les pratique autorité sur l'air, et sur les esprits de l'air et de la terre, de l'espace et de l'infini peuplé, je rendis mes yeux familiers avec l'éternité..... Et, avec ma science, s'accrut en moi la soif de connaître, et la puissance et la joie de cette brillante intelligence jusqu'à ce que... »

Ici, Manfred raconte l'épisode d'Astarté qui a le tort de ressembler à l'histoire de René et d'Amélie de M. de Chateaubriand; mais ceci s'est fait, à coup sûr, à l'insu de Byron : son génie était fait de telle sorte que les réminiscences y prenaient souvent la forme de l'inspiration. Puis Manfred reprend :

« Je me suis plongé dans les profondeurs et les magnificences de *mon imagination* autrefois si riche en créations; mais, *comme la vague qui se soulève, elle m'a rejeté dans le gouffre sans fond de ma pensée*. Je me suis plongé dans le monde, j'ai cherché l'oubli partout, excepté là où il se trouve, et c'est ce qu'il me reste à apprendre. Mes sciences, ma longue étude des connaissances surnaturelles, tout cela n'est qu'un art mortel : — J'habite dans mon désespoir, *et je vis et vis pour toujours!* »

Lorsque Manfred approche de son agonie, il s'adresse au soleil, et, admirant la nature comme Faust, il lui parle pourtant comme Faust n'eût pas su le faire :

« Astre glorieux! tu fus adoré avant que fût révélé le mystère de ta création! Dieu matériel! tu es le représentant de *l'inconnu* qui t'a choisi pour son ombre! »

Dans la scène du commencement, qui ressemble si peu à celle de Faust, quoique Byron ait avoué cette ressemblance, Byron proclame encore l'immortalité de l'ame, en des termes plus clairs que les précédens :

LES GÉNIES. — Que veux-tu de nous, fils des mortels, parle?

MANFRED. — L'oubli..... l'oubli de moi-même. . . . . .

. . . . . .

LE GÉNIE. — Cela n'est point dans notre essence, dans notre pouvoir, mais tu peux mourir.

MANFRED. — La mort me le donnera-t-elle?

LE GÉNIE. — Nous sommes immortels et nous n'oublions pas. Le passé nous est présent aussi bien que l'avenir. Tu as notre réponse.

MANFRED. — Vous vous raillez de moi.... esclaves, ne vous jouez pas de ma volonté. L'ame, l'esprit, l'étincelle de Prométhée, l'éclair de mon être, enfin, est aussi brillant que le vôtre, et..... répondez!....

LE GÉNIE. — Tes propres paroles contiennent notre réponse.

MANFRED. — Que voulez-vous dire?

LE GÉNIE. — Si, comme tu le dis, ton essence est semblable à la nôtre, nous avons répondu en te disant que ce que les mortels appellent la mort n'a rien de commun avec nous.

MANFRED. — C'est donc en vain que je vous ai fait venir de vos royaumes! Vous ne pouvez ni ne voulez me donner l'oubli?

Ici les Esprits cherchent à séduire Manfred par l'appât de la prospérité humaine. Ils lui offrent « l'empire, la puissance, la force, et de longs jours. » Mais l'ancien Faust est lassé de jouissances terrestres, et désormais il appelle le néant pour refuge à son immortelle douleur, le néant dont il n'osait parler jadis à Méphistophélès, tant il le craignait, et qu'il invoque aujourd'hui avec la certitude de ne le pas trouver!

Permettez-moi une dernière citation de Manfred. Vous connaissez tous cette dernière scène, incomparablement supérieure à tous les dénouemens de ce genre; mais vous n'avez peut-être pas *Faust* et *Manfred* sous la main. Mon office est de vous les mettre en parallèle sous les yeux. Rappelez-vous qu'à la fin de *Faust*, Méphistophélès s'écrie : *Maintenant, viens à moi!* et que Faust, toujours esclave du démon, se laisse arracher au dernier soupir de Marguerite. Comparez cette lâcheté à la force sublime de Manfred expirant, et voyez le rôle

que joue chez Byron l'homme animé d'un souffle divin, en regard avec tout le rôle qu'il joue dans Goethe, aux prises avec l'esprit des ténèbres, c'est-à-dire avec sa propre misère privée de toute assistance céleste.

(Manfred est dans la tour. Entre l'abbé de Saint-Maurice.)

L'ABBÉ. — Mon bon seigneur, pardonne-moi cette seconde visite; ne sois point offensé de l'importunité de mon zèle, que ce qu'il y a de coupable retombe sur moi seul; que ce qu'il peut avoir de salutaire dans ses effets descende sur ta tête, — que ne puis-je dire ton cœur! — Oh! si par mes paroles ou mes prières, je parvenais à toucher ce cœur, je ramènerais au bercail un noble esprit qui s'est égaré, mais qui n'est pas perdu sans retour!

MANFRED. — Tu ne me connais pas, mes jours sont comptés, et mes actes enregistrés! Retire-toi! ta présence ici pourrait te devenir fatale. Sors!

L'ABBÉ. — Ton intention, sans doute, n'est pas de me menacer?

MANFRED. — Non, certes; je t'avertis seulement qu'il y a péril pour toi à rester ici, et je voudrais t'en préserver.

L'ABBÉ. — Que veux-tu dire?

MANFRED. — Regarde là. Que vois-tu?

L'ABBÉ. — Rien.

MANFRED. — Regarde attentivement, te dis-je. — Maintenant, dis-moi ce que tu vois.

L'ABBÉ. — Un objet qui devrait me faire trembler. Pourtant je ne le crains pas. — Je vois sortir de terre un spectre sombre et terrible qui ressemble à une divinité infernale; son visage est caché dans les plis d'un manteau, et des nuages sinistres forment son vêtement. Il se tient debout entre nous deux, mais je ne le crains pas.

MANFRED. — Tu n'as aucune raison de le craindre; mais sa vue peut frapper de paralysie ton corps vieux et débile. Je te le répète, retire-toi.

L'ABBÉ. — Et moi, je réponds : Jamais. Je veux livrer combat à ce démon. Que fait-il ici?

MANFRED. — Mais oui, effectivement, que fait-il ici? Je ne l'ai pas appelé. Il est venu sans mon ordre.

L'ABBÉ. — Hélas! homme perdu! quels rapports peux-tu avoir avec de pareils hôtes? Je tremble pour toi. Pourquoi ses regards se fixent-ils sur toi et les tiens sur lui? Ah! le voilà qui laisse voir son visage; son front porte encore les cicatrices qu'y laissa la foudre; dans ses yeux brille l'immortalité de l'enfer! — Arrière!

MANFRED. — Parle; quelle est ta mission?

L'ESPRIT. — Viens!

L'ABBÉ. — Qui es-tu, être inconnu? Réponds! parle!

L'ESPRIT. — Le génie de ce mortel. — Viens! il est temps.

MANFRED. — Je suis préparé à tout; mais je ne reconnais pas le pouvoir qui m'appelle. Qui t'envoie ici?

L'Esprit. — Tu le sauras plus tard. Viens! viens!

Manfred. — J'ai commandé à des êtres d'une essence bien supérieure à la tienne; je me suis mesuré avec tes maîtres. Va-t-en.

L'Esprit. — Mortel, ton heure est venue. Partons, te dis-je.

Manfred. — Je savais et je sais que mon heure est venue, mais ce n'est pas à un être tel que toi que je rendrai mon ame. Arrière! Je mourrai seul, ainsi que j'ai vécu.

L'Esprit. — En ce cas, je vais appeler mes frères. — Paraissez!

(D'autres esprits s'élèvent.)

L'Abbé. — Arrière! maudits! — arrière! vous dis-je. — Là où la piété a autorité, vous n'en avez aucune, et je vous somme au nom de....

L'Esprit. — Vieillard! nous savons ce que nous sommes, nous connaissons notre mission et ton ministère; ne prodigue pas en pure perte tes saintes paroles, ce serait en vain : cet homme est condamné. Une fois encore je le somme de venir. — Partons! partons!

Manfred. — Je vous défie tous. — Quoique je sente mon ame prête à me quitter, je vous défie tous; je ne partirai pas d'ici tant qu'il me restera un souffle pour vous exprimer mon mépris, — une ombre de force pour lutter contre vous, tout esprits que vous êtes; vous ne m'arracherez d'ici que morceaux par morceaux.

L'Esprit. — Mortel obstiné à vivre! Voilà donc le magicien qui osait s'élancer dans le monde invisible et se faisait presque notre égal? — Se peut-il que tu sois si épris de la vie, — cette vie qui t'a rendu si misérable!

Manfred. — Démon imposteur, tu mens! Ma vie est arrivée à sa dernière heure; — cela, je le sais, et je ne voudrais pas racheter de cette heure un seul moment; je ne combats point contre la mort, mais contre toi et les anges qui t'entourent; j'ai dû mon pouvoir passé, non à un pacte avec ta bande, mais à mes connaissances supérieures, — à mes austérités, — à mon audace, — à mes longues veilles, — à ma force intellectuelle et à la science de nos pères, — alors que la terre voyait les hommes et les anges marcher de compagnie, et que nous ne vous cédions en rien! Je m'appuie sur ma force, — je vous défie, — vous dénie — et vous méprise!

L'Esprit. — Mais tes crimes nombreux t'ont rendu....

Manfred. — Que font mes crimes à des êtres tels que toi? Doivent-ils être punis par d'autres crimes et par de plus grands coupables? — Retourne dans ton enfer! tu n'as aucun pouvoir sur moi, *cela* je le sens; tu ne me posséderas jamais, *cela* je le sais : ce que j'ai fait est fait; je porte en moi un supplice auquel le tien ne peut rien ajouter. L'ame immortelle récompense ou punit elle-même ses pensées vertueuses ou coupables; elle est tout à la fois l'origine et la fin du mal qui est en elle; — indépendante des temps et des lieux, son sens intime, une fois affranchi de ses liens mortels, n'emprunte aucune couleur aux choses fugitives du monde extérieur; mais elle est absorbée dans la souffrance ou le bonheur que lui donne la conscience de ses mérites. *Tu* ne m'as pas tenté et tu ne pouvais me tenter; je ne fus point ta dupe, je ne serai point

ta proie; — je fus et je serai encore mon propre bourreau. Retirez-vous, démons impuissans! La main de la mort est étendue sur moi, — mais non la vôtre! (Les démons disparaissent.)

L'ABBÉ. — Hélas! comme tu es pâle!... tes lèvres sont décolorées, ta poitrine se soulève,... et, dans ton gosier, ta voix ne forme plus que des sons rauques et étouffés... Adresse au ciel tes prières... prie,... ne fût-ce que par la pensée; mais ne meurs point ainsi.

MANFRED. — Tout est fini, mes yeux ne te voient plus qu'à travers un nuage; tous les objets semblent nager autour de moi, et la terre osciller sous mes pas : adieu!... donne-moi ta main.

L'ABBÉ. — Froide!... froide! et le cœur aussi... Une seule prière!... Hélas! comment te trouves-tu?

MANFRED. — Vieillard! il n'est pas si difficile de mourir. (Manfred expire.)

L'ABBÉ. — Il est parti!.... son ame a pris congé de la terre, pour aller où? je tremble d'y penser; mais il est parti.

Je ne pense pas que le fantastique ait jamais été et puisse jamais être traité avec cette supériorité. Jamais, avec des moyens aussi simples, on n'a produit un effet plus dramatique. Cette lente apparition de l'Esprit, que le vieux prêtre n'aperçoit pas d'abord, et qu'il contemple avec douleur, mais sans effroi, à mesure qu'elle se dessine entre Manfred et lui, est d'une gravité lugubre. Je crois qu'il n'y avait rien de si difficile au monde que d'évoquer le démon sérieusement. Goethe, après avoir rendu Méphistophélès étincelant d'esprit et d'ironie, avait été obligé, pour le rendre terrible à l'imagination, de faire jouer tous les ressorts de son invention féconde en tableaux hideux, en cauchemars épouvantables. Après lui, rien dans ce genre n'était plus possible, et marcher sur ses traces n'eût produit qu'une parodie. Byron n'a pas couru ce danger; son génie sombre et majestueux méprisait les petits moyens que le génie à mille facettes de Goethe savait rendre si puissans; Byron n'a vu dans le diable que la personnification du désespoir qu'il portait en lui-même, et pourtant, dans l'apparition de cette divinité infernale, il a été aussi grand artiste que Goethe. Il a même fait preuve d'un goût plus pur, en ne donnant à aucune de ses figures fantastiques les formes effrayantes qui sont du domaine de la peinture. Il ne les a rendues telles que par l'idée qu'elles représentent, et cependant ce ne sont pas de froides allégories, du moins on ne les accueille pas comme telles. Elles glacent l'imagination tout aussi bien que ces sorciers qui *sèment et consacrent* autour des gibets, lorsque Faust, à cheval, traverse avec Méphistophélès la nuit mystérieuse. Elles font d'autant plus d'impression qu'on est moins en garde contre elles. C'est un coup de

maître que d'avoir ainsi obtenu cet effet et d'avoir su rendre insaisissable la nuance qui sépare l'allégorie philosophique de la fantaisie poétique. Le rôle de l'abbé de Saint-Maurice est un chef-d'œuvre et l'emporte de beaucoup sur celui du prêtre Pierre, que nous verrons tout à l'heure dans le drame de Mickiewicz. Dans le premier jet de la composition de *Manfred*, Byron voulait rendre ce personnage odieux ou ridicule. Il sentit bientôt qu'il avait un meilleur parti à en tirer, que *Manfred* était un ouvrage de trop haute philosophie pour descendre à lutter contre telle ou telle forme de religion. Il se borna à personnifier, dans l'abbé de Saint-Maurice, la bonté, l'humble zèle, la foi, la charité. Pas une seule déclamation de sa part; aussi, pas la moindre amertume de celle de Manfred. Et cette bonté du vieillard n'est pas stérile pour Manfred; elle l'aide à triompher des angoisses et des terreurs de la mort, elle le ranime et lui fait retrouver le sublime orgueil de sa puissance. *Que fait-il ici?* dit le vieillard. — *Mais oui, effectivement*, s'écrie Manfred, *que fait-il ici? Je ne l'ai pas appelé.*

Est-il rien de plus magnifique dans le sentiment et dans l'expression que cette invincible puissance de Manfred à l'heure de sa mort, méprisant le désespoir qui lui dispute son dernier souffle, et triomphant de tous les remords, de tous les doutes, de toutes les souffrances de sa vie, à l'aide de cette grande notion de la sagesse et de la justice éternelles : *L'ame immortelle récompense ou punit elle-même ses pensées vertueuses ou coupables?* Il y a là tout un dogme, et un dogme de vérité. Quel incroyable aveuglement, sur la foi des prudes et des bas-bleus puritains de l'Angleterre, a donc accrédité ce préjugé que Byron était le poète de l'impiété? Mais nous, qui, je l'espère, sommes suffisamment dégagés de l'affreuse croyance à la damnation éternelle, la plus coupable notion qu'on puisse avoir de la Divinité; nous, qui n'admettons pas qu'à l'heure suprême un démon, ministre tout-puissant d'une étroite et basse vengeance, et un ange, faible appui d'une créature plus faible encore, viennent se disputer l'ame des mortels, comment avons-nous pu répéter ces niaises accusations, qu'il faudrait renvoyer à leurs auteurs? N'est-ce pas le plus vraiment inspiré des poètes, n'est-ce pas, parmi eux, le plus noble disciple de l'idéal, celui qui, au sein d'une époque gouvernée par les cagots et les royales prostituées qui leur servaient d'agens, a osé jeter ce grand cri de révolte contre le fanatisme, en lui disant : Non, l'esprit du mal ne contrebalance pas dans l'univers la puissance céleste! Non, Satan n'a pas prise sur nous, Ahriman est subjugué. Le

mauvais principe doit tomber sous les pieds de l'archange, et cet archange, c'est l'homme, éclairé enfin du rayon divin que Dieu a mis en lui; car son œuvre à lui homme inspiré, à lui archange, à lui savant, philosophe ou poète, est de dégager ce rayon des ténèbres, dont vous, imposteurs, vous impies, vous calomniateurs de la perfection divine, l'avez enveloppé.

Il ne faut pas oublier qu'à cette époque où Byron était traduit devant l'inquisition protestante et catholique, à cette époque où Béranger, avec cette religion sage et naïve qui lui inspirait *le Dieu des bonnes gens* et tant d'odes touchantes et admirables, était cité à la barre des tribunaux civils comme écrivain impie et immoral; il ne faut pas oublier, dis-je, que la jeunesse se pressait en foule à des cours de philosophie et de science d'où elle ne rapportait que la croyance au matérialisme, la certitude glaciale que l'ame de l'homme n'existait pas, parce qu'elle n'était saisissable ni à l'analyse métaphysique, ni à la dissection chirurgicale; et Byron osait dire à cette génération d'hypocrites ou d'athées : — Non! l'ame ne meurt pas; un instinct divin, supérieur à vos analyses métaphysiques et anatomiques me l'a révélé. Je sens en moi une puissance qui ne peut tomber sous l'empire de la mort. L'ennui et la douleur ont ravagé ma vie, au point que le repos est le besoin le plus impérieux qui me soit resté de tous mes besoins gigantesques. J'aspire au néant, tant je suis las de souffrir; mais le néant se refuse à m'ouvrir son sein. Ma propre puissance, éternelle, invincible, se révolte contre les découragemens de ma pensée; elle me poursuit, elle est mon infatigable bourreau, elle ne me souffre pas abattu et couché sur cette terre dont j'invoque en vain le silence et les ténèbres. Elle me pousse dans des espaces inconnus, elle m'enchaîne à la poursuite de mystères impénétrables, elle proteste contre moi-même de mon immortalité, elle défie les terreurs de la superstition; mais elle s'approche tristement de l'heure où, dégagée de ses liens, elle entrera dans une sphère d'intelligence supérieure, où elle comprendra les mérites ou les torts de son existence précédente, où elle *punira ou récompensera elle-même,* par la connaissance d'elle-même et de la vérité divine, ses *pensées coupables ou vertueuses!*

O misérable vulgaire! troupeau imbécille et paresseux qui te traînes à la suite de tous les sophismes et accueilles toutes les impostures, combien te faut-il de temps pour reconnaître ceux qui te guident et pour démasquer ceux qui t'égarent? L'heure n'est-elle pas venue, enfin, où tu vas cesser de vénérer les hommes qui te méprisent, et

d'outrager ceux qui travaillent à ton émancipation? Entraîné malgré toi par une loi divine, tu recueilles à ton insu les bienfaits que de grands cœurs et de grandes intelligences ont semés sur ton chemin; mais tu ignores la reconnaissance et le respect que tu leur dois. Condamné à être ta propre dupe, tu te nourris de ces bienfaits du génie, mais en continuant de blasphémer contre lui et de répéter, à l'instigation de tes ennemis, les amères accusations qui portent sur la vie privée de tes libérateurs. Que savent aujourd'hui de Jean-Jacques les enfans du peuple? Qu'il mettait ses enfans à l'hôpital. Ceci est une grande faute sans doute; mais la grande révolution française, qui a commencé leur émancipation, savent-ils, les enfans du peuple, que c'est à Jean-Jacques qu'ils la doivent? De même pour Byron; la plèbe des lettrés sait fort bien que le poète avait dissipé les biens de sa femme, qu'il était puérilement humilié de sa claudication, qu'il s'irritait immodérément des critiques absurdes, et c'est beaucoup quand elle n'accueille pas ces accusations de meurtre que les ennemis de Byron se plaisaient à répandre, et que le grand Goethe lui-même répétait avec une certaine complaisance. En toutes occasions, les contemporains s'emparent avidement de la dépouille des victimes qu'ils viennent de frapper; ils examinent pièce à pièce ces trophées dont ils étaient jaloux et dont il leur est facile de nier l'éclat quand ils les ont traînés dans la poussière. Semblable à ces anatomistes qui disent en essuyant leur scalpel :— Nous avons cherché sur ce cadavre le siége de l'ame, et nous ne l'avons pas trouvé; donc cet homme n'était que matière, — le vulgaire dit en se partageant des lambeaux de vêtement : Ce grand homme n'était pas d'une autre taille que nous, il connaissait, comme nous, la vanité, la colère; il avait toutes nos petites passions. « Il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre. » Le vulgaire a raison, les laquais ne peuvent apprécier dans le grand homme que ce que le grand homme a de misérable; mais les nobles passions, les inspirations sublimes, les mystérieuses douleurs de l'intelligence divine comprimée dans l'étroite et dure prison de la vie humaine, ce sont là des énigmes pour les esprits grossiers. Rien, d'ailleurs, ne s'oppose à la publicité de ces misères du foyer domestique; tout y aide au contraire, et, dans le même jour, mille voix diffamatoires s'élèvent pour les promulguer, cent mille oreilles, avides de scandales, s'ouvrent pour les accueillir. Mais une pensée neuve, hardie, généreuse, bien qu'émise par la voix irrefrénable de la presse, combien lui faut-il d'années pour se populariser? Les préjugés, les haines, le fanatisme, toutes les mauvaises

passions qui veulent enchaîner l'essor de la vérité, sont là, toujours éveillées, toujours ingénieuses à dénaturer le sens des mots, toujours impudentes dans les interprétations de mauvaise foi, et le vulgaire, aisément séduit par cet appel à sa conscience, se range naïvement du côté de l'injure et de la calomnie.

Et cependant le vulgaire est généralement bon. Il a des instincts de justice; il est crédule parce qu'il est foncièrement loyal. Il se tourne avec indignation contre ceux qui l'ont trompé, quand ils viennent à lever le masque. Il porte aux nues ce qu'il foulait aux pieds la veille. On en conclut que le peuple est extravagant, qu'il a des caprices inouis, insensés, qu'il est sujet à des réactions inexplicables, et qu'en conséquence il faut le craindre et l'enchaîner. Dernière hypocrisie, plus odieuse que toutes les autres! On sait fort bien que la brute elle-même n'a point de fureurs qui ne soient motivées par ses besoins. A plus forte raison l'homme en masse n'a pas de colères qui ne soient justifiées par d'odieuses provocations. Quand le peuple brise ses dieux, c'est que les oracles ont menti, et que l'homme simple ne veut pas être récompensé de sa confiance par la trahison. O médiocrité! ô ignorance! peuple dans toutes les conditions, infériorité dans toutes les sphères de l'intelligence! sors donc de tes langes, brise tes liens, essaie tes forces! Le génie n'est pas une caste dont aucun de tes membres doive être exclus. Il n'y a pas de loi divine ni sociale qui t'enchaîne à la rudesse de tes pères. Le génie n'est pas non plus un privilége que Dieu confère arbitrairement à certains fronts, et qui les autorise à s'élever dédaigneusement au-dessus de la foule. Le génie n'est digne d'hommages et de vénération qu'en ce sens qu'il aide au progrès de tous les hommes, et, comme un flambeau aux mains de la Providence, se lève pour éclairer les chemins de l'avenir. Mais cette lumière, qui marche en avant des générations, tout homme la porte virtuellement dans son sein. Déjà le moindre d'entre nous en sait plus long sur les fins de l'humanité, sur la vérité en religion, en philosophie, en politique, que les grands sages de l'antiquité. Le bon et grand Socrate, interrogeant aujourd'hui le premier venu parmi les enfans du peuple, serait émerveillé de ses réponses. Un jour viendra donc où les jugemens grossiers qui nous choquent aujourd'hui seront victorieusement réfutés comme de vieilles erreurs par les enfans de nos moindres prolétaires. Prenons donc patience. La postérité redressera bien des erreurs et réparera bien des injustices. A toi, Byron, prophète désolé, poète plus déchiré que Job, et plus inspiré que Jérémie, les

peuples de toutes les nations ouvriront le panthéon des libérateurs de la pensée et des amans de l'idéal!

KONRAD.

Konrad étant le nom du type privilégié de Mickiewicz, et en particulier celui du héros des *Dziady*, j'intitule ainsi le fragment de Mickiewicz dont je vais essayer de rendre compte, quoique ce fragment n'ait point de titre, ni dans la traduction, ni dans l'original, et soit seulement désigné : *Troisième partie des Dziady*, acte Ier. C'est donc un simple fragment que je vais mettre en regard de *Faust* et de *Manfred*. Mais qu'importe une lacune entre le travail publié en 1833 et celui que l'auteur poursuit sans doute en ce moment? Qu'importe une suspension dans le développement des caractères et la marche des évènemens, si ces évènemens et ces caractères sont déjà posés et tracés d'une main si ferme, que nous reconnaissons au premier coup d'œil dans le poète l'égal de Goethe et de Byron? D'ailleurs, le drame métaphysique n'étant pas astreint, dans sa forme, à la marche régulière des évènemens, mais suivant à loisir les phases de la pensée qu'il développe, le lecteur se préoccupe assez peu de l'accomplissement des faits, pourvu que la pensée soit suffisamment développée. Les deux premiers actes de *Faust* feraient une œuvre complète, et l'arrivée de Marguerite dans le drame ouvre déjà un drame nouveau où *Faust* n'a guère à se développer, et ne se développe guère en effet. La fin de *Faust* reste en suspens, et c'est Byron qui s'est chargé de terminer cette grande carrière d'une manière digne de son début. — Mais encore, dans *Manfred*, la première et la dernière scène suffiraient rigoureusement au développement de l'idée. Contentons-nous donc, quant à présent, du fragment de Mickiewicz. Nous verrons qu'il suffit bien pour constater la fraternité du poète avec ses deux illustres devanciers. Je ne le prouverai point par des assertions qu'on pourrait suspecter d'engouement, mais par des citations qui perdront en français tout autant que celles de *Faust* et de *Manfred*. Ainsi, la pensée, dépouillée de toute la pompe du style, mise à nu, et passant pour ainsi dire sous la toise de la traduction en prose, n'aura de mérite que par elle-même et dans l'ordre purement philosophique. Je dirai seulement quelques mots préliminaires sur la forme qui sert de cadre à cette pensée.

Nous avons dit que la nouveauté de cette forme créée par Goethe

consistait dans l'association du monde métaphysique et du monde extérieur. Chez *Faust*, le mélange est très habilement combiné. Il y a presque toutes les qualités d'un drame propre à la représentation scénique, et on conçoit qu'en donnant moins d'extension au monologue, et en ne faisant du sabbat qu'une scène de ballet, les théâtres aient pu s'en emparer. Mais ce qui, probablement, aux yeux du plus grand nombre des lecteurs est une qualité dans *Faust*, nous paraît un défaut, si nous considérons la véritable nature du drame métaphysique. Celui-là entre beaucoup trop dans la réalité. Faust devient trop aisément un homme pareil aux autres, et Méphistophélès n'est bientôt lui-même qu'un habile coquin, demi-escroc, demi-entremetteur, qui trouverait facilement son type dans la nature humaine. Byron, au contraire, a porté le drame dans le monde fantastique beaucoup plus que dans le monde réel. Ce dernier monde n'est, pour ainsi dire, qu'entrevu dans *Manfred*, et, par une admirable logique de sentimens, il y apparaît pur, paisible, presque idéal dans sa candeur. C'est bien là le regard qu'un grand et courageux désespoir jette en passant sur la vie tranquille des hommes simples. Le chasseur de chamois et l'abbé de Saint-Maurice caractérisent l'innocence et la piété. Ce rôle du chasseur égale en beauté et rappelle, pour le sentiment général, le Guillaume Tell de Schiller; mais ce qui rend la scène particulièrement touchante, c'est la douceur et la sagesse de Manfred, qui, loin de railler et de mépriser ce naïf montagnard, comme eût fait peut-être Faust, sympathise avec lui par la mémoire de sa jeunesse et l'intelligence de tous les aspects de la beauté morale. Le même sentiment se retrouve dans la scène avec le prêtre. Manfred n'est despotique et arrogant qu'avec les personnes infernales, c'est-à-dire avec ses propres passions et ses propres pensées. C'est pourquoi son orgueil est toujours légitime et respectable. Il triomphe de la vengance, des furies, de la fatalité, de la mort même, pour s'élever, sans espoir de bonheur, il est vrai, mais avec une force surhumaine, à la connaissance de la justice divine. Là est tout le drame, et non pas dans la tentative de suicide de Manfred, ni dans les exhortations du prêtre. Ces accessoires servent rigoureusement à marquer le contraste entre l'existence mystérieuse de Manfred et celle des autres hommes. Ce sont de magnifiques ornemens, nécessaires seulement comme le cadre l'est au tableau pour en reculer l'effet et en détacher les profondeurs sur un fond brillant.

Mais peut-être serait-on en droit de dire que Byron a été trop loin dans l'opposition avec *Faust;* tandis que celui-ci est trop dans la

réalité, *Manfred* est peut-être trop dans le rêve. La donnée de Mickiewicz me semble la meilleure. Il ne mêle pas le cadre avec l'idée, comme Goethe l'a fait dans *Faust*. Il ne détache pas non plus le cadre de l'idée, comme Byron dans *Manfred*. La vie réelle est elle-même un tableau énergique, saisissant, terrible, et l'idée est au centre. Le monde fantastique n'est pas en dehors, ni au-dessus, ni au-dessous; il est au fond de tout, il meut tout, il est l'ame de toute réalité, il habite dans tous les faits. Chaque personnage, chaque groupe le porte en soi et le manifeste à sa manière. L'enfer tout entier est déchaîné; mais l'armée céleste est là aussi; et, tandis que les démons triomphent dans l'ordre matériel, ils sont vaincus dans l'ordre intellectuel. A eux la puissance temporelle, les ukases du czar *Knutopotent*, les tortures, les bras des bourreaux, l'exil, les fers, les instrumens de supplice. Aux anges, le règne spirituel, l'ame héroïque, les pieux élans, la sainte indignation, les songes prophétiques, les divines extases des victimes. Mais ces récompenses célestes sont arrachées par le martyre, et c'est à des scènes de martyre que le sombre pinceau de Mickiewicz nous fait assister. Or, ces peintures sont telles que ni Byron, ni Goethe, ni Dante n'eussent pu les tracer. Il n'y a eu peut-être pour Mickiewicz lui-même qu'un moment dans sa vie où cette inspiration vraiment surnaturelle lui ait été donnée. Du moins la persécution, la torture et l'exil ont développé en lui des puissances qui lui étaient inconnues auparavant; car rien, dans ses premières productions, admirables déjà, mais d'un ordre moins sévère, ne faisait soupçonner dans le poète cette corde de malédiction et de douleur que la ruine de sa patrie a fait vibrer, tonner et gémir en même temps. Depuis les larmes et les imprécations des prophètes de Sion, aucune voix ne s'était élevée avec tant de force pour chanter un sujet aussi vaste que celui de la chute d'une nation. Mais si le lyrisme et la magnificence des chants sacrés n'ont pu être surpassés à aucune époque, il y a de nos jours une face de l'esprit humain qui n'était pas éclairée au temps des prophètes hébreux, et qui jette sur la poésie moderne un immense éclat : c'est le sentiment philosophique qui agrandit jusqu'à l'infini l'étroit horizon du peuple de Dieu. Il n'y a plus ni juifs, ni gentils : tous les habitans du globe sont le peuple de Dieu, et la terre est la cité sainte qui, par la bouche du poète, invoque la justice et la clémence des cieux.

Telle est l'immense pensée du drame polonais : on y peut voir l'extension qu'a prise le sentiment de l'idéal depuis *Faust* jusqu'à *Konrad*, en passant par *Manfred*. On pourrait appeler *Faust* la chute,

Manfred l'expiation, *Konrad* la réhabilitation; mais c'est une réhabilitation sanglante, c'est le purgatoire, où l'ange de l'espérance se promène au milieu des supplices, montrant le ciel et tendant la palme aux victimes; c'est un holocauste où la moitié du genre humain est immolée par l'autre moitié, où l'innocence est en cause au tribunal du crime, où la liberté est sacrifiée par le despotisme, la civilisation du monde nouveau par la barbarie du monde ancien. Au milieu de cette agonie, les démons rient et triomphent, les anges prient et gémissent; Dieu se tait! Alors le poète exhale un cri de désespoir et de fureur; il rassemble toutes les puissances de son cœur et de son génie, pour arracher à Dieu la grace de l'humanité qui va périr. Rien n'est sublime comme cet appel désespéré de l'homme au ciel; c'est la voix de l'humanité tout entière qui invoque l'intercession divine et proteste contre le règne de Satan..... Mais Konrad est, comme l'ange rebelle, tombé dans le péché d'orgueil. Le ciel se ferme, Dieu se voile; un simple prêtre, que les anges bénissent en l'appelant *serviteur humble, doux*, a seul le pouvoir de chasser les démons qui l'obsèdent, et c'est à ce pieux serviteur, dont les lèvres pures n'ont jamais blasphémé, que Dieu révélera les mystères de l'avenir.

Ici la critique serait facile, trop facile même. On pourrait dire que les révélations inintelligibles du dieu rappellent un peu les énigmes sans mot des antiques oracles, et que c'est un assez pauvre secours accordé à la foi et à la prière, que cette vision où dans un chiffre mythique la patrie du poète se voit délivrée par une réunion de quarante-quatre villes, ou par un personnage dont le nom se compose de quarante-quatre lettres, ou par une armée composée de quarante-quatre phalanges, etc. Les Polonais se perdent en commentaires sur cette prédiction. Nous n'en grossirons pas le nombre, et nous nous abstiendrons de relever beaucoup d'autres passages bizarres et obscurs des *Dziady*, que ne rachèteraient pas, pour nous autres Français, le mérite de l'expression et le charme du merveilleux ressortant de superstitions toutes locales. Un seul mot d'ailleurs doit imposer silence à toute censure pédantesque : la Pologne est catholique, et Mickiewicz est son poète mystique. Son idéal n'a pas encore conçu une forme nouvelle. La majorité de la race slave est rangée sous la loi sincère de l'Évangile. Respectons une foi naïve, qui ne s'est pas dégradée, comme chez nous, par une restauration jésuitique, et que d'ailleurs le saint-siége a réhabilitée pour long-temps peut-être en se détachant d'elle. Rappelons-nous le mot sublime de M. de La Men-

nais en parlant de la concession infame faite par le souverain pontife aux puissances coalisées : *Tiens-toi là près de l'échafaud, lui a-t-on dit, et, à mesure qu'elles passeront, maudis les victimes!* N'imitons pas le pape; gardons-nous de railler les victimes. C'est bien assez que Nicolas les décime et que Capellari les anathématise. Ne les citons pas à la barre de notre tribunal philosophique. Avant de passer de la philosophie chrétienne à une philosophie plus avancée, la France a passé par la glorieuse expiation d'une révolution terrible. La Pologne subit maintenant son expiation, non moins douloureuse, non moins respectable. Il serait aussi lâche de lui reprocher aujourd'hui son catholicisme, qu'il l'eût été alors de nous reprocher notre athéisme.

Nous regrettons sans doute qu'après d'aussi magnifiques élans vers la vérité, Mickiewicz soit forcé, par les convictions auxquelles il est patriotiquement fidèle, de proclamer de pieux mensonges, à la manière des sibylles. Avec une idée plus hardie de la justice éternelle et des fins providentielles de l'humanité, il eût résolu plus clairement la question. Il eût pu prophétiser que la défaite de la Pologne sera pour la suite des temps un triomphe sur la Russie, et que, comme l'empire romain a subi le triomphe intellectuel de la Grèce terrassée, l'empire russe subira le triomphe intellectuel et moral de la Pologne. Oui, sans aucun doute, la barbarie tombera devant la civilisation, le despotisme sous la liberté. Ce ne sera peut-être pas par la force des armes que s'opérera la résurrection de cette nation sacrifiée aujourd'hui au brutal instinct de la haine et de la violence; mais, à coup sûr, la main de Dieu s'étendra sur la tyrannie et tournera les esclaves contre les oppresseurs. La Russie se fera justice elle-même. Croit-on que dans ce vaste empire tout ce qui mérite le nom de peuple ne nourrit pas une profonde haine contre les bourreaux, une profonde sympathie pour les victimes? C'est par là que la Pologne retrouvera sa nationalité, et l'étendra des rives de la Vistule aux rives du Tanaïs. Il y a certainement dans cette moitié de l'Europe une puissance formidable qui gronde, et qui renversera l'odieux empire de la monarchie barbare. Tout ce qui sent, tout ce qui pense, tout ce qui, en Russie, mérite le nom d'homme, pleure des larmes de sang sur la Pologne. Comprimée encore, cette puissance éclatera. Elle aura de terribles luttes à soutenir contre la force matérielle; mais que sont les machines contre le génie de l'homme? Les armées du czar ne sont que des machines de guerre; qu'un rayon d'intelligence y pénètre, et ces machines obéiront à l'intelligence et fonctionneront pour elle, comme le fer et le feu pour les besoins de l'industrie humaine.

Mais qu'importe la langue dans laquelle le génie rend ses oracles? La langue de Mickiewicz est le catholicisme. Soit! je ne puis croire que pour les grandes intelligences, qui restent encore sous ce voile, il n'y ait pas dans les formules un sens plus étendu que les mots ne le comportent. Le catholicisme de Mickiewicz, quelque sincère qu'il soit, se prête à l'allégorie aussi bien que le catholicisme railleur de Faust, et le fantastique païen de Manfred. La foudre qui tombe à la fin de l'acte sur la maison du docteur est, dit-on, un fait historique. On y peut voir le symbole du châtiment céleste qui est suspendu sur le trône du czar. Il y a, dans les prédictions du prêtre Pierre, une légende profonde dans sa naïveté. Interrogé par le sénateur et ses complices sur ce coup de foudre qui vient de frapper un des leurs, il leur raconte que plusieurs malfaiteurs étaient endormis au pied d'un mur. Le plus scélérat d'entre eux fut éveillé par un ange qui lui annonça que la muraille allait s'écrouler. Il s'éloigna au plus vite, et, comme il vit en effet ses compagnons écrasés, il se hâta de remercier l'ange qui l'avait sauvé; mais celui-ci lui répondit : Garde-toi de me remercier. Ton châtiment est réservé pour le dernier, afin qu'il soit le plus cruel de tous.

On voit qu'il y a loin de ce catholicisme énergique et menaçant à la résignation apathique de Silvio Pellico. Konrad est le type le plus opposé à ce genre de soumission extatique digne de l'Inde peut-être, mais à coup sûr indigne de l'Europe. Sa brûlante énergie déborde en accens qui feraient pâlir Dieu même, si Dieu était ce misérable Jéhovah qui joue avec les peuples sur la terre comme un joueur d'échecs avec des rois et des pions sur un échiquier. Aussi, le silence de cette divinité dont Konrad ne comprend pas les lois impitoyables, le jette dans la fureur et dans l'égarement, remarquable protestation du poète catholique contre le Dieu que son dogme lui propose, protestation à laquelle le catholicisme n'a rien à répondre, et que Mickiewicz lui-même ne peut réfuter après l'avoir lancée! O grand poète! philosophe malgré vous! vous avez bien raison de maudire ce Dieu que l'église vous a donné! Mais pour nous qui en concevons un plus grand et plus juste, votre blasphème nous paraît l'élan le plus religieux de votre ame généreuse! Nous mettrons sous les yeux du lecteur une citation, pour l'étendue de laquelle nous ne lui faisons aucune excuse, certain que nous sommes de bien mériter de lui en lui faisant connaître cet incomparable morceau de l'*Improvisation*, précédé de la scène des prisonniers. Ces deux scènes résument les deux faces du génie de Mickiewicz, le génie du récit dramatique, et le génie de la

poésie philosophique. La scène s'ouvre à Wilna, dans le cloître des prêtres Basyliens, transformé en prison d'état. *Un prisonnier* (Konrad) s'endort appuyé sur la fenêtre. Son ange gardien lui fait de doux reproches durant son sommeil.

« Méchant, insensible enfant! par ses vertus ici-bas, par ses prières dans le ciel, ta mère a long-temps préservé ton jeune âge de la tentation et des malheurs... Que de fois, à sa supplication et avec la permission de Dieu, j'ai descendu vers ta cellule, silencieux dans les silencieuses ombres de la nuit! je descendais dans un rayon et je planais sur ta tête. Quand la nuit te berçait, moi, j'étais là, penché sur ton rêve passionné comme un lis blanc sur une source troublée..... »

L'ange rappelle à Konrad ses révoltes, son oubli des cieux.

« Je versais alors des larmes amères, je serrais mon visage dans mes mains... je voulais.... et je n'osais pas retourner vers le ciel. Ta mère était là pour me demander : Quelles nouvelles me rapportes-tu de la terre, de ma cabane? quel a été le rêve de mon fils? »

A ce monologue de l'ange, gracieux et suave péristyle placé au seuil d'un abîme, succèdent les attaques des démons. « Glissons sous sa tête un noir duvet, » disent-ils, « chantons... bien doucement... ne l'effrayons pas! »

Un Esprit du côté gauche. — La nuit est triste dans ta prison... Là, dans la ville, elle se passe joyeuse : le son des instrumens anime les convives, la coupe pleine en main, les ménestrels entonnent des chansons. . . . . .

Konrad s'éveille. — Toi, qui égorges tes semblables, toi qui passes le jour à tuer et le soir à célébrer des banquets, te rappelles-tu le matin un seul de tes songes?... Et quand tu te le rappellerais, le comprendrais-tu?... (Il s'endort.)

L'Ange. — La liberté te sera rendue... Dieu nous envoie te l'annoncer.....

Konrad s'éveillant. — Je serai libre... oui... j'ignore d'où m'en est venue la nouvelle; mais je connais la liberté que donnent les Moscovites!... Les infames!... ils me briseront les fers des mains et des pieds; mais ils me les feront peser sur l'ame!... L'exil, voilà ma liberté!... Il me faudra errer parmi la foule étrangère, ennemie, moi, chanteur!... et personne ne saisira rien de mes chants... rien, qu'un bruit vain et confus! Les infames!... c'est la seule arme qu'ils ne m'aient pas arrachée; mais ils me l'ont brisée dans les mains. Vivant, je resterai mort pour ma patrie, et ma pensée demeurera enfermée sous l'ombre de mon ame, comme le diamant dans la pierre.

Ces fragmens suffisent à montrer comment l'idée est posée. C'est bien la lutte du désespoir contre l'héroïsme; c'est bien d'un côté la voix de l'enfer qui essaie de vaincre en redoublant la souffrance, de l'autre la voix du ciel qui console et qui engage à persévérer.

UN ESPRIT. — Homme! pourquoi ignores-tu l'étendue de ta puissance? Quand la pensée dans ta tête, comme l'éclair au sein des nuages, s'enflamme invisible encore, elle amoncèle déjà les brouillards et crée une pluie fertile, ou la foudre et la tempête. . . . . .
Toi aussi, comme un nuage élevé, mais vagabond, tu lances des flammes, sans savoir toi-même où tu vas, sans savoir ce que tu fais! Hommes! il n'est pas un de vous qui ne puisse, isolé dans les fers par la pensée et par la foi, faire crouler ou relever les trônes.

On voit que les anges de Mickiewicz ont un mysticisme bien large et bien philosophique. Les diables font une opposition furieuse, et pour qui lira en entier le petit volume des *Dziady*, traduit en français, ces diables paraîtront au premier abord empruntés à Callot ou aux légendes du moyen-âge, beaucoup plus qu'à l'allégorie poétique. Mais, qu'on y réfléchisse, cet enfer est approprié au sujet et renferme une sanglante satire. Parmi ces innombrables phalanges d'esprits pervers dont la poésie religieuse fait l'emblème de tous les vices et de tous les maux, il est diverses hiérarchies. Le démon moqueur de Goethe est un Français voltairien. Le sombre génie de Byron est l'esprit romantique du XIXe siècle. Le Belzébuth de Mickiewicz, c'est le despotisme brutal, c'est le patron du czar : c'est un monstre ignoble, sanguinaire, grossier, féroce et stupide. S'il venait faire de l'esprit comme Méphistophélès, il ne serait guère compris des tyrans auxquels il scuffle son abrutissement et sa rage. S'il se montrait à eux menaçant et terrible, comme le génie de Manfred, il ramènerait le remords et la crainte dans ces ames lâches et superstitieuses. Il les caresse au contraire et les berce de doux rêves. *N'épouvante pas mon gibier,* dit-il à ses acolytes rangés autour du lit d'un sénateur endormi. — *Quand il dort, le brigand, son sommeil n'est-il pas à moi?* répond le diable subalterne. — *Si tu l'effraies trop pour une fois,* lui dit le maître, *il va se rappeler son rêve et nous duper.* — *Il est ivre et ne veut pas dormir. Coquin, nous tiendras-tu éternellement debout?* — Alors le sénateur rêve, et s'imagine être dans la faveur du czar. Créé grand maréchal, il s'enfle, il se promène avec orgueil dans les salons, puis tout à coup il est disgracié. On le raille; un coquin de chambellan lui fait l'outrage d'un sourire.

« Ah! je meurs! je suis mort! Me voilà dans la tombe, rongé par les vers, par les sarcasmes... On me fuit! Ah! quelle solitude! quel silence!... — Quel bruit! Ah! c'est un calembour. — O laide mouche!... Des épigrammes, des railleries... Des insectes qui m'entrent dans l'oreille... Ah! mon oreille!... — Les kameriumkiers crient comme des hiboux. Ah! voici les dames dont

les queues de robe sifflent comme des serpens à sonnettes. — Quel horrible vacarme! Des cris... des rires... Le sénateur est en disgrace, en disgrace, en disgrace!... »

Il tombe de son lit par terre, les diables descendent sur lui.

« Détachons son ame des sens, comme on détache un chien hargneux du collier. »

La plaisanterie de Mickiewicz est pleine de fiel et de verve. Il a fait aux courtisans des plaies plus profondes avec son vers incisif et mordant, qu'ils n'en ont fait à leurs victimes avec les knouts. Aussi l'armée diabolique qu'il a évoquée est-elle pour lui, non un jeu de l'imagination, mais un enfer vivant, une peinture réelle des turpitudes et des atrocités du régime moscovite. Tous les soldats de Belzébuth sont des bourreaux, des geôliers, des blasphémateurs, des cannibales. Ils ne parlent que de tortures physiques, ils lèchent le sang sur les lèvres des martyrs. On voit bien de quels hommes ils sont les maîtres et les dieux! Quand ils s'adressent aux prisonniers ou au prêtre, ils cherchent à les vaincre par le désespoir, par la vengeance, par l'appât des plaisirs dont leurs souffrances et leurs jeûnes augmentent le besoin, par la peur surtout. Quand Pierre, prosterné auprès de Konrad évanoui, prie pour conjurer le démon, l'un d'eux lui murmure à l'oreille des paroles de menace... *Et sais-tu ce que deviendra la Pologne dans deux cents ans?... Et sais-tu que demain tu seras battu comme un Haman?*

Je m'arrête, car je citerais tout le poème, et, ne voulant pas retirer au lecteur le plaisir de le lire en entier, je me bornerai aux deux scènes que j'ai annoncées, et qui sont indispensables pour lui faire connaître le génie de Mickiewicz.

SCÈNE I.

(Un corridor. — La sentinelle se tient au loin la carabine au bras. — Quelques jeunes prisonniers sortent de leur cellule avec des chandelles. — Il est minuit.)

JACOB. — Vraiment, nous allons nous réunir?

ADOLPHE. — La sentinelle boit la goutte, le caporal est des nôtres.

JACOB. — Quelle heure est-il?

ADOLPHE. — Près de minuit.

JACOB. — Mais si la garde nous surprend, notre pauvre caporal est perdu.

ADOLPHE. — Éteins donc la chandelle : tu vois comme la lumière se réfléchit sur la fenêtre. (Ils éteignent la chandelle.) La ronde est un vrai badinage : il

lui faudra frapper long-temps, échanger le mot d'ordre, chercher les clés... Puis les corridors sont longs... Avant d'être surpris nous nous séparons, les portes se ferment, chacun se jette sur le lit et ronfle.

(Les autres prisonniers arrivent de leurs cellules.)

FREJEND. — Amis, allons dans la cellule de Konrad, c'est la plus éloignée; elle est adossée au mur de l'église; nous pouvons, sans être entendus, y chanter et crier à l'aise. Aujourd'hui, je me sens disposé à donner un libre cours à ma voix : en ville on se figurera que les chants partent de l'église, c'est demain Noël... Eh ! camarades, j'ai quelques bouteilles aussi.

JACOB. — A l'insu du caporal?

FREJEND. — Le brave caporal aura sa part aux bouteilles; c'est un Polonais, un de nos anciens légionnaires que le czar a transformé de force en Moscovite. Le caporal est bon catholique, et il permet aux prisonniers de passer ensemble la soirée les veilles des fêtes.

JACOB. — Si on l'apprend, nous le paierons cher.

(Les prisonniers entrent dans la cellule de Konrad, y font du feu et allument la chandelle.)

JACOB. — Mais voyez comme Jegota se fait triste : il ne s'était pas douté qu'il pouvait bien avoir dit à ses foyers un éternel adieu.

FREJEND. — Notre Hyacinthe a dû laisser sa femme en couches, et il ne verse pas une larme.

FÉLIX KOLAKOWSKI. — Pourquoi en verserait-il? Qu'il rende plutôt gloire à Dieu! Si elle met au monde un fils, je lui prédirai son avenir... Donne-moi ta main; j'ai quelque talent en chiromancie, je te dévoilerai l'avenir de ton fils. (Il regarde dans la main.) S'il est honnête sous le gouvernement moscovite, il fera infailliblement connaissance avec les juges et la kibitka..... Qui sait? peut-être nous trouvera-t-il encore tous ici? — Vivent les fils! ce sont nos compagnons pour l'avenir!

JEGOTA. — Êtes-vous ici depuis long-temps?

FREJEND. — Comment le savoir? Nous n'avons pas de calendrier, personne ne nous écrit : le pire est d'ignorer quand nous en sortirons.

SUZIN. — Moi, j'ai sur ma fenêtre une paire de rideaux de bois, et je ne sais pas même quand il fait nuit ou jour.

THOMAS. — J'aimerais mieux être sous terre, affamé, malade, livré au supplice du knout et même de l'inquisition, que de vous voir ici partager ma misère. Les brigands!... ils veulent nous enfouir tous dans la même tombe!...

FREJEND. — Quoi! c'est peut-être pour moi que tu pleures? Pour moi peut-être? Je le demande, de quelle utilité est ma vie? Encore si nous avions la guerre; j'ai quelque talent pour me battre, et je pourrais larder les reins à quelques cosaques du Don. Mais en paix! A quoi bon vivrais-je une centaine d'années?... Pour maudire les Moscovites, puis mourir et devenir poussière! Libre, j'aurai passé ma vie inaperçu, comme la poudre ou le vin médiocre. Aujourd'hui que le vin est bouché et la poudre bourrée, j'ai en prison toute la valeur d'une bouteille ou d'une cartouche. Libre, je m'évaporerais comme le

vin d'un broc débouché, je brûlerais sans bruit, comme la poudre sur un bassinet ouvert. Mais si l'on m'entraîne, chargé de fers, en Sibérie, les Lithuaniens, nos frères, se diront en me voyant passer : « Voilà ce noble sang, voilà notre jeunesse qui s'éteint! Attends, infame czar! attends, Moscovite! » Un homme comme moi, Thomas, se ferait pendre pour que tu restasses un moment de plus dans le monde; un homme comme moi ne sert sa patrie que par sa mort. Je mourrais dix fois pour te faire ressusciter, toi ou le sombre poète Konrad, qui nous raconte l'avenir comme un bohémien. (A Konrad.) Je crois, puisque Thomas le dit, que tu es un grand poète; je t'aime, car tu ressembles aussi à la bouteille : tu verses tes chants, tu inspires le sentiment, l'enthousiasme!... mais nous, nous buvons, nous sentons,... et toi, tu décrois, tu te dessèches. (A Thomas et à Konrad.) Vous savez que je vous aime; mais on peut aimer sans pleurer. Allons, mes frères, plus de tristesse; car, si je m'attendris une fois et si je me mets à larmoyer, alors plus de feu, plus de thé. (Il fait le thé. — Un moment de silence.)

JACOB. — Quel long silence! N'y a-t-il pas de nouvelles de la ville?

TOUS. — Des nouvelles!

ADOLPHE. — Jean est allé aujourd'hui à l'interrogatoire; il est resté une heure en ville. Mais il est silencieux et triste, et, à en juger par sa mine, il n'a guère envie de parler.

UN DES PRISONNIERS. — Eh bien! Jean, des nouvelles?

JEAN SOBOLEWSKI, tristement. — Rien de bon aujourd'hui.... On a expédié vingt kibitka pour la Sibérie.

JEGOTA. — De qui? des nôtres?

JEAN. — D'étudians de Samogitie.

TOUS. — En Sibérie!

JEAN. — Et en grande pompe; il y avait affluence de spectateurs. Je demandai au caporal de m'arrêter un instant, il me l'accorda. Je me tins au loin, caché entre les colonnes de l'église. On disait la messe; le peuple affluait de toutes parts. Soudain il s'élance à flots vers la porte, puis vers la prison voisine. Seul, je restai sous le portique, et l'église devint si déserte que, dans le lointain, j'entrevoyais le prêtre tenant le calice à la main, et l'enfant de chœur avec sa sonnette. Le peuple ceignait la prison d'un rempart immobile; les troupes en armes, les tambours en tête, se tenaient sur deux rangs comme pour une grande cérémonie; au milieu d'elles étaient les kibitka. Je lance un regard furtif, et j'aperçois l'officier de police s'avancer à cheval. Sa figure était celle d'un grand homme conduisant un grand triomphe... oui... le triomphe du czar du Nord, vainqueur de jeunes enfans! Au roulement du tambour, on ouvre les portes de l'hôtel-de-ville... ils sortent... Chaque prisonnier avait près de lui une sentinelle, la baïonnette au fusil. Pauvres enfans!... ils avaient tous, comme des recrues, la tête rasée, les fers aux pieds!... Le plus jeune, âgé de dix ans, se plaignait de ne pouvoir soulever ses chaînes et montrait ses pieds nus et ensanglantés. L'officier de police passe, demande le motif de ces plaintes... L'officier de police, homme plein d'humanité, examine lui-

même les chaînes... Dix livres... c'est conforme au poids prescrit!... On entraîna Jancewski : je l'ai reconnu!... les souffrances l'avaient fait laid, noir, maigre; mais que de noblesse dans ses traits! Un an auparavant, c'était un sémillant et gentil petit garçon; aujourd'hui, il regardait de la kibitka comme de son rocher isolé le grand empereur!... Tantôt, d'un œil fier, sec, serein, il semblait consoler ses compagnons de captivité; tantôt il saluait le peuple avec un sourire amer, mais calme; il semblait vouloir lui dire : Ces fers ne me font pas tant de mal!... Soudain j'ai cru voir son regard tomber sur moi. Comme il n'apercevait pas le caporal qui me tenait par mon habit, il me supposa libre! il baisa sa main en signe d'adieu et de félicitation, et soudain tous les yeux se tournèrent vers moi. Le caporal me tirait de toutes ses forces pour me faire cacher; je refusai, mais je me serrai contre la colonne; j'examinai la figure et les gestes du prisonnier. Il s'aperçut que le peuple pleurait en regardant ses fers, et il secoua les fers de ses pieds comme pour montrer à la foule qu'il pouvait les porter. La kibitka s'élance... il arrache son chapeau de sa tête, se dresse, élève la voix, crie trois fois : « La Pologne n'est pas encore morte!...» et il disparaît derrière la foule. Mes yeux suivirent longtemps cette main tendue vers le ciel, ce chapeau noir pareil à un étendard de mort, cette tête violemment dépouillée de sa chevelure, cette tête sans tache, fière, qui brillait au loin, annonçant à tous l'innocence de la victime et l'infamie des bourreaux. Elle surgissait du milieu de la foule noire de tant de têtes, comme, du sein des flots, celle du dauphin prophète de l'orage. Cette main, cette tête, sont encore devant mes yeux et resteront gravées dans ma pensée. Comme une boussole, elles me marqueront le chemin de la vie et me guideront à la vertu... Si je les oublie, toi, mon Dieu! oublie-moi dans le ciel!

LWOWICZ. — Que Dieu soit avec vous!

CHAQUE PRISONNIER. — Et avec toi!

JEAN SOBOLEWSKI. — Cependant les voitures défilaient, on y jetait un à un des prisonniers. Je lançai un regard dans la foule serrée du peuple et des soldats. Tous les visages étaient pâles comme des cadavres, et dans cette foule immense il régnait un tel silence, que j'entendais chaque pas et chaque bruissement des chaînes! Tous sentaient l'horreur du supplice!... Le peuple et l'armée le sentaient, mais tous se taisaient, tant ils ont peur du czar... Enfin le dernier prisonnier parut : il semblait résister; le malheureux! il se traînait avec effort et chancelait à chaque pas. — On lui fait descendre lentement les degrés; à peine a-t-il posé le pied sur le second, qu'il roule et tombe : c'était Wasilewski. Il avait reçu tant de coups à l'interrogatoire, qu'il ne lui était pas resté une goutte de sang sur le visage. Un soldat vint, et le releva; il le soutint d'une main jusqu'à la voiture, et de l'autre il essuya de secrètes larmes.... Wasilewski n'était pas évanoui, affaissé, appesanti, mais il était raide comme une colonne. Ses mains engourdies, comme si on les eût dégagées de la croix, s'étendaient au-dessus des épaules des soldats. Il avait les yeux hagards, haves, largement ouverts!... Et le peuple aussi a ouvert les yeux et les lèvres..... Et

soudain un seul soupir, parti de mille poitrines, retentit autour de nous, un soupir creux et comme souterrain ; on eût dit un gémissement qui sortait à la fois de toutes les tombes enfouies sous l'église. Le détachement l'étouffa par le roulement du tambour et par le commandement : « Aux armes ! marche !.. » On se met en mouvement, et les kibitka fendent la rue, rapides comme le vol d'un éclair. Une seule paraissait vide : elle contenait pourtant un prisonnier, mais un prisonnier invisible !... Seulement au-dessus de la paille apparaissait une main ouverte, livide, une main de cadavre, qui tremblottait comme en signe d'adieu. — La kibitka s'enfonce dans la mêlée. — Avant que le fouet ait dispersé la foule, on s'arrête devant l'église.... Soudain j'entends la sonnette; le cadavre était là.... Je jette les yeux dans l'église déserte, je vois la main du prêtre élever au ciel la chair et le sang du Seigneur, et je dis : « Seigneur, toi qui, par le jugement de Pilate, as versé ton sang innocent pour le salut du monde, accueille cette jeune victime de la justice du czar; elle n'est ni aussi sainte, ni aussi grande, mais elle est aussi innocente ! »

(Long silence.)

L'ABBÉ LWOWICZ. — Frère, ce prisonnier peut vivre encore. Dieu seul le sait... Peut-être nous le dérobera-t-il un jour. Je prierai... Joignez vos prières aux miennes pour le repos des martyrs : savons-nous le sort qui nous attend tous demain ?

FREJEND. — Quel affreux récit ! il m'a arraché la dernière de mes larmes... Je sens que ma raison s'égare... Félix, console-nous un peu... O toi ! si l'envie t'en prenait, ne ferais-tu pas rire le diable dans les enfers ?

PLUSIEURS PRISONNIERS. — Oui, Félix, une chanson?... Versez-lui du thé, du vin.

FÉLIX. — Vous le voulez tous : il faut que je sois gai quand mon cœur se brise. Eh bien ! je serai gai, écoutez ma chanson. (Il chante.)

Peu m'importe la peine qui m'attend, les mines, la Sibérie ou les fers ! toujours, en fidèle sujet, je travaillerai pour le czar.

Si je bats le métal avec le marteau, je me dirai : Cette mine grisâtre, ce fer, servira un jour à forger une hache pour le czar !

Si l'on m'envoie peupler les steppes, je prendrai en mariage une jeune Tartare : peut-être de mon sang naîtra-t-il un Pahlen pour le czar.

Si je vais dans les colonies, je cultiverai un jardin, je creuserai des sillons, et chaque année je ne sèmerai que du lin et du chanvre.

Avec le chanvre on fera du fil, un fil grisâtre qu'on enveloppera d'argent : peut-être aura-t-il l'honneur de servir un jour d'écharpe au czar.

(Les prisonniers chantent en chœur.)

Naîtra-t-il un Pahlen pour le czar?

SUZIN. — Mais, voyez : Konrad est immobile, absorbé, comme s'il se remémorait ses péchés pour la confession. — Félix ! il n'a rien entendu de la chanson. — Konrad !... Voyez... son visage pâlit... il se colore de nouveau... Est-il malade?

FÉLIX. — Attends... silence!... Je l'avais prévu!... Oh! pour nous qui connaissons Konrad, ce n'est pas un mystère. — Minuit est son heure! silence, Félix!... nous allons entendre une autre chanson!

JOSEPH, regardant Konrad. — Frères, son ame est envolée... elle erre dans une contrée lointaine... Peut-être lit-elle l'avenir dans les cieux?... Peut-être aborde-t-elle les esprits familiers qui lui raconteront ce qu'ils ont appris dans les étoiles!... Quels yeux étranges!... la flamme brille sous ses paupières... et ses yeux ne disent rien, ne demandent rien... ils n'ont pas d'ame... ils brillent comme les foyers qu'a délaissés une armée partie en silence et dans l'ombre de la nuit pour une expédition lointaine : avant qu'ils s'éteignent, l'armée sera de retour dans ses quartiers.

KONRAD chante. — Mon chant gisait moite dans le tombeau, mais il a senti le sang!..... Le voilà qui regarde de dessous terre, et, comme un vampire, il se dresse, avide de sang!... Il a soif de sang! il a soif de sang! il a soif de sang!... Oui!... vengeance!... vengeance!... vengeance contre nos bourreaux, avec l'aide de Dieu, et même malgré Dieu!...

Et le chant dit :

« Moi, je viendrai un soir, je mordrai mes frères, mes compatriotes. Celui à qui je plongerai mes défenses dans l'ame se dressera, comme moi, vampire... et criera : Oui, vengeance!... vengeance!... vengeance contre nos bourreaux, avec l'aide de Dieu, et même malgré Dieu!...

« Puis nous irons, nous nous abreuverons du sang de l'ennemi; nous hacherons son cadavre! Nous lui clouerons les mains et les pieds pour qu'il ne se relève pas, et qu'il ne reparaisse plus même comme spectre.

« Nous suivrons son ame aux enfers!.. Tous, nous lui pèserons de notre poids sur l'ame jusqu'à ce que l'immortalité s'en échappe... et tant qu'elle sentira, nous la mordrons!... Oui!... vengeance! vengeance! vengeance contre nos bourreaux, avec l'aide de Dieu et même malgré Dieu! »

L'ABBÉ LWOWICZ. — Konrad, arrête, au nom de Dieu! c'est une chanson païenne.

LE CAPORAL. — Quel regard affreux!... C'est une chanson satanique!

KONRAD. — Je m'élève... je m'envole!... Là, au sommet du rocher... je plane au-dessus de la race des hommes, dans les rangs des prophètes!... De là, ma prunelle fend, comme un glaive, les sombres nuages de l'avenir; mes mains, comme les vents, déchirent les brouillards!... Il fait clair... il fait jour!... J'abaisse un regard sur la terre : là se déroule le livre prophétique de l'avenir du monde!... Là, sous mes pieds! vois, vois les évènemens et les siècles futurs, pareils aux petits oiseaux que l'aigle poursuit!... Moi, je suis l'aigle dans les cieux!... Vois-les sur la terre s'élancer, courir; vois cette épaisse nuée se tapir dans le sable!...

QUELQUES PRISONNIERS. — Que dit-il?... Quoi?... Qu'est-ce donc?. . Vois, vois quelle pâleur! (Ils saisissent Konrad.)

Calme-toi!

KONRAD. — Arrêtez! arrêtez!... arrêtez! je recueillerai mes pensées, j'achèverai mon chant, j'achèverai!...

LWOWICZ. — Assez! assez!

D'AUTRES. — Assez!

LE CAPORAL. — Assez! que Dieu vous bénisse!... La sonnette, entendez-vous la sonnette? la ronde, la ronde est à la porte... éteignez la chandelle: chacun chez soi?...

UN DES PRISONNIERS, regardant à la fenêtre. — La porte est ouverte... les voilà... — Konrad est évanoui: laissez-le seul dans sa cellule! (Tous s'échappent.)

SCÈNE II.

KONRAD, après un long silence.

Je suis seul!... Eh! que m'importe la foule? Suis-je poète pour la foule?... Où est l'homme qui embrassera toute la pensée de mes chants, qui saisira du regard tous les éclairs de mon ame? Malheur à qui épuise pour la foule sa voix et sa langue!.. La langue ment à la voix et la voix ment aux pensées.... La pensée s'envole rapide de l'ame avant d'éclater en mots, et les mots submergent la pensée et tremblent au-dessus de la pensée, comme le sol sur un torrent englouti et invisible. Au tremblement du sol, la foule découvrira-t-elle l'abîme du torrent, devinera-t-elle le secret de son cours?

Le sentiment circule dans l'ame, il s'allume, il s'embrase comme le sang dans ses prisons profondes et invisibles. Les hommes découvriront autant de sentiment dans mes chants qu'ils verront de sang sur mon visage.

Mon chant, tu es une étoile au-delà des confins du monde!... L'œil terrestre qui se lance à ta poursuite peut étendre ses ailes... jamais il ne t'atteindra.... il frappera seulement la voie lactée... Il devinera qu'il y a des soleils, mais non quel est leur nombre et leur immensité!...

A vous, mes chants, qu'importent les yeux et les oreilles des hommes? Coulez dans les abîmes de mon ame; brillez sur les hauteurs de mon ame, comme des torrens souterrains, comme des étoiles sur-lunaires.

Toi, Dieu! toi, nature! écoutez-moi!... Voici une musique digne de vous, des chants dignes de vous! — Moi, grand-maître, grand-maître, j'étends les mains, je les étends jusqu'au ciel.... Je pose les doigts sur les étoiles comme sur les cercles de verre d'un harmonica.

Mon ame fait tourner les étoiles d'un mouvement tantôt lent, tantôt rapide; des millions de tons en découlent; c'est moi qui les ai tous tirés. Je les connais tous, je les assemble, je les sépare, je les réunis, je les tresse en arc-en-ciel, en accords, en strophes; je les répands en sons et en rubans de flamme.

J'ai relevé les mains, je les ai dressées au-dessus des arêtes du monde, et les cercles de l'harmonie ont cessé de vibrer. Je chante seul, j'entends mes chants, longs, traînans comme le souffle du vent; ils retentissent dans toute l'immen-

sité du monde, ils gémissent comme la douleur, ils grondent comme des orages; les siècles les accompagnent sourdement. Chaque son retentit et étincelle à la fois : il me frappe l'oreille, il me frappe l'œil; c'est ainsi que quand le vent souffle sur les ondes j'entends son vol dans ses sifflemens, je le vois dans son vêtement de nuages.

Ce sont des chants dignes de Dieu, de la nature!... C'est un chant grand, un chant créateur!... Ce chant, c'est la force, la puissance; ce chant, c'est l'immortalité... Que pourrais-tu faire de plus grand, toi, Dieu?... Vois comme je tire mes pensées de moi-même; je les incarne en mots; elles volent, se disséminent dans les cieux, roulent, jouent et étincellent.... Elles sont déjà loin, et je les sens encore; je savoure leurs charmes; je sens leurs contours dans la main, je devine leurs mouvemens par ma pensée. Je vous aime, mes enfans poétiques!... mes pensées!... mes étoiles!... mes sentimens!... mes orages!... Au milieu de vous je me tiens comme un père au sein de sa famille; vous m'appartenez tous!...

Je vous foule aux pieds, vous tous, poètes, vous tous, sages et prophètes, idoles du monde! Revenez contempler les créations de vos ames! — Que vos oreilles et vos cœurs retentissent des justes et bruyans applaudissemens des hommes, que vos fronts rayonnent de tout l'éclat de votre gloire; et tous les concerts des éloges, tous les ornemens de vos couronnes, recueillis dans tant de siècles et de nations, ne vous procureront pas la félicité et la puissance que je sens aujourd'hui dans cette nuit solitaire, quand je chante seul au fond de mon ame, quand je ne chante que pour moi seul.

Oui, je suis sensible, je suis puissant et fort de raison : jamais je n'ai senti comme dans ces instans. — Ce jour est mon zénith, ma puissance atteindra aujourd'hui son apogée. Aujourd'hui je reconnaîtrai si je suis le plus grand de tous... ou seulement un orgueilleux. Ce jour est l'instant de la prédestination. — J'étends plus puissamment les ailes de mon ame. — C'est le moment de Samson, quand aveugle et dans les fers il méditait au pied d'une colonne. Loin d'ici ce corps de boue; esprit, je revêtirai des ailes!.. Oui, je m'envolerai!.. je m'envolerai de la sphère des planètes et des étoiles, et je ne m'arrêterai que là *où se séparent le créateur et la nature.*

Les voilà... les voilà... les voilà ces deux ailes... elles suffiront... je les étendrai du couchant à l'aurore; de la gauche je frapperai le passé, et de la droite l'avenir.... je m'élèverai sur les rayons du sentiment jusqu'à toi!... et mes yeux pénétreront tes sentimens à toi, qui, dit-on, sont dans les cieux. Me voilà... me voilà : tu vois quelle est ma puissance; — vois où s'élèvent mes ailes : je suis homme, et là sur la terre... est resté mon corps!.. C'est là que j'ai aimé, dans ma patrie!.. là que j'ai laissé mon cœur; mais mon amour dans le monde ne s'est pas reposé sur un seul être, comme l'insecte sur une rose; il ne s'est reposé ni sur une famille, ni sur un siècle!.. Moi, j'aime toute une nation; j'ai saisi dans mes bras toutes ses générations passées et à venir; je les ai pressées ici sur le cœur, comme un ami, un amant, un époux, comme un

père. Je voudrais rendre à ma patrie la vie et le bonheur, je voudrais en faire l'admiration du monde. Les forces me manquent, et je viens ici, armé de toute la puissance de ma pensée, de cette pensée qui a ravi aux cieux la foudre, scruté la marche des planètes et sondé les abîmes des mers. J'ai de plus cette force que ne donnent pas les hommes, j'ai ce sentiment qui brûle intérieurement comme un volcan, et qui parfois seulement fume en paroles.

Et cette puissance, je ne l'ai puisée ni à l'arbre d'Éden, dans le fruit de la connaissance du bien et du mal, ni dans les livres, ni dans les récits, ni dans la solution des problèmes, ni dans les mystères de la magie. Je suis né créateur. J'ai tiré mes forces d'où tu as tiré les tiennes, car toi, tu ne les a pas cherchées... tu les possèdes, tu ne crains pas de les perdre... et moi je ne le crains pas non plus ! Est-ce toi qui m'as donné, ou bien ai-je ravi là où tu l'as ravi toi-même, cet œil pénétrant, puissant ? Dans mes momens de puissance, si j'élève les yeux vers les traces des nuages, si j'entends les oiseaux voyageurs naviguer à perte de vue dans les airs, je n'ai qu'à vouloir, et soudain je les retiens d'un regard comme dans un filet : la nuée fait retentir un chant d'alarme; mais, avant que je la livre aux vents, les vents ne l'ébranleront pas.— Si je regarde une comète de toute la puissance de mon ame, tant que je la contemple, elle ne bouge pas de place... Les hommes seuls, entachés de corruption, fragiles, mais immortels, ne me servent pas, ne me connaissent pas... Ils nous ignorent tous deux, moi et toi : moi, je viens ici chercher un moyen infaillible, ici dans le ciel. Cette puissance que j'ai sur la nature, je veux l'exercer sur les cœurs des hommes : d'un geste je gouverne les oiseaux et les étoiles; il faut que je gouverne ainsi mes semblables, non par les armes, l'arme peut parer l'arme; non par les chants, ils sont longs à se développer; non par la science, elle est vite corrompue; non par les miracles, c'est trop éclatant : je veux les gouverner par le sentiment qui est en moi, je veux les gouverner tous, comme toi, mystérieusement et pour l'éternité ! — Quelle que soit ma volonté, qu'ils la devinent et l'accomplissent, elle fera leur bonheur; et, s'ils la méprisent, qu'ils souffrent et succombent ! — Que les hommes deviennent pour moi comme les pensées et les mots dont je compose à ma volonté un édifice de chants : on dit que c'est ainsi que tu gouvernes !.. Tu sais que je n'ai pas souillé ma pensée, que je n'ai pas dépensé en vain mes paroles. Si tu me donnais sur les ames un pareil pouvoir, je récréerais ma nation comme un chant vivant, et je ferais de plus grands prodiges que toi, j'entonnerais le chant du bonheur !

Donne-moi l'empire des ames. Je méprise tant cette construction sans vie, nommée le monde, et vantée sans cesse, que je n'ai pas essayé si mes paroles ne suffiraient pas pour la détruire; mais je sens que si je comprimais et faisais éclater d'un coup ma volonté, je pourrais éteindre cent étoiles et en faire surgir cent autres... car je suis immortel !... Oh ! dans la sphère de la création, il y a bien d'autres immortels... Mais je n'en ai pas rencontré de supérieurs ! Tu es le premier des êtres dans les cieux !... Je suis venu te chercher jusqu'ici, moi le premier des êtres vivans sur la vallée terrestre... Je ne t'ai pas encore

rencontré. Je devine que tu es. Montre-toi et fais-moi sentir ta supériorité... Moi, je veux de la puissance, donne-m'en ou montre-m'en le chemin. J'ai appris qu'il exista des prophètes qui possédaient l'empire des ames... Je le crois... Mais ce qu'ils pouvaient, je le puis aussi! Je veux une puissance égale à la tienne; je veux gouverner les ames comme tu les gouvernes. (Long silence.) — (Avec ironie.) Tu gardes le silence!... Toujours le silence!... Je le vois, je t'ai deviné, je comprends qui tu es, et comment tu exerces ta puissance; il a menti celui qui t'a donné le nom d'Amour, tu n'es que Sagesse. C'est la pensée et non le cœur qui dévoilera tes voies aux hommes; c'est par la pensée, non par le cœur, qu'ils découvriront où tu as déposé tes armes. Celui qui s'est plongé dans les livres, dans les métaux, dans les nombres, dans les cadavres, a seul réussi à s'approprier une partie de ta puissance. Il reconnaîtra le poison, la poudre, la vapeur; il reconnaîtra les éclairs, la fumée, la foudre; il reconnaîtra la légalité et la chicane contre les savans et les ignorans. C'est aux pensées que tu as livré le monde, tu laisses languir les cœurs dans une éternelle pénitence; tu m'as donné la plus courte vie et le sentiment le plus puissant! (Un moment de silence.)

Qu'est mon sentiment?

Ah! rien qu'une étincelle.

Qu'est ma vie?

Un instant.

Mais ces foudres qui gronderont demain, que sont-ils aujourd'hui?

Une étincelle.

Qu'est la série entière des siècles, que l'histoire nous révèle?

Un instant.

D'où sort chaque homme, ce petit monde?

D'une étincelle.

Qu'est la mort qui dissipera tous les trésors de mes pensées?

Un instant.

Qu'était-il, lui, quand il portait le monde dans son sein?

Une étincelle.

Et que sera l'éternité du monde quand il l'engloutira?

Un instant.

VOIX DES DÉMONS.

Je sauterai sur ton ame comme sur un coursier. Marche, marche!

VOIX DES ANGES.

Quel délire! Défendons-le! défendons-le! couvrons-lui les tempes de nos ailes!

Instant!.... étincelle!.... quand il se prolonge, quand elle s'enflamme, ils créent et détruisent..... Courage!.... courage!.... étendons, prolongeons cet instant!.... Courage!... courage!... éveillons, enflammons cette étincelle..... — Maintenant.... bien.... oui.... une fois encore, je t'appelle, je te dévoile mon ame.... Tu gardes le silence! N'ai-je pas combattu Satan en personne? Je te porte un défi solennel! Ne me méprise pas!.... Seul je me suis élevé jus-

qu'ici. Pourtant je ne suis pas seul : je fraternise sur la terre avec un grand peuple. J'ai pour moi les armées, et les puissances, et les trônes; si je me fais blasphémateur, je te livrerai une bataille plus sanglante que Satan. Il te livrait un combat de tête; entre nous, ce sera un combat de cœur. J'ai souffert, j'ai aimé, j'ai grandi entre les supplices et l'amour; quand tu m'eus ravi mon bonheur, j'ensanglantai dans mon cœur ma propre main; jamais je ne la levai contre toi!

LES DÉMONS.

Coursier, je te changerai en oiseau; sur tes ailes d'aigle, va, monte, vole.

LES ANGES.

L'astre tombe; quel délire!..... Il se perd dans les abîmes.

Mon ame est incarnée dans ma patrie; j'ai englouti dans mon corps toute l'ame de ma patrie!..... Moi, la patrie, ce n'est qu'un. Je m'appelle *Million*, car j'aime et je souffre pour des millions d'hommes. Je regarde ma patrie infortunée comme un fils regarde son père livré au supplice de la roue; je sens les tourmens de toute une nation, comme la mère ressent dans son sein les souffrances de son enfant. Je souffre! je délire!... Et toi, gai, sage, tu gouvernes toujours, tu juges toujours, et l'on dit que tu n'erres pas!... Écoute, si c'est vrai ce que j'ai appris au berceau, ce que j'ai cru avec la foi de fils, si c'est vrai que tu aimes, si tu chérissais le monde en le créant, si tu as pour tes créatures un amour de père, si un cœur sensible était compris dans le nombre des animaux que tu renfermas dans l'arche pour les sauver du déluge, si ce cœur n'est pas un monstre produit par le hasard et qui meurt avant l'âge, si sous ton empire la sensibilité n'est pas une anomalie, si des millions d'infortunés, criant : « Secours! » n'attirent pas plus tes yeux qu'une équation difficile à résoudre; si l'amour est de quelque utilité dans le monde, et s'il n'est pas de ta part une erreur de calcul....

VOIX DES DÉMONS.

Que l'aigle se fasse hydre. Au combat! marche!... La fumée!... le feu!... les rugissemens!... le tonnerre!...

VOIX DES ANGES.

Comète vagabonde, issue d'un brillant soleil, où est la fin de ton vol? Il est sans fin... sans fin...

Tu gardes le silence!... moi, je t'ai dévoilé les abîmes de mon cœur. Je t'en conjure, donne-moi la puissance, une part chétive, une part de ce que sur la terre a conquis l'orgueil? Avec cette faible part, que je créerais de bonheur! Tu gardes le silence!... Tu n'accordes rien au cœur, accorde donc à la raison. Tu le vois, je suis le premier des hommes et des anges, je te connais mieux que les archanges, je suis digne que tu me cèdes la moitié de ta puissance... Réponds... Toujours le silence!... Je ne mens pas, tu gardes le silence et tu te crois un bras puissant!... Ignores-tu que le sentiment dévorera ce que n'a pu briser la pensée? Vois mon brasier, mon sentiment; je le resserre pour qu'il brûle avec plus de violence; je le comprime dans le cercle de fer de ma volonté, comme la charge dans un canon destructeur.

VOIX DES DÉMONS.

Flamme!.. incendie!...

VOIX DES ANGES.

Pitié!... repentir!...

Réponds... car j'insulte à ta majesté; si je ne la réduis pas en décombres, j'ébranlerai du moins toute l'immensité de tes domaines : je lancerai une voix jusqu'aux dernières limites de la création; d'une voix qui retentira de génération en génération, je m'écrierai que tu n'es pas le père du monde... mais...

VOIX DU DIABLE. — Le czar!

(Konrad s'arrête un instant, chancelle et tombe.)

ESPRITS DU COTÉ GAUCHE.

LES PREMIERS. — Foule-le aux pieds, saisis-le. — Il est évanoui, il est évanoui; avant son réveil nous l'aurons étouffé.

LES SECONDS. — Il est encore haletant!

ESPRITS DU COTÉ DROIT.

Loin d'ici... on prie pour lui.

Telle est la forme et la pensée du drame fantastique de Mickiewicz. La forme est catholique, on le voit; mais ce catholicisme est d'une philosophie plus audacieuse et plus avancée que le catholicisme légendaire de Faust. Konrad, dans sa soif de trouver au ciel la justice et la bonté qui se sont éclipsées pour lui de la terre, ne recule pas devant le blasphème. Son énergie sauvage, tout empreinte de la poésie du Nord, s'en prend à la sagesse suprême des maux affreux qu'endure l'espèce humaine; cette sombre figure du poète dans les fers est posée là comme un martyr, comme un Christ. Mais qu'il y a loin de sa généreuse et brûlante fureur à la résignation évangélique! Certes, Konrad n'est pas le disciple du patient philosophe essénien. Konrad est bien l'homme de son temps, et il ne s'arrange pas, comme Faust, une nature panthéistique dont l'ordre et la beauté froide le consolent de l'absence de Dieu. Il ne se dévore plus comme Manfred, dans l'attente d'une mystérieuse révélation de Dieu et de son être que la mort seule va réaliser. Konrad n'est plus l'homme du doute, il n'est plus l'homme du désespoir; il est l'homme de la vie. Il souffre encore comme Manfred, il souffre cent fois plus : son esprit et sa chair sont haletans sous le fer de l'esclavage; mais il n'hésite plus, il sent, il sait que Dieu existe. Il n'interroge plus ni la nature, ni sa conscience, ni sa science sur l'existence d'un être souverainement puissant; mais il veut connaître et comprendre la nature de cet être. Il veut savoir s'il doit le haïr, l'adorer ou le craindre. Sa foi est faite; il veut arranger son culte; il veut pénétrer les élémens et les attributs de la Divinité. Il n'y parvient pas, lui incomplet, lui orgueilleux de son génie et de son patriotisme jusqu'au délire, lui

représentant de la race humaine au point où elle est arrivée de son temps, c'est-à-dire, croyante et sceptique à la fois, vaine de sa force, irritée de sa misère, pénétrée du sentiment de la justice et de la fraternité, empressée de briser ses entraves, mais ignorante encore, moralisée à peine, incapable d'accomplir en un seul fait l'œuvre de son salut, et demandant encore au ciel, par habitude du passé et par impatience de l'avenir, un de ces miracles que le christianisme attribuait à Dieu en dehors de l'humanité. Le ciel est sourd, et le poète tombe accablé en attendant que son esprit s'éclaire, que son orgueil s'abaisse, et que son intelligence s'ouvre à la vraie connaissance des voies divines.

Pour nous résumer, nous dirons que nous voyons dans *Faust* le besoin de poétiser la *nature déifiée* de Spinosa; dans *Manfred*, le désir de faire jouer à l'homme, au sein de cette nature divinisée, un rôle digne de ses facultés et de ses aspirations; dans *Konrad*, une tentative pour moraliser l'œuvre de la création dans la pensée de l'homme, en moralisant le sort de l'homme sur la terre. Aucun de ces poèmes n'a réalisé suffisamment son but. Mais combien d'œuvres vaillantes et douloureuses sortiront encore de la fièvre poétique avant que l'humanité puisse produire le chantre de l'espérance et de la certitude!

GEORGE SAND.

EXPÉDITION
DE
LA RECHERCHE.

XI.[1]

Beeren-Eiland. — Le Spitzberg.

La saison avancée nous forçait de quitter les Féroe plus tôt que nous ne l'aurions voulu. Nous nous éloignions à regret de ces grèves rocailleuses, de ces montagnes escarpées qui avaient plus d'une fois surpris nos regards, de ces cabanes de pêcheurs où nous avions vu la pauvreté honnête se parer d'un sourire à notre approche, et de ces humbles maisons de Thorshavn où dès le premier jour nous avions trouvé tant de franchise et de cordialité. Les habitans de cette ville répondaient à notre sympathie. Au moment où nous montions dans la chaloupe qui devait nous conduire à bord de *la Recherche*, nous les voyions debout sur la grève, ou penchés à leurs fenêtres, nous saluant encore de la main et de la voix, et nous envoyant avec un dernier adieu un dernier souhait. Notre consolation était de nous dire qu'un jour peut-être nous re-

(1) Voyez la livraison du 1er octobre.

viendrions encore poser notre tente de voyageur sur ces rives peu connues, puis nous pensions que nous allions bientôt retrouver à Hammerfest d'autres physionomies non moins honnêtes et non moins amicales, et lorsque enfin nous évoquions les grandes scènes du Spitzberg, le désir de voir remplaçait déjà dans notre cœur le regret du moment, et nous regardions avec joie les voiles s'enfler au vent du sud.

Nous étions partis le 1er juillet. Le 10, après des jours de calme, d'orage, d'espoir, de crainte, et toutes les vicissitudes ordinaires d'un voyage maritime, nous vîmes, par un beau soleil, s'élever au-dessus d'une mer bleue et pure les montagnes couvertes de neige qui entourent Tromsœ et bordent la côte septentrionale du Finmark. Je m'élançai sur les enflèchures, je montai dans la hune pour mieux reconnaître ces pics si élevés et si brillans. Pour moi, ce n'était pas seulement un point de vue pittoresque, un grand tableau, curieux à contempler dans son ensemble et dans ses nuances; c'était une terre qui éveillait au fond de ma pensée une foule de souvenirs. C'était là que l'année dernière j'avais passé des jours de bonheur à rêver sur la grève, à gravir au sommet des rocs les plus aigus, à m'en aller tantôt à pied, tantôt en bateau, d'un côté à l'autre, d'une cabane de pêcheur à une tente de Lapon. Je rappelais dans ma mémoire les noms de tous ceux qui, dans le cours de ces explorations, m'avaient tendu une main affectueuse; je me demandais s'ils aimeraient à reconnaître l'étranger qui n'avait jamais fait qu'accepter leurs services sans leur en rendre aucun; et à peine avions-nous posé le pied sur la rade de Hammerfest, que je voyais venir à notre rencontre le digne prêtre qui m'avait associé l'année précédente à toutes ses courses, le médecin qui nous avait généreusement donné le résultat de ses observations dans le Nord, et les marchands qui avaient mis tant de zèle et d'intelligence à satisfaire nos désirs. « C'est, dit M. de Châteaubriand, un privilége du voyageur de laisser après lui beaucoup de souvenirs, et de vivre dans le cœur des étrangers quelquefois plus long-temps que dans la mémoire de ses amis. »

Nous ne voulions que passer à Hammerfest, mais nous nous laissâmes, comme la première fois, entraîner par l'aspect de cette nature étrange et par l'étude de cette population rejetée aux limites de l'Europe. Les Lapons, attirés par un sentiment de curiosité, se réunissaient chaque jour auprès de notre demeure. Il ne fallait qu'un verre d'eau-de-vie pour les faire entrer et les soumettre à notre volonté. Tandis que les dessinateurs s'essayaient à retracer leurs physionomies, leurs attitudes, leurs vêtemens, le naturaliste les toisait et prenait avec le céphalomètre les dimensions de leur tête. Pour moi, j'aimais à renouveler connaissance avec ceux que j'avais déjà rencontrés, à les interroger sur leur famille, sur leur vie depuis la pêche dernière. La plupart n'avaient fait que suivre sans accident le cours de leur existence de pâtres nomades; d'autres avaient subi tel évènement qui pour eux était un grand malheur : celui-ci avait perdu vingt rennes dans une épidémie, celui-là avait vu les frêles piliers de son *stabur* s'écrouler sous le poids de la neige. Je regrettai de ne pas

revoir parmi eux Ole, qui m'avait étonné par son langage biblique. On me dit que, depuis notre départ, son beau-frère et sa sœur étant tombés dans la misère, il avait été obligé de leur donner asile, et pour leur porter un secours efficace, il était allé à l'est du Finmark, dans l'espoir de faire une meilleure pêche. Ces séances de Lapons se terminaient ordinairement par une série de scènes grotesques dont nous étions involontairement les premiers mobiles. Les malheureux, excités par le verre d'eau-de-vie qui seul pouvait les décider à poser devant le peintre, ou à mettre leur tête dans le cercle en cuivre du céphalomètre, puis enrichis tout à coup par la pièce de monnaie norvégienne que nous leur donnions comme une récompense de leur docilité, descendaient immédiatement chez l'aubergiste, buvaient autant d'eau-de-vie qu'ils pouvaient en avoir pour leur argent, puis autant qu'on voulait bien leur en donner à crédit, et alors c'étaient des chants, des cris à faire fuir les oiseaux de la grève, et des danses, des contorsions à étonner un Callot ou un Téniers. Plus le crédit avait eu d'extension, plus l'ivresse était longue et bruyante; car une fois que le Lapon a pu tremper ses lèvres à la boisson enchantée qui le console de ses misères, nulle prévoyance fâcheuse ne l'arrête, le lendemain n'existe plus pour lui : il est si heureux d'oublier, et il oublie si bien! Le soir, en retournant à notre demeure, nous trouvions encore ces pauvres gens, assis deux à deux par terre, s'embrassant avec tendresse et partageant avec une sorte de fraternité un dernier reste de bouteille; en songeant alors à combien de courses pénibles et de privations ils devaient se résoudre pour acquitter cet entraînement d'une heure, nous nous demandions s'il fallait nous reprocher de les y avoir nous-mêmes poussés, ou nous applaudir de les avoir arrachés un instant à leur souffrance habituelle.

Le 17 juillet, nous mîmes à la voile avec un vent du sud qui semblait devoir nous conduire rapidement au Spitzberg. *La Recherche* filait huit nœuds grand largue. Le canot du pilote, amarré au couronnement, dansait sur la mer comme une coquille. Une lame le jeta sur le flanc, une autre lame le fit chavirer; en trois coups de vague, il était entr'ouvert et mis en pièces. Debout sur les bastingages, le pilote suivait d'un œil désolé toutes ces catastrophes, et nous conjurait de retourner à Hammerfest, afin de sauver les dernières planches de sa malheureuse barque. Mais on la suspendit à une poulie, on la hissa à bord; le charpentier y mit une nouvelle étrave, le forgeron de nouveaux clous, et le pauvre Norvégien, qui avait cru voir s'abîmer à jamais dans les flots son bien le plus précieux, son patrimoine, son bateau de pilote, s'en alla tout joyeux avec sa chère barque.

Le 18, nous étions arrivés à peu près à la latitude de Beeren-Eiland. La température sous-marine avait subitement baissé de trois degrés, ce qui nous faisait croire au voisinage des glaces. Le ciel était brumeux, la mer sombre, le vent froid. Nous regrettions déjà l'atmosphère de Hammerfest, voire même celle du cap Nord. Nous étions alors au 74e degré 30 minutes de latitude. Le 19, nous espérions arriver à Beeren-Eiland, dont l'approche ne nous était pas,

comme l'année dernière, interdite par une épaisse ceinture de glaces flottantes; mais nous cherchâmes en vain cette île à l'endroit indiqué par les cartes anglaises et hollandaises (1). Nous ne l'aperçûmes que le lendemain, et le 21, à midi, nous jetions l'ancre à trois milles environ de la côte.

Cette île fut découverte en 1596. La Hollande, délivrée du joug espagnol, commençait à donner à sa marine le développement que plus tard elle porta si loin. Déjà ses navires exploraient la mer Baltique, la mer du Nord, l'Océan et la Méditerranée. Son commerce d'Orient était encore entravé par ceux dont elle avait rejeté la domination. Pour échapper à leur poursuite, les Hollandais résolurent de chercher au nord-est un passage pour aller dans les Indes. En 1594, les Provinces-Unies équipèrent dans ce but trois bâtimens : *le Cygne*, commandé par Corneliss, *le Mercure*, par Ysbrandtz, et *le Messager*, par Barentz. Les deux premiers s'étant avancés jusqu'à quarante lieues du détroit de Waigatz, et voyant la terre se prolonger au sud-est, crurent avoir découvert le passage et reprirent la route de Hollande pour annoncer cette nouvelle. Barentz s'avança au nord-est jusqu'au 77e degré 25 minutes de latitude. Les glaces l'empêchèrent de pénétrer plus avant; il vira de bord et arriva en Hollande à la fin de septembre.

L'année suivante, les états-généraux équipèrent une flotte de sept navires. Le commandement en fut confié à Heemskerke, et Barentz en fut nommé pilote-major. Malheureusement la flotte mit à la voile trop tard et n'alla pas au-delà de la côte septentrionale du détroit de Waigatz. Le 15 septembre, elle repassa ce détroit, et le 18 novembre, elle était de retour en Hollande. Les états-généraux, découragés par le résultat de ces deux expéditions, se refusèrent à en solder une troisième. Ils promirent cependant une prime assez considérable à celui qui parviendrait à découvrir le passage tant désiré, et la ville d'Amsterdam résolut de faire une nouvelle tentative. Elle équipa deux navires dont l'un fut confié à Hammerfest, l'autre à Corneliss. Barentz servait de guide à cette expédition et en était, à vrai dire, le personnage le plus influent. Le 22 mai 1596, les bâtimens arrivèrent aux îles Shetland. Le 9 juin, ils découvrirent une île dont aucun voyageur n'avait encore fait mention. Barentz descendit à terre avec quelques matelots, et se sentit péniblement ému à l'aspect de cette nature inculte, aride, déserte. Il donna à une montagne nue qui s'élevait devant lui le nom de montagne de Misère (*Jummerberg*), et quelques-uns de ses hommes ayant tué un ours blanc d'une grandeur extraordinaire, il appela cette île : Ile de l'Ours (*Beeren-Eiland*).

De là Barentz et Corneliss continuèrent leur route au nord, et le 17 juin ils se trouvèrent par 80 degrés 11 minutes de latitude, c'est-à-dire au-delà de l'île d'Amsterdam. Les documens que nous avons sur cette partie de leur voyage sont peu explicites; mais il paraît bien démontré que ce furent ces

(1) Scoresby fixe cette île au 18e degré de longitude. D'après les observations des officiers de *la Recherche*, elle doit être portée au 16e degré 29 minutes 10 secondes.

navires hollandais qui découvrirent la côte nord-ouest du Spitzberg. Dans tous les cas, on ne connaît aucun bâtiment qui ait visité ces parages avant eux (1).

Barentz avait entrepris ce voyage avec toute la joie et toutes les espérances d'un vrai marin, et il ne devait jamais en revenir. Au mois de juillet, il arriva de nouveau sur les côtes de la Nouvelle-Zemble. Le 19, il fut pris par les glaces et parvint cependant à s'avancer un peu plus à l'ouest, mais là il fallut hiverner. La rigueur du climat, les privations de toute sorte, épuisèrent ses forces. Il tomba malade, et le 10 juin ses compagnons de voyage l'ensevelirent en pleurant sur la côte où il était venu, à trois époques différentes, chercher une route vers l'Orient.

Si, dans ce voyage, Barentz et ses compagnons ne purent parvenir au but qu'ils s'étaient proposé, ils obtinrent cependant d'importans résultats. De là date la découverte de Beeren-Eiland et de la côte nord-ouest du Spitzberg, qui plus tard attira une quantité de bâtimens de pêche et devint pour un grand nombre d'armateurs une source de prospérité.

En 1603, l'aldermann Cherry équipa un navire qu'il destinait à une exploration dans le Nord, et dont il confia le commandement à Steven-Bennet. Ce navire, en revenant de Cola, se trouva en vue de Beeren-Eiland. Bennet, qui ne connaissait pas, ou qui peut-être, pour faire une galanterie à son patron, feignit de ne pas connaître cette île, lui donna le nom d'île Cherry (*Cherry-Island*). C'est ainsi qu'elle est désignée dans toutes les cartes anglaises. Si aride, si pauvre que soit cette terre du Nord, c'est un acte de justice pourtant que de lui rendre son nom primitif et de restituer à Barentz le stérile honneur de l'avoir découverte. Bennet revint à Beeren-Eiland en 1606. D'autres bâtimens anglais y abordèrent en 1608 et 1609. Enfin la *société moscovite* établie à Londres, s'en empara comme d'une conquête, et l'Angleterre, fidèle à ses principes d'envahissement, défendit aux Hollandais de pêcher sur la côte découverte par un Hollandais. Mais à mesure que la pêche du Nord devint moins productive, les Anglais mirent moins d'ardeur à défendre leur privilége. Aujourd'hui nul peuple ne réclame plus la propriété de Beeren-Eiland. Les Norvégiens y viennent encore, quand les glaces l'entourent, pour pêcher le morse et le phoque, et les Russes y passent assez souvent l'hiver. Un négociant de Hammerfest, M. Augaard, a fait construire il y a quelques années, au nord de cette île, une cabane pour servir de refuge à ceux qui seraient retenus par l'orage ou enfermés pour tout l'hiver par les glaces. A l'ouest, on trouve encore une autre cabane bâtie par les Russes. Toutes deux ne sont qu'un grossier assemblage de poutres mal fermé et mal couvert; la pluie, la neige, le

(1) En 1553, les Anglais avaient expédié une flotte au Nord, dans le but de chercher un passage pour aller au Cathay; mais on ne sait par quels lieux passa Willoughby, qui avait le commandement de cette flotte, et que l'on trouva mort un an après sur la côte orientale de Laponie. Quant à Chancelon, qui commandait un des principaux bâtimens de l'escadre, il alla à Vardæhuus, et de là en Russie.

vent, y pénètrent de toutes parts. Avant de pouvoir s'y installer, il faut d'abord enlever les couches de glace amassées sur le sol et suspendues aux parois de ces malheureux asiles. On nous a cependant cité un Russe qui passa sept hivers dans une de ces cabanes. Un capitaine de bâtiment norvégien y resta deux années de suite. Il tua dans la première année six cent soixante-dix-sept morses, trente renards bleus et trois ours blancs; mais le second hiver fut si rigoureux, que les matelots ne purent que très rarement aller à la pêche. Les ours blancs, poussés par la faim, montaient jusque sur le toit de la cabane et se laissaient tuer presque à bout portant.

Il n'y a point de port à Beeren-Eiland. Ce qu'on appelle *Norhavn* et *Sœrhavn* (port du nord et port du sud) n'est qu'une baie mal garantie contre le vent et mal découpée. Quand les pêcheurs arrivent en vue de cette île, le capitaine envoie ses canots à terre et reste avec le navire à une assez grande distance du rivage, afin de pouvoir immédiatement prendre le large, si la brume venait à envelopper l'horizon, ou si le vent chassait de son côté les glaces flottantes. La première fois que les marchands de Hammerfest expédièrent des bâtimens de pêche dans ces parages, plusieurs hommes furent ainsi abandonnés à terre. Le capitaine, surpris par un de ces brouillards condensés qui dans le Nord rendent le voisinage des côtes si dangereux, avait été obligé d'appareiller et de regagner la pleine mer. Le vent l'empêcha de retourner en arrière, et les malheureux jetés ainsi sur la côte déserte sans armes, sans provisions, résolurent de s'en retourner avec leurs canots. Ils recueillirent tout ce qu'ils avaient de chair de phoque et de chair de morse, se mirent en route, et après des fatigues inouies arrivèrent à Hammerfest. Quelques jours après, ils s'embarquèrent de nouveau pour Beeren-Eiland, furent de nouveau abandonnés et tentèrent encore de regagner Hammerfest. Cette fois leur bateau était si petit, que, pour pouvoir y rester tous, quelques-uns d'entre eux étaient obligés de se coucher dans le fond en guise de lest. A moitié chemin, ils furent surpris par un orage épouvantable. Des pêcheurs anglais virent la pauvre barque vaciller et trembler sous l'effort du vent, et ne purent lui porter secours. Enfin le calme revint, et, après dix jours de périls, d'anxiété, de misère, les courageux Norvégiens abordèrent à Magerie, d'où ils regagnèrent avec d'autres embarcations la terre à laquelle ils avaient plus d'une fois déjà dit à jamais adieu.

Nous prîmes deux canots pour aller à terre, et nous errâmes long-temps avant de trouver un endroit où nous pussions aborder. De tous côtés, nous ne voyions qu'une longue ligne de brisans sur lesquels la mer lançait des flots d'écume, et des rocs dont nous ne nous lassions pas de contempler les formes bizarres : ceux-ci s'élançaient dans l'air comme des obélisques; ceux-là, minés à leur base, ressemblaient à des édifices usés par le temps et près de s'écrouler; d'autres ressemblaient à ces idoles monstrueuses qu'adorent certains peuples sauvages. Mais celui qui s'élevait devant nous était de tous le plus étrange; à le voir de loin, on l'eût pris pour une grande tour carrée destinée à compléter quelque large fortification. Rien n'y manquait, ni les angles sail-

lans pareils à ceux d'un bastion, ni le couronnement crénelé, ni la terrasse plate sur laquelle deux pierres, posées transversalement, faisaient assez l'effet de deux mortiers. Les flancs de cette masse de roc avaient été de toutes parts creusés et traversés par la lame. On y voyait de larges ouvertures, pareilles à celles des grottes souterraines que l'on aperçoit parfois dans les montagnes; des arcades arrondies ou effilées en ogive, comme celles d'une vieille église; des pilastres lourds et massifs, comme ceux du style byzantin. La couleur de ce rocher ajoutait encore à l'étrangeté de son aspect; ses nuances primitives avaient été complètement dénaturées par l'eau de mer. Aussi haut que la vague pouvait monter, on ne voyait qu'une surface raboteuse revêtue d'une couleur verdâtre, et au-dessus un granit jaune comme de l'ocre. Sur toute la terrasse de ce rocher et sur toutes les aspérités saillantes de ses angles, nous apercevions une innombrable quantité de points blancs pareils à des boules de neige: c'étaient autant d'oiseaux de mer qu'un coup de fusil arracha tout à coup à leur bienheureux *far niente*, qui s'élevèrent dans l'air comme un nuage, et s'enfuirent en poussant des cris rauques et tristes comme le bruit de la raffale que l'on entend parfois gronder sur les mers.

Un peu plus loin, on apercevait une montagne élevée et toute nue, dont un large bandeau de brume cachait la sommité (1). A partir de cette montagne, la terre s'incline graduellement comme une dune, et forme une longue plaine ondoyante dont la pointe septentrionale semble s'abaisser jusqu'au niveau de la mer. Tandis que quelques-uns de nos compagnons s'en allaient, ceux-ci avec leurs crayons, ceux-là avec leur baromètre ou leur fusil, du côté de la montagne, je me dirigeai vers le nord avec M. Gaimard et M. Biard. A peine avions-nous posé le pied sur la grève, que nous fûmes arrêtés par un torrent, puis par une fondrière, et un peu plus loin par des masses de neige qui avaient déjà acquis la consistance du glacier. Une fois parvenus au milieu de la plaine, nous ne vîmes plus autour de nous qu'une terre grisâtre et sablonneuse, pareille à celle qu'on voit apparaître au bord des côtes quand la marée se retire; çà et là, on distinguait une flaque d'eau sombre et silencieuse, une bande de neige dont les contours commençaient à fondre, et pas une fleur, pas une plante, si ce n'est quelque frêle renoncule qui penchait languissamment sur le sol son bouton doré, quelque racine de mousse de renne ou une tige étiolée de cochléaria. A l'horizon, le regard n'apercevait qu'une mer rembrunie, coupée çà et là par l'écume de la houle; sur notre tête s'étendait un ciel chargé de brouillards, où de temps à autre on voyait surgir péniblement un soleil pâle comme le disque de la lune. Sous cet amas de nuages, sous ce flambeau sans chaleur, la terre inanimée, la terre chargée de neige et de glace, ressemblait à un large tombeau entouré d'une draperie

(1) Un de nos compagnons de voyage en a pris la hauteur avec le baromètre; elle s'élève à onze cents pieds. Les plus hautes montagnes du Spitzberg ont de deux mille à trois mille pieds.

de deuil et éclairé par une lampe sépulcrale. Nulle terre du Nord ne m'était encore apparue sous un aspect aussi lugubre, nulle île dépeuplée ne m'avait encore fait concevoir une idée aussi effrayante d'un naufrage. Dans ce moment, nous tournions avec une sorte d'anxiété nos regards du côté de *la Recherche*, et notre cœur se dilatait à la vue de ces mâts se dressant comme des flèches au-dessus des vagues. C'était là notre refuge, c'était la demeure où nous retrouvions les souvenirs de France; à défaut de tout ce que nous regrettions, c'était pour nous le foyer de famille, la retraite du cœur, la patrie.

Pendant que nous errions à travers la plaine déserte, une brume épaisse s'étendait sur les flots et commençait à nous envelopper. On tira de *la Recherche* trois coups de canon pour nous rappeler à bord, et nous retournâmes joindre nos bateaux, en traversant le même sol et les mêmes amas de neige. Cette île était autrefois très fréquentée par les pêcheurs; maintenant les morses qu'on venait y chercher ont pris une autre direction. Les ours blancs n'y abordent plus qu'en hiver, portés sur les glaçons flottans qui se détachent de la pointe méridionale du Spitzberg. Les oiseaux de mer sont seuls restés fidèles à cette côte, comme pour proclamer, du haut de leurs pics de granit, avec leurs cris sauvages, la désolation de l'île entière. A peine étions-nous arrivés à bord de la corvette, que la brume envahit l'espace; les rochers, les montagnes de Beeren-Eiland se voilèrent peu à peu, puis tout disparut. En regardant autour de nous, nous ne voyions plus que les flots battus par le vent; il semblait que nous venions de faire un rêve, ou de visiter une terre emportée subitement par les enchanteurs.

Nous poursuivîmes notre route vers le nord, tantôt contrariés par le vent, fatigués par la pluie, cernés par la brume, tantôt récréés par un jour de calme, par l'aspect d'une teinte d'azur, qui, surgissant peu à peu sous le nuage, s'étendait au large et bientôt occupait toute la surface du ciel. Le 26, l'atmosphère était libre et pure. Nul brouillard ne flottait sur notre tête, nul vent n'agitait notre navire. La mer aplanie était parsemée de méduses brillantes comme de la nacre. Au-dessus de nous s'élevait un ciel large et bleu, tacheté seulement çà et là de quelques nuages légers pareils à des flocons de laine. Assis sur la dunette, nous regardions, dans une rêveuse nonchalance, ce tableau si différent de celui qui depuis quelques jours attristait nos regards, et parfois nous nous demandions si quelque fée ne nous avait pas ramenés, par un coup de baguette, sous le ciel méridional. Nous nous trouvions alors au 76e degré de latitude. A minuit, le soleil était à 5 degrés 26 minutes au-dessus de l'horizon, et projetait sur les vagues un large rayon de lumière pareil à une lame d'or et d'argent.

Le lendemain, toute cette magie d'un jour azuré avait disparu; la mer était de nouveau inondée de vapeurs; le thermomètre était descendu à 1 degré. Le soir, la neige tombait à flocons. A travers les vapeurs flottantes, nous distinguâmes dans le lointain le pic recourbé de Hornsund et les montagnes couvertes de neige qui l'entourent. De temps à autre, une baleine élevait au-dessus des vagues sa tête monstrueuse, et lançait dans l'air un jet d'eau qui

retombait en poussière. Du reste, tout était morne et silencieux. Les oiseaux même, qui chaque jour voltigeaient autour de notre navire, commençaient déjà à nous abandonner. Nul cri ne frappait notre oreille, nulle voile n'attirait nos regards. *La Recherche* était seule sur l'Océan.

Le 28 était un jour de fête : nos amis célébraient en France un anniversaire national, et nous voulûmes nous y associer de notre mieux dans ces mers lointaines. Le *chef de gamelle* fit tirer de la cale les fruits du sud qu'il tenait en réserve pour ce jour solennel. La table fut alongée pour donner place au capitaine, à ses commensaux et à la jeune femme qui n'avait pas craint de braver les dangers et les fatigues de notre navigation pour voir les images grandioses des régions du Nord. Notre dîner fut gai et plein de charmes. Chaque toast que nous portions était un souvenir adressé à notre pays. A une si longue distance du monde où l'on a vécu, le souvenir est comme un baume vivifiant qui retrempe l'ame et rafraîchit la pensée. Dans l'ennui d'un isolement profond, il est si doux de prononcer le nom de ceux que l'on aime, et de rêver qu'à un certain jour, à une certaine heure, nos vœux d'affection se croisent avec les leurs. Du reste, si nous en venons jamais à raconter les joies de cette journée, nous ne l'appellerons pas une chaude journée de juillet. Nous ne pouvions sortir de notre chambre sans être munis d'un très respectable vêtement de laine. Une pluie neigeuse tombait sur le pont, et le thermomètre marquait un degré, autant qu'en France dans un beau jour de janvier.

A force de louvoyer, nous arrivâmes, le 30, assez près de l'île du Prince-Charles, pour pouvoir en mesurer l'étendue et en distinguer les formes. C'était un beau et curieux spectacle, un singulier mélange d'ombre et de lumière, de montagnes noires comme du charbon et de plateaux de neige éblouissante. Un large brouillard ondoyait le long de cette île, on le voyait monter, descendre, s'ouvrir comme un rideau pour laisser apparaître une pyramide de roc, un sommet de montagne, puis se refermer, et envelopper dans ses vastes plis la terre que nous cherchions à observer. Puis venait un coup de vent qui déchirait ce brouillard comme une gaze, et en faisait flotter au loin les lambeaux. Un rayon de soleil, éclatant aussi tout à coup entre les nuages, dorait la neige des montagnes et jetait un bandeau de lumière sur toutes ces sommités confuses. Sous cette lumière subite, on voyait poindre çà et là une autre cime qui d'abord ne paraissait qu'un point presque imperceptible, puis s'étendait au large, et semblait, comme une jeune fille fatiguée du vêtement qui l'incommode, rejeter avec impatience sa robe de brume pour découvrir ses blanches épaules.

Nous longeâmes cette île, et le lendemain nous arrivâmes en face de sept montagnes de glace rangées comme un collier de perles au bord de la mer. De loin, on ne distingue pas les parois escarpées de ces glaces éternelles; on ne voit qu'un immense plateau qui, d'un côté, semble descendre jusqu'au niveau des vagues, et de l'autre monte graduellement et s'enfuit dans le lointain. De ce plateau éclatant de blancheur s'élèvent à la suite sept pics aigus aux flancs

noirs, aux angles déchirés. A les voir ainsi isolés l'un de l'autre, debout dans l'espace, on croirait voir autant d'îles sortant d'un océan de neige.

Cependant nous avions atteint le 79e degré de latitude, et nous commencions à approcher de notre but. Le 31 au matin, nous vîmes apparaître les hautes montagnes entre lesquelles se trouve la baie de Hambourg, et un peu plus loin la baie de Magdeleine, où nous voulions aborder. Mais le vent était toujours contraire, la brume menaçait à chaque instant de nous entraver dans notre marche. Un rayon de soleil fugitif luisait sur notre tête, puis s'éclipsait aussitôt pour faire place à de lourds nuages d'où tombaient des flocons de neige. Le pilote nous disait, en voyant ce temps orageux, que l'été n'était pas encore venu. Il est possible qu'il vienne parfois récréer ces froides régions; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que cette année nous l'avons vainement attendu.

Enfin, après mainte et mainte bordée, nous entrâmes dans la baie de Magdeleine. Une petite île en marque l'ouverture. Un rocher la barre un peu plus loin, et deux longues lignes de montagnes aux cimes aiguës, aux flancs rocailleux, la bordent de chaque côté. Jusque-là nous n'avions point encore vu les glaces flottantes. C'était un fait singulier qui étonnait notre pilote lui-même. Ordinairement les glaces s'avancent jusqu'à Beeren-Eiland, et quelquefois au-delà. Cette année, elles avaient été probablement poussées à l'est, et nous avions toujours suivi une autre direction. Mais bientôt d'énormes blocs vinrent contre le navire, poussés par la brise, entraînés par le courant. Les uns ressemblaient par leur lourde masse à des quartiers de roc; d'autres avaient pris dans le frottement continu des vagues les formes les plus bizarres. Ceux-ci étaient arrondis comme un œuf, ceux-là taillés comme une pyramide. Il y en avait qui étaient creusés à leur base comme une voûte, d'autres qui, sur leur surface plane, portaient des arcs-boutans ou de longues tiges tordues pareilles à des rameaux d'arbres. Tous étaient d'une couleur bleue limpide qui se reflétait dans les vagues, et dont les nuances délicates variaient sans cesse avec l'ombre d'un nuage ou la clarté du jour. Nous passâmes entre ces masses pesantes comme entre des écueils. Pour éviter leur choc, le timonier était à chaque instant obligé de mettre la barre à tribord ou à babord. Par un effet d'optique que je ne puis expliquer, le fond de la baie paraissait tout près de nous, et, à mesure que nous avancions, semblait fuir en arrière. Vers quatre heures, nous doublâmes la pointe d'une presqu'île, et nous jetâmes l'ancre dans un bassin arrondi, où tout semblait devoir nous garantir des vents. Je ne saurais dire quel profond saisissement, quel mélange de terreur et d'admiration j'éprouvai à la vue des lieux où nous allions nous installer pour plusieurs semaines. C'était là ce Spitzberg que je désirais tant voir, cette terre étrange que j'avais d'avance cherché à me représenter dans mes rêves. Mes rêves étaient au-dessous de la réalité. De tous côtés je n'apercevais que des montagnes taillées à pic qui ont fait donner à ce pays le nom de Spitzberg (1),

(1) Montagne pointue.

des cimes dentelées comme une scie, des rocs noirs et humides traversés par de larges ruisseaux de neige qui tombent du haut de la montagne comme des bandeaux d'argent, se déroulent à sa base et s'étendent au loin comme un lac; des glaciers dont les parois, battues par les flots, labourées par le vent et crevassées par la chaleur, ressemblent à des remparts ouverts et sillonnés par le canon; des plateaux de neige fuyant comme une route lointaine entre les montagnes; et devant nous la mer, la mer sombre et terrible, où nul autre bruit ne résonne que le sifflement de la raffale et le cri douloureux du goëland, — cet oiseau dont le nom en langue bretonne signifie pleureur, — où l'on ne voit que l'écume des vagues soulevées par l'orage et les blocs de glace emportés par le vent.

Sur les montagnes, on ne trouve qu'une mousse noire et humide, qui n'a point de racine dans le sol, et se détache comme une motte de terre dès qu'on y pose le pied. Dans quelque creux de vallée, parfois le botaniste découvre encore la renoncule à tête jaune, le pavot blanc, le saxifrage débile, le lichen jaune, dont la racine est entourée d'une couche de glace; l'azalea, cette fidèle fleur des montagnes, cette dernière parure des terres les plus arides, ne croît pas même ici. M. Ch. Martins a cherché vainement autour de la baie deux fleurs qui éclosent encore à Bellsound : la sylène avec ses petites clochettes roses, et la dryade à huit pétales. Il a trouvé la *phipsia algida*, mais flétrie par le froid et condamnée à ne plus fleurir. Les montagnes ne sont que des rocs nus, et les plaines, des terres marécageuses sans plantes et sans verdure. Mais lorsque le vent vient à balayer la surface de la neige, on aperçoit une végétation mystérieuse qui se cache sous sa froide enveloppe : c'est la neige rouge, composée d'une multitude de petites plantes qu'on ne distingue qu'au microscope; puis la neige verte, qui, d'après l'opinion d'un naturaliste, n'est qu'une transformation de la neige rouge, et dans laquelle on aperçoit des animaux infusoires qui se nourrissent de cette plante, comme les animaux herbivores des plantes de la prairie.

Sur les bords de la mer, on ne voit flotter ni varechs, ni goëmons. La grève est triste comme la montagne; l'espace est désert. Partout la solitude et partout un silence solennel qui saisit l'ame comme un silence de mort. Parfois seulement on aperçoit un phoque qui vient se poser sur un banc de glace, et tourne autour de lui ses grands yeux verts étonnés, parfois un dauphin blanc qui fait jaillir autour de lui des flots d'écume, puis plonge tout à coup et disparaît. Il n'y a de vie que sur certains endroits de la plage et sur certaines sommités. Là est le goëland, vautour de la grève, le stercoraire, moins fort en apparence, mais plus vorace et plus courageux, qui le poursuit pour lui enlever sa proie; la jolie mouette blanche, qui du bout de son aile effleure à peine la vague orageuse; le guillemot aux pattes rouges et au plumage noir; le pétrel, qui semble se plaire dans le bruit de la tempête; l'eder, qui dépose sur le roc aride son précieux duvet, et la godde, dont le cri ressemble à un ricanement, comme si l'oreille de l'homme ne devait entendre ici qu'un soupir de douleur ou un rire

sardonique. Le cygne, si beau à voir passer dans les plaines d'Islande, et le lagopède, habitant des neiges du Dovre, ne viennent pas jusqu'au Spitzberg. Les ours blancs sont rares : on ne les voit apparaître dans ces parages qu'en hiver; l'été ils ne s'éloignent pas des glaces. Les renards sont plus fréquens : nos compagnons de voyage en ont tué plusieurs bleus et blancs; mais ils sont beaucoup plus petits que ceux d'Islande et du Finmark. Il y a aussi des rennes dans certaines parties du Spitzberg; on ne les rencontre pas le long des côtes; ils sont sauvages et très difficiles à approcher. Personne ne pourrait dire comment ces animaux subsistent; on ignore de quoi ils se nourrissent en été; c'est bien pire en hiver.

Dès le lendemain de notre arrivée, toutes nos embarcations sillonnaient la baie, et tous les matelots étaient en mouvement. Le maître charpentier dressait sur le bord de la presqu'île l'observatoire destiné à faire des expériences de magnétisme; un peu plus loin, le voilier posait deux tentes, l'une pour nous servir d'abri contre le mauvais temps, l'autre pour protéger les instrumens. Le météorologue installait de tous côtés ses baromètres et ses thermomètres; le géologue s'armait de son marteau de chasseur, de son fusil, et les peintres, plus occupés encore que nous tous, ne savaient par où commencer, tant il y avait autour d'eux de points de vue nouveaux, de sites pittoresques, de scènes admirables.

Pour moi, je ne me lassais pas de contempler ce grand panorama qui se déroulait autour de nous sous un aspect si grandiose, et dont les teintes, les couleurs, les formes mêmes, variaient à chaque instant. Parfois on ne voyait qu'un ciel sombre, ou une mer de brouillards flottant sur une autre mer. Le fond de la baie, les plateaux de neige, les cimes des montagnes, tout était inondé d'une vapeur ténébreuse, sans lumière et sans reflet. A travers cette ombre épaisse, on ne distinguait que des masses confuses, des chaînes de rocs interrompus, des cimes brisées, une terre sans soleil, une nature en désordre, une image du chaos. Si dans ce moment le vent venait à ébranler les parois des montagnes de glace, on entendait l'avalanche tomber avec un fracas semblable à celui du tonnerre, et ce bruit sinistre au milieu de l'obscurité, cette chute d'une masse pesante dont les éclats scintillaient dans l'ombre comme des étincelles de feu, tout portait dans l'ame une impression de terreur indéfinissable. Mais, lorsque le soleil venait à reparaître, c'était une magnifique chose que de voir sortir de la brume toutes les montagnes avec leurs pics élancés, et les plateaux de neige sans ombre et sans tache, et les glaciers qui, en reflétant les rayons de lumière, prenaient tour à tour des teintes d'un bleu transparent comme le saphir, d'un vert pur comme l'émeraude, et brillaient de tous côtés comme les facettes d'un diamant. Vers le soir, les nuages remontaient à la surface du ciel; une ombre mélancolique s'étendait au loin. Une brise du nord ridait la surface de la mer comme une pensée de tristesse qui tout à coup surprend et trouble un cœur paisible. Le soleil disparaissait peu à peu dans les plis ondoyans de la brume, et ne projetait plus à l'horizon qu'une lueur

jaunâtre et vacillante, pareille à celle d'un cierge qui s'éteint dans la nuit. Alors l'eder cessait de se plaindre, la mouette de crier, et rien n'interrompait plus ce sombre repos du soir que le souffle de la brise courant par raffales entre les cimes des montagnes, et le retentissement des glaces flottantes que la vague ou le vent chassait l'une contre l'autre.

La presqu'île avec son observatoire, ses tentes, ses longues piques plantées en terre et garnies de thermomètres, présentait aussi un point de vue très pittoresque. De là, les peintres aimaient à dessiner la corvette avec les masses de glace qui parfois l'entouraient comme un rempart, et parfois la voilaient jusqu'à la hauteur des bastingages. De là nous aimions à voir la pleine mer ouverte devant nous, l'entrée de la baie par laquelle nous songions à nous en aller bientôt reprendre le chemin de France. Cette presqu'île est le cimetière de ceux que la mort a surpris sur cette grève désolée. Elle est parsemée de cercueils qui ont été enterrés avec soin et recouverts de quartiers de roc qui forment une sorte de tumulus. Mais le vent a renversé ces amas de pierre, la gelée a soulevé le cercueil, les planches se sont disjointes, et les ossemens du mort ont été emportés par l'orage ou sont tombés en poussière dans une couche de neige et de glace. Sur chacune de ces tombes s'élève une simple croix en bois portant une inscription : une date et un nom. Quelle autre épitaphe oserait-on faire dans un lieu comme celui-ci? Deux lettres initiales placées au revers de l'inscription sont probablement le signe modeste de celui qui creusait ce sol pour ouvrir un dernier asile à son compagnon de voyage, pour donner une sépulture à son frère. Une de ces croix, entre autres, attira mon attention. Il y avait là un nom que je connaissais, le nom d'un pêcheur hollandais dont j'avais lu l'histoire et le naufrage. En le voyant, je me rappelais tout ce que ce malheureux avait souffert loin de son pays et loin des siens. Je rassemblai les pierres qui avaient protégé ses ossemens, je les remis sur son cercueil, et en accomplissant ce pieux devoir, j'éprouvai une émotion de tristesse que ces vers, si imparfaits qu'ils soient, exprimeront peut-être mieux que la prose.

Sur le plateau désert enfermé par cette onde,
Où la brume s'étend comme un voile de deuil,
Mon ame a palpité d'une pitié profonde,
Pauvre pêcheur du Nord, en voyant ton cercueil.

Le marchand t'avait dit : — Va sur la mer lointaine,
Explore les écueils et poursuis tour à tour
Le phoque monstrueux, le morse et la baleine,
Puis viens. Je te promets de l'or à ton retour. —

Et toi, pour enrichir ton enfant et ta femme,
Tu partis, tu quittas le rivage natal,

Et chassé par le vent, et battu par la lame,
Ton navire atteignit l'Océan glacial.

Là peut-être un matin, en tressaillant de joie,
Tu vis trembler au loin de longs bancs de poissons;
Ils voguaient à fleur d'eau, facile et riche proie;
Et gaiement à l'assaut tu lançais tes harpons.

Mais un nuage noir enveloppa l'espace,
Tout soleil s'éteignit; le pilote alarmé
Criait : — Il faut partir ! — déjà les blocs de glace
Flottaient et se pressaient; le golfe était fermé.

Et l'on dut rester là, sur la lande sauvage,
Sans abri, sans espoir, pendant les mois d'hiver;
Interrogeant sans fin, sous le glas de l'orage,
L'incertain crépuscule au fond d'un ciel de fer.

. . . . . .

Un jour tu t'endormis, l'œil terne, le front pâle,
En adressant aux tiens un triste et dernier vœu,
En murmurant le nom de ta rive natale,
Et Flessingue si douce, et ta prière à Dieu.

Un pêcheur t'enterra sur la plage déserte;
Et pour que les ours blancs ne pussent arracher
Tes membres au linceul, ta tombe fut couverte
Des sables, des débris ramassés du rocher.

Repose en paix au sein durci qui te protége,
Après ton long voyage et tes jours agités;
Mieux vaut peut-être, hélas! dormir sous cette neige
Que sous un marbre noir au seuil de nos cités.

Si, comme je le crois, si la mort n'est qu'un songe,
Ton ame, en s'éveillant sur ce sol étranger,
N'aura pas vu du moins le douloureux mensonge
De nos larmes d'un jour, de notre deuil léger.

Le flot qui se balance au vent de la tempête,
Gémit l'hymne éternel à ton cercueil glacé;
Et l'étranger qui passe ici, penchant la tête,
N'a de pleurs que sur toi, pauvre être délaissé!

Cette baie Magdeleine et les autres baies du nord et du sud étaient autrefois beaucoup plus fréquentées qu'elles ne le sont aujourd'hui. Au XVIIe siècle, quatre nations revendiquaient à main armée le privilége d'y venir pêcher la baleine. Pour soutenir leurs prétentions, les armateurs furent obligés de joindre à leurs bâtimens de transport des bâtimens de guerre. L'amour du gain ne connaît pas de limites, et les glaciers du Spitzberg furent plus d'une fois ébranlés par les cris de guerre et les coups de canon des spéculateurs qui se disputaient l'exploitation des golfes déserts, comme ailleurs on se disputait la possession d'une province. En 1606, il s'était formé en Angleterre une société connue sous le nom de *société moscovite*, qui avait pour but d'exploiter les contrées du Nord. Pendant plusieurs années, les bâtimens de cette société furent les seuls qui entreprirent d'aller pêcher la baleine au Spitzberg. Quand les Hollandais voulurent essayer la même spéculation, les Anglais s'y opposèrent et leur prirent plusieurs bâtimens. En 1613, la compagnie moscovite reçut de Jacques Ier un privilége qui lui accordait le droit de pêche absolu dans les mers polaires et en excluait les autres nations. Elle arma sept bâtimens de guerre, chassa des baies du Spitzberg les Hollandais, les Français, les Biscayens, et fit ériger sur la côte une croix portant le nom de l'Angleterre et celui du roi. Dès ce jour, elle changea le nom du Spitzberg et l'appela *la nouvelle terre du roi Jacques* (*king James new land*). En 1614, elle envoya treize navires sur ces côtes, dont elle s'était attribué la possession exclusive; mais les Hollandais y arrivèrent avec quatorze bâtimens de pêche, quatre bâtimens de guerre, et effrayèrent leurs concurrens. L'année suivante, nouveaux armemens et nouvelle contestation. Le Danemark se mêla aussi à cette guerre; il envoya trois bâtimens dans le nord pour faire payer un péage aux Anglais, qui s'y refusèrent énergiquement. La lutte dura jusqu'en 1617. Enfin les partis rivaux firent un traité de paix et se partagèrent l'Océan glacial. Les Anglais, dans ce contrat, obtinrent la part la plus large; leur domaine s'étendait de Bellsound jusqu'à la baie Magdeleine. Les Hollandais occupaient l'île d'Amsterdam, la baie de Hollande et deux autres baies. Les Danois, les Hambourgeois étaient placés entre les Anglais et les Hollandais. Les Français et les Espagnols devaient aller stationner au nord dans la baie de Biscaye. La pêche était très abondante; toutes ces grèves, aujourd'hui si mornes, si délaissées, offraient alors un singulier mouvement d'hommes, d'embarcations, de navires. Un historien raconte qu'en 1697 il arriva dans le district des Hollandais cent quatre-vingt-huit navires, qui, dans un très court espace de temps, avaient pris dix-neuf cent cinquante baleines. Dans le commencement de ces expéditions, les pêcheurs emportaient avec eux les baleines presque tout entières, ce qui leur faisait un chargement considérable et en grande partie inutile. Plus tard ils établirent à terre des chaudières pour fondre la graisse, et alors ils ne mirent plus sur leurs bâtimens que les tonnes d'huile et les parties de la baleine qui avaient une valeur réelle. Les Hollandais, séduits par les bénéfices considérables de cette pêche, avaient envie, sinon de coloniser le Spitzberg, au moins d'y former une sta-

tion durable. En 1633, sept hommes entreprirent de passer l'hiver dans cette froide contrée, et surmontèrent heureusement tous les dangers, toutes les souffrances auxquelles ils s'étaient dévoués pendant dix longs mois. L'année suivante, sept autres Hollandais, encouragés par leur exemple, voulurent braver les mêmes périls, mais ils furent tous victimes de leur témérité. Le 20 octobre, le soleil disparut complètement à leurs yeux. Un mois après, ils commencèrent à ressentir une première atteinte de scorbut, et le mal alla toujours en augmentant. Le 24 janvier, l'un d'eux succomba dans de violentes douleurs; un autre ne tarda pas à le suivre, puis un troisième. Ils voyaient alors fréquemment des ours blancs; mais ils étaient déjà trop exténués pour sortir de leur cabane et engager une lutte avec ces animaux voraces. Leurs gencives s'enflaient sans cesse, et bientôt leurs dents tremblantes ne leur permirent plus de manger du biscuit. Le 24 février, ils revirent une faible lueur de soleil. Le 26, ils cessèrent d'écrire leur journal. Celui qui le rédigeait traça d'une main vacillante ces dernières lignes : « Nous sommes encore quatre ici couchés dans notre cabane, si faibles et si malades, que nous ne pouvons nous aider l'un l'autre. Nous prions le bon Dieu de venir à notre secours, et de nous enlever de ce monde de douleurs où nous n'avons plus la force de vivre. »

Les Hollandais, qui arrivèrent au Spitzberg en été, trouvèrent la cabane de leurs malheureux compatriotes fermée en dedans, sans doute pour empêcher les ours et les renards d'y entrer. Deux de ces pauvres aventuriers étaient étendus dans leur lit. Deux autres avaient cherché à se rapprocher, ils étaient couchés sur de vieilles voiles, et leurs genoux touchaient presque leur menton. A côté d'eux était une carcasse de chien rongée jusqu'aux os et la moitié d'un autre qu'ils avaient eu sans doute le dessein de faire cuire.

Un demi-siècle plus tard, on attachait déjà beaucoup moins d'importance à ces projets de colonisation, car les baleines devenaient d'année en année plus rares, et les armateurs, par conséquent, moins empressés à envoyer des bâtimens dans ces lointains parages. Les Anglais continuèrent plus long-temps que les autres cette pêche à laquelle ils avaient attaché tant de prix. Scoresby était encore au Spitzberg en 1818 et 1822. Il est heureux pour la science qu'il ait entrepris ces expéditions. Son récit de voyage est l'un des meilleurs livres qui existent sur la nature et les principaux phénomènes des mers polaires. Après lui, on n'a plus vu au Spitzberg que deux ou trois bâtimens anglais, dont les recherches infructueuses achevèrent de décourager ceux qui déjà n'équipaient plus sans de grandes hésitations un navire pour ces contrées. Maintenant la baleine *mysticetus*, que l'on venait autrefois chercher ici, a complètement disparu des baies du Spitzberg. On ne trouve que la baleine *boops*, si difficile à harponner, que les pêcheurs n'essaient pas même de la poursuivre.

Les Russes, qui, depuis le commencement du XVIIe siècle, venaient avec de petits navires poursuivre sur ces côtes le phoque, le dauphin blanc, et surtout le morse, continuèrent leurs explorations, et il y a une vingtaine d'an-

nées que les marchands du Finmark et du nord de la Norvége ont entrepris la même pêche, qui était alors très facile et très abondante. Les navires faisaient parfois deux voyages dans un seul été, et s'en revenaient avec un chargement complet; mais cette pêche commence à devenir aussi très précaire et souvent très infructueuse. Les morses ont pris une autre direction. Il faut aller les chercher le long des bancs de glace, tantôt à l'est, tantôt à l'ouest, et souvent on ne les trouve pas. Les navires employés à ces expéditions portent ordinairement deux canots et dix à douze hommes. Quand le navire est au mouillage, le capitaine et le cuisinier restent à bord; les hommes s'en vont dans les canots à la recherche des morses avec des provisions pour un jour ou deux; ils doivent être prêts à rallier le bâtiment dès que la brume menace de les envelopper, ou dès qu'ils peuvent pressentir l'approche d'un orage.

Les navires de Hammerfest destinés à la pêche du morse partent au mois de mai, quelquefois au mois d'avril, et ne reviennent qu'en septembre. Peu de jours se passent dans ces deux traversées sans qu'ils aient à lutter contre le vent, l'orage, le froid ou la neige. Pour toutes provisions, ils n'emportent que de la viande salée, du biscuit noir et de l'eau-de-vie de grain. Quelquefois ils se font, comme les Russes, une boisson avec de l'eau et de la farine fermentées; le plus souvent ils ne boivent que de l'eau. Leur voyage à travers les glaces flottantes est souvent dangereux; leur pêche ne l'est guère moins. Le morse harponné lutte encore avec vigueur contre ceux qui cherchent à l'égorger. Plus d'une barque a été rudement ébranlée par ces fortes secousses, et plus d'un pêcheur en a été victime. Les pauvres Norvégiens bravent tous ces périls, supportent toutes ces fatigues, pour le salaire le plus minime. Quand un bâtiment revient de son expédition au Nord, le marchand qui l'a équipé prend les deux tiers de la pêche; l'autre tiers se partage entre le capitaine et les matelots. Dans les dernières années, cette part était si misérable, que nul pêcheur ne voulait plus à ce prix s'exposer aux dangers d'un voyage au Spitzberg. Les marchands ont fait un autre contrat : ils donnent au matelot une solde fixe, vingt, vingt-cinq, ou trente francs par mois. Ils prennent pour eux les cinq sixièmes de la pêche; le reste appartient à l'équipage. Malgré ces nouveaux arrangemens, les pêcheurs ne font souvent qu'une mauvaise campagne, et les marchands, avec l'édredon, les morses et les phoques, les peaux d'ours et de renards recueillis sur leur navire, éprouvent souvent un déficit considérable : aussi le nombre des bâtimens destinés à la pêche du morse diminue-t-il sans cesse. En 1830, il y avait encore sur les côtes du Spitzberg des bâtimens de Vardœ, Drontheim, Hammerfest, Bergen, Copenhague, Flensbourg. Cette année, il ne s'y est trouvé que quatre petits bâtimens de Hammerfest, deux de Bornholm, et quatre de Copenhague.

Les Russes y viennent toujours en assez grand nombre. Ils partent d'Archangel au mois de juillet, avec de lourds bâtimens qui ne peuvent manœuvrer entre les glaces. Pour pouvoir pêcher avec quelque chance de succès, ils sont obligés de rester tout l'hiver dans la baie qu'ils ont choisie, et chaque

année plusieurs d'entre eux succombent à cette téméraire entreprise. En 1837, il est mort vingt-deux Russes au cap Sud. En 1838, un équipage de dix-huit hommes s'arrêta aux Mille-Iles. Six mois après, leur cabane était silencieuse, et leur bâtiment désert : ces dix-huit hommes avaient cessé de vivre.

L'histoire de toutes ces côtes du Spitzberg est une douloureuse page dans les annales des voyages maritimes. Combien de navires ont été tout à coup surpris par les glaces et arrêtés au milieu de l'Océan pendant l'hiver! combien de catastrophes terribles dont nous savons à peine quelques détails! combien de courageux matelots qui s'éloignaient de leur pays avec l'espoir d'y revenir un jour plus riches et plus heureux, et qui ont été emportés par les flots ou ensevelis par un compagnon fidèle sur ces plages glacées!

En 1743, un marchand russe de Mesen équipa pour le Spitzberg un bâtiment monté par quatorze hommes. Ils se dirigèrent vers l'est et pénétrèrent jusqu'au-delà du 77e degré de latitude. Là ils furent tellement cernés par les glaces, qu'ils perdirent tout espoir de franchir cette barrière avant la fin de l'hiver. Quatre d'entre eux prirent une embarcation pour explorer la côte, trouvèrent une cabane et y passèrent la nuit. Pendant ce temps, le navire fut écrasé par les glaces; les quatre matelots, en s'éveillant, n'en virent plus aucun vestige. Mais leur destinée n'était guère moins effrayante que celle de leurs compagnons. Ils n'avaient de provisions que pour un jour ou deux; ils n'avaient pour toutes armes qu'un couteau, une hache, un fusil, de la poudre pour douze coups, et pour ustensiles une chaudière et un briquet. Avec ces tristes ressources, isolés comme ils l'étaient sur une île lointaine, condamnés à passer l'hiver au milieu des glaces, ils ne pouvaient s'attendre qu'aux souffrances les plus cruelles et à la mort. Cependant ils ne se laissèrent pas décourager : ils commencèrent par enlever la neige de la cabane qui devait leur servir de refuge. Avec leurs douze coups de fusil, ils tuèrent douze rennes; avec les débris d'un navire dispersés sur la côte, ils se fabriquèrent les meubles les plus nécessaires. Ils eurent le bonheur de tuer un ours, prirent ses nerfs pour en faire une corde et se façonnèrent un arc. Dès que leurs provisions commençaient à diminuer, ils allaient à la chasse du renne, du renard et de l'ours. La chair de l'ours était une de leurs friandises; pour se préserver du scorbut, ils la mangeaient crue, buvaient du sang de renne tout chaud, et faisaient une ample consommation de cochléaria. Après six années passées dans cet abandon, ils aperçurent enfin un navire, et par bonheur c'était un navire russe, qui se dirigea vers eux aux signaux qu'ils lui firent, et les reconduisit à Archangel.

En 1835, il arriva aux Mille-Iles, sur la côte méridionale du Spitzberg, un évènement qui a de l'analogie avec celui que nous venons de raconter. Quatre matelots norvégiens furent envoyés à terre pour explorer le fond d'une baie. A peine avaient-ils fait un ou deux milles, qu'ils se trouvèrent surpris par une de ces brumes subites qui semblent s'élever du sein de la mer et voilent en un instant le ciel et les flots. Hors d'état de regagner le navire ou d'arriver dans la

baie vers laquelle ils se dirigeaient, ils se laissèrent guider par le bruit de la lame tombant sur un banc de rochers et atteignirent heureusement une petite île. Deux jours après, la brume s'étant éclaircie, ils se préparèrent à joindre le navire; mais bientôt le brouillard trompa de nouveau leur attente. Dépourvus d'instrumens et ne sachant de quel côté se diriger, ils s'abandonnèrent à la Providence, et parvinrent encore à aborder dans une île. Le lendemain, à leur grande joie, ils aperçoivent le navire à une distance de quelques milles; ils courent à la hâte dans leur bateau et se mettent à ramer, lorsque le vent se lève, le navire part et disparaît à leurs yeux. Le soir, les malheureux, épuisés de faim, accablés de fatigue, sont obligés de relâcher sur une côte. Pendant la nuit, un orage violent éclate, et le navire s'éloigne. Deux jours après cependant, ils s'en allaient d'île en île, cherchant s'ils ne le découvriraient pas; mais tout fut inutile : ils revinrent sur une côte où ils avaient trouvé trois cabanes, et résolurent de s'y installer pour passer l'hiver. Jusque-là ils n'avaient vécu que de chair de morse abandonnée sur la grève. Un jour même ils en étaient venus à regretter cette nourriture corrompue, car ils n'avaient trouvé pour tout aliment que du cochléaria. Ils parvinrent enfin à surprendre quelques morses vivans, et éprouvèrent une singulière jouissance à manger cette chair fraîche. Un matin ils étaient allés à la pêche avec leur bateau, et le sort les avait favorisés : ils avaient tué plusieurs morses et se préparaient à regagner leur cabane. En ce moment, les glaçons flottans, qui s'étaient rapprochés peu à peu, se rejoignirent et leur fermèrent le passage. Ils ne voyaient devant eux qu'une masse de glace compacte et leur île dans le lointain. Ils eussent pu l'atteindre en abandonnant leur bateau et leur pêche; mais c'était là une perte à laquelle ils n'avaient pas la force de se résoudre. L'idée leur vint qu'un coup de vent pourrait bien ouvrir le passage qu'un coup de vent avait fermé. Dans cet espoir, ils tirèrent leur bateau, leurs morses sur la glace, et attendirent. Ils restèrent là deux jours, courant de long en large pour se réchauffer, et souffrant horriblement du froid et des tourbillons de neige que le vent chassait contre eux. A la fin, ne pouvant plus se tenir debout, ils se couchèrent sur la glace, hors d'état de faire la moindre tentative pour se sauver, et résignés à mourir. Au moment où ils s'abandonnaient ainsi à leur désespoir, ils sentirent que les glaces commençaient à se mouvoir; bientôt ils les virent se fendre, s'écarter; ils remirent leur barque à flot et regagnèrent leur demeure.

Ces matelots avaient été abandonnés au mois de septembre. Au commencement de novembre, la mer fut envahie par les glaces, et l'hiver leur apparut dans toute sa rigueur. Ils se firent une lampe avec le fond d'une bouteille; la graisse de morse leur servait d'huile, et une corde leur servait de mèche. Ils firent des aiguilles avec de vieux clous, du fil avec des bouts de câble, et se façonnèrent des vêtemens avec des peaux d'animaux. Après avoir ainsi pourvu aux premières nécessités de la vie, ils cherchèrent un moyen de se distraire, car les heures leur semblaient horriblement longues. Ils fabriquèrent des cartes avec des planchettes sur lesquelles ils gravaient un signe de convention, et,

chose étrange! dans leur délaissement, dans leur misère, ils se passionnaient tellement en jouant avec ces planchettes, qu'ils en venaient parfois à se battre.

Au commencement de décembre, l'un d'eux fut attaqué du scorbut et mourut trois semaines après; il était d'une nature indolente, et ses camarades n'avaient pu réussir à lui faire prendre l'exercice nécessaire dans ces régions boréales. Les ours blancs avaient commencé à se montrer au mois d'octobre. Au milieu de l'hiver, les Norvégiens les virent venir fréquemment jusqu'à la porte de leur cabane, et en tuèrent plusieurs à coups de lance. Un jour ils en dépecèrent un et mangèrent son foie avec avidité. Le lendemain ils ressentirent de violens maux de tête, puis une profonde lassitude, et tous leurs membres se pelèrent. Au mois d'avril, ils tuèrent leur dernier ours. Il n'y avait plus autour d'eux ni monstres marins ni oiseaux, et bientôt ils furent tellement dépourvus de provisions, qu'ils en étaient réduits à mâcher des peaux de morses. Le 20 juin, ils aperçurent à une longue distance un bâtiment qui se dirigeait de leur côté. Le 22, ils n'en étaient plus qu'à six milles. Ils coururent aussitôt à leur barque et arrivèrent à bord du navire, commandé par le capitaine Eschelds, d'Altona, qui s'empressa de leur donner tous les secours dont ils avaient besoin dans leur déplorable situation. Quelques jours après, ils montèrent sur un autre navire, commandé par un capitaine de Vardœ, et retournèrent avec lui en Finmark, où on les croyait à jamais perdus. Ils rapportaient, comme souvenir de leur séjour au Spitzberg, les cartes en bois qui leur avaient donné de si violentes émotions, et racontèrent leur hivernage au pasteur Aall, qui a bien voulu me transmettre leur récit.

Je n'en finirais pas si je voulais rapporter ici toutes les scènes douloureuses, tous les évènemens sinistres dont ces côtes du Spitzberg ont été le théâtre : le signe de la souffrance, les vestiges de la mort, sont encore là. Dans toutes les baies où nous avons posé le pied, nous avons trouvé le sol creusé par la bêche du fossoyeur, le cercueil et la croix de bois. On rencontre surtout un grand nombre de ces tombes sur un des versans de l'île d'Amsterdam; cette terre est la terre des morts, les vivans l'ont abandonnée, les morts seuls sont restés. Il est triste d'errer à travers ces tumulus de pierre renversés par l'orage, ces cercueils usés par le temps sur cette côte que nul soleil durable n'égaie, que nulle fleur ne décore; au bord de cette mer où le son lugubre de la raffale, le gémissement de la vague, ressemblent à un éternel chant de funérailles. Mais plus triste encore est l'aspect d'une autre grève où nous arrivâmes un soir, à la fin d'une de nos excursions; c'est à la pointe nord-ouest du Spitzberg. Là, on ne trouve point de tombe, les pêcheurs n'ont pas séjourné si loin ; là, il n'y a plus de traces humaines, et presque plus aucune trace de vie; les montagnes, la grève, sont également nues. Le botaniste, après avoir parcouru les pics de roc et les vallées, s'en revint sans avoir pu même trouver une de ces fleurs débiles qui éclosent encore auprès de la baie Magdeleine, et le chasseur parcourut toute la grève sans voir un oiseau. Tandis que mes compagnons poursuivaient de côté et d'autre leurs explorations, je m'assis, avec un indicible sentiment de

mélancolie, sur un bloc de granit au bord de la mer; je ne voyais plus devant moi que l'immense espace des flots coupé par les trois îles de Cloven Cliff, Fuglesang et Norway. L'Océan était sombre et immobile, le ciel chargé çà et là de quelques nuages lourds, et de tous côtés couvert d'un voile brumeux; seulement, sur un des points de l'horizon, on distinguait une lueur blanchâtre qui se déroulait sous les nuages comme un ruban d'argent : c'était le reflet des glaces éternelles. J'étais seul alors au milieu de la solitude immense; nul bruit ne frappait mon oreille, nulle voix ne venait m'interrompre dans mon rêve. Les rumeurs de la cité, les passions du monde, étaient bien loin. Mon pied foulait une des extrémités de la terre, et devant moi il n'y avait plus que les flots de l'Océan et les glaces du pôle. Non, je ne saurais exprimer toute la tristesse, toute la solennité de l'isolement dans un tel lieu, tout ce que l'ame, ainsi livrée à elle-même et planant dans l'espace, conçoit en un instant d'idées ardentes et d'impressions ineffaçables. Si dans ce moment j'ai désiré tenir entre mes mains la lyre du poète, ce n'était qu'un vœu fugitif. J'ai courbé le front sous le sentiment de mon impuissance, et ma bouche n'a murmuré que l'humble invocation du chrétien.

X. Marmier.

LE

MUSÉE ÉTRUSQUE

DU VATICAN.

I.

LES STATUES ET LES TERRES CUITES.

Quoique veuve de ses grands artistes, l'Italie est toujours le pays des arts; malgré sa misère, elle en a conservé le culte onéreux, et le goût pour le beau y est toujours populaire et traditionnel. Seulement l'expression de ce goût n'est plus la même que par le passé. A l'époque de la production a succédé celle du classement. Si les grands praticiens sont rares, les gens de goût abondent; ils mettent de l'ordre dans les richesses accumulées pendant tant de siècles sur cette terre privilégiée, et s'ils ne créent pas nos jouissances, ils les rendent plus faciles.

Depuis le commencement du siècle surtout, on s'occupe sérieusement à reconnaître et à classer les riches débris de tout genre qu'ont laissés après eux les grands peuples civilisés qui se sont succédés sur le sol de l'Italie, les Italo-Grecs dans le sud, les Etrusques et les

Ligures dans le nord, et les Romains dans toute l'étendue de la péninsule.

Le musée des *Studi* (ancien musée Portici) contient les restes les plus curieux de la civilisation sicilienne et italo-grecque. Par suite des découvertes d'Herculanum et de Pompeïa, dans quelques-unes de ses salles la civilisation romaine semble rétablie jusque dans ses moindres détails, et l'on y apprend peut-être à mieux connaître la Rome domestique d'autrefois que dans Rome elle-même.

Les monumens étrusques sont, comme les monumens romains, répandus dans toute l'Italie; mais c'est de Florence à Naples, et principalement entre Florence et Rome, que l'on a découvert d'inépuisables mines de richesses en ce genre. C'est donc surtout dans les musées de ces villes que l'on peut refaire l'histoire de cette belle civilisation étrusque, qui finit par triompher de la barbarie romaine, qui l'avait vaincue et qui voulait l'étouffer.

Jusqu'ici, à Rome comme à Florence, la plupart de ces monumens de l'art étrusque se trouvaient dispersés sans ordre dans les musées, confondus avec une foule d'objets d'art, il est vrai, mais qui leur étaient complètement étrangers. Naples seule avait un commencement de musée étrusque. Elle le devait au goût éclairé de la reine Caroline Murat, cette femme supérieure qui, ainsi que son frère, possédait à un si haut degré le sentiment du grand et du beau; mais ce musée de Naples, fort augmenté depuis, ne renferme guère que des urnes, des coupes et toute espèce de poterie étrusque, mêlées aux vases grecs, campaniens et calabrais, parmi lesquels brillent au premier rang les admirables vases de Nola (1) : on n'y voit ni meubles, ni bronzes, ni statues.

Depuis les excellens travaux de Visconti, d'Hamilton et d'Inghérami, les archéologues et les savans italiens ont changé d'allure, la netteté et la précision ont remplacé leur incroyable et nuageuse prolixité. Nous ne sommes plus au temps où l'historien d'Herculanum, monsignor Bayardi, arrivé à la fin du deuxième volume de son histoire, après plus de onze cents pages in-4° d'impression, atteignait à

(1) Deux de ces vases sont surtout remarquables : l'un d'eux représente la *Dernière nuit de Troie*, l'autre *une Bacchanale*. La bacchanale est charmante, mais un peu sérieuse. Je préfère la *Nuit de Troie*. Cependant le galbe du vase manque peut-être de légèreté; les peintures qui le décorent sont exécutées avec trois couleurs; l'artiste a seulement indiqué les blessures avec un peu de vermillon. Chacun de ces vases a été payé 15,000 piastres (80,000 fr.). En lisant ce chiffre, beaucoup de gens ne douteront plus de leur mérite.

peine l'époque où Hercule délivra Thésée des prisons d'Edonnée et de Pluton. De nos jours, on va droit au but et l'on recherche tous les moyens de l'atteindre.

L'ordre a paru le plus assuré de ces moyens; l'exemple de Naples n'a donc pas été perdu; les antiquaires romains ont mis à profit l'idée de la formation d'un musée étrusque et l'ont développée. Le Vatican et les divers musées nationaux renfermaient des trésors de ce genre, recueillis dans les villes étrusques qui font partie des domaines du Saint-Siége : Todi, Bolsena, Cerveteri, Norcia (1), ou qui provenaient des collections dont l'évêque de Chiusi, Barbagli, avait fait don au cardinal Gualteri, et qui depuis étaient passés à la bibliothèque du Vatican. Ces richesses n'avaient été ni classées ni rendues publiques, à peine en connaissait-on l'importance. On proposa donc de les réunir dans celles des onze mille salles du Vatican qui étaient restées vacantes. Le pape actuel, qui aime les arts comme tous les Italiens éclairés, sourit à l'idée d'attacher son nom au nouveau musée, et s'empressa d'accueillir ce projet qui sur-le-champ fut mis à exécution. Les collections éparses furent rassemblées, dépouillées et classées dans les salles du grand cintre, voisines du Belvédère; c'est ainsi que fut fondé le plus nouveau et peut-être le plus curieux des musées romains.

Cette collection se compose de tombeaux et urnes funéraires, de statues de peperin, d'albâtre, de marbre et de bronze; de terres cuites; de vases, de coupes, de meubles et d'ustensiles de tout genre; de bijoux, d'armes, et enfin de cette foule de petits objets de luxe qui constituent une civilisation avancée, comme l'était celle des Étrusques.

Ces tombeaux, ces vases et tous ces divers objets sont de différentes époques. Ceux qui les ont classés se sont efforcés, autant que le leur permettait l'emplacement dont ils pouvaient disposer, de suivre dans leur arrangement l'ordre le plus naturel, c'est-à-dire de prendre l'art et la civilisation à leur enfance, et d'en montrer, par des productions de chaque époque, le développement, la maturité et la décadence. Malheureusement cette classification n'est encore qu'ébauchée pour l'ensemble de la collection; dans les seules salles des urnes funéraires, des tombeaux et des terres cuites, elle a été suivie avec quelque rigueur.

(1) Ces villes sont bâties dans le voisinage ou sur l'emplacement des villes étrusques *Tuder, Vulcinium, Cœre, Nursia.*

Les premières salles du musée contiennent naturellement les monumens des premiers temps de l'art étrusque. Ce sont des tombeaux du travail le plus simple, pour ne pas dire le plus grossier, en pierre brute, et recouverts de longues figures en peperin, en terre cuite, quelquefois en marbre. Ces statues naïves rappellent d'une manière étonnante, dans leur incorrecte simplicité, les statues gothiques ou byzantines qui décorent les porches de nos cathédrales. C'est le même travail mesquin et cependant *cherché* dans les draperies, disposées comme les rochets de nos prêtres, et dont les plis droits et parallèles semblent creusés avec un rateau de fer; la même incorrection et le même manque de science dans les attaches et le modelé, les mêmes formes pauvres et allongées qui donnent à l'ensemble de la figure l'apparence d'une quenouille. Ces rudes ébauches d'un art à son enfance remontent à l'origine de la société étrusque, à cette période où la nouvelle colonie, naturellement commerçante, en relation avec les Égyptiens, alors à l'apogée de leur puissance, les imitait dans ses mœurs et dans ses arts. Les statuettes en glaise noire trouvées en si grand nombre dans les premiers tombeaux de la nation semblent, à la coiffure près, calquées sur les modèles égyptiens de l'époque des Pharaons. Vous retrouvez dans l'ensemble de ces personnages les positions contraintes et raides des statues égyptiennes, la forme ovale et oblongue de leurs têtes, leurs yeux tirés en haut vers les coins, toujours obliquement à l'os du nez, leur bouche large et souriante et leurs pommettes saillantes. Les cheveux réunis derrière la tête dans une espèce de poche qui ressemble étonnamment aux bourses de nos coiffures du dernier siècle, ou séparés en longues tresses qui forment deux crochets sur la poitrine et tombent le long des reins jusqu'aux talons, diffèrent seuls des modèles de l'Égypte. Le travail des statues de peperin ou d'argile qui décorent les tombeaux est plus indépendant de l'imitation égyptienne; elles se rapprochent davantage des sculptures chinoises et mexicaines, et plus encore, comme nous venons de le dire, des premières statues gothiques. L'enfance de l'art est partout la même.

On voit, dans ces salles des tombeaux, un grand nombre de petites urnes d'albâtre destinées sans doute à renfermer des cendres et ornées de figurines et de bas-reliefs d'un travail plus incorrect que celui des statues des grands tombeaux. Ces urnes sont encore de l'école archaïque étrusque, mais ce travail fort imparfait est cependant facile, et facile jusqu'à la négligence. Ce sont autant d'ouvrages qu'on pourrait appeler *de pacotille;* Chiusi, Pérouse et surtout Volterre étaient

les principales fabriques de ces tombeaux. Les ateliers de Volterre surtout étaient fameux; leurs nombreux ouvriers trouvaient d'abondans matériaux dans les riches veines d'albâtre que renferment les contreforts de l'Apennin voisins de la ville. Cette école fut transitoire; elle remplit l'espace intermédiaire entre l'école archaïque et l'école hellénienne qui suivit. Les groupes et les bas-reliefs qui accompagnent ces tombeaux offrent la représentation de sujets nationaux, retracent des actions héroïques dont l'histoire ne nous a pas conservé le souvenir, ou ont trait à d'antiques superstitions locales. Le sujet le plus répété de ces bas-reliefs, c'est la lutte du bon et du mauvais principe, telle que la concevaient les anciens Étrusques d'après les Orientaux. Leurs artistes d'ordinaire se montrent peu scrupuleux sur l'exactitude et la réalité des détails des scènes qu'ils représentent. Par une sorte d'anachronisme commun à toutes les écoles primitives, ils donnent leurs vêtemens et leurs armes aux personnages d'autres nations et d'époques antérieures, ou bien ils décorent le fond de leurs compositions d'édifices et de monumens empruntés à leurs villes; ainsi, dans un bas-relief représentant la mort de Capanée, l'artiste, au lieu de la porte de Thèbes, a figuré la porte de Volterre, telle qu'elle subsiste encore de nos jours (1).

Beaucoup de ces petits tombeaux sont semblables et ont dû sortir du même atelier. Les statuettes accroupies sur leurs couvercles portent le même costume, et sont dans la même position. Elles offrent du reste une singularité qui doit être signalée. Chez quelques-unes, le buste est d'une étude délicate et consciencieuse; on reconnaît des portraits dont la ressemblance a dû être grande; chez d'autres, ce buste est informe et à peine ébauché. On en a enfin trouvé un petit nombre où le bloc qui doit former la tête n'est pas même dégrossi. Il est probable que cette imperfection était calculée, et que l'artiste exposait en vente son ouvrage inachevé, attendant pour terminer le buste qu'il pût lui donner la ressemblance que désirerait l'acheteur.

Dans ces premières salles, on voit aussi des statues et des bustes de diverses époques, mais dont la plupart sont contemporains des tombeaux. Ces statues et ces bustes sont des portraits de personnages inconnus, d'un caractère grand et simple, mais parfois aussi d'une étude sèche et voisine de la puérilité. Dans beaucoup de ces morceaux, la froideur de l'époque égyptienne a déjà fait place à une recherche d'attitude qui arrive à la violence et à la gêne: les draperies sont toujours collées au corps, et leurs plis parallèles et

(1) Micali, 276, c. XXV.

comptés; cependant elles sont moins amples et laissent à découvert des membres entiers et quelquefois même une grande partie du corps. L'étude de ces parties nues est singulière : les muscles sont enflés et tendus à se rompre, les os se montrent et percent les chairs. Il semble que les artistes de cette seconde époque aient travaillé sur des modèles écorchés. On n'a donc pas eu tort de dire que le génie de Michel-Ange perçait déjà dans la manière de ses ancêtres, mais c'est le génie de Michel-Ange s'échappant avec effort des bandelettes égyptiennes où il a été long-temps captif. Dans les monumens de cette seconde époque, l'archaïsme se montre encore dans sa naïve crudité.

Plusieurs de ces statues et de ces bustes sont répétés, surtout les bustes en terre cuite : le moule avait du succès et était souvent redemandé. On distingue dans le nombre une charmante tête de jeune garçon qui, par sa parfaite beauté, pourrait rivaliser avec le Faune ou l'Antinoüs.

De la salle des statues, on passe dans celle des bas-reliefs en terre cuite. Cette salle renferme plusieurs morceaux précieux, ce sont de grandes plaques carrées recouvertes de bas-reliefs estampés avec beaucoup d'adresse. Ces plaques, aux quatre coins desquelles on voit encore les trous destinés à les sceller au mur, servaient à la décoration des appartemens et sont d'un art fort avancé. On doit les rapporter à la troisième période de l'art étrusque, lorsque l'influence grecque proprement dite commençait à dominer et prenait la place de ce style archaïque étrusque, analogue du style dorien qui, vers la même époque, c'est-à-dire du Ier au IIIe siècle de Rome, florissait à Sybaris, à Crotone, à Cumes et à Pœstum.

Le style grec ou hellénien, qui remplaça le style toscan, ne commença guère à régner qu'après Phidias. L'influence de cette grande école athénienne devait se faire sentir chez tous les peuples qui s'occupaient d'art, et les Étrusques étaient au premier rang de ces peuples. Déjà, du temps de Phidias, on les regardait comme les plus habiles potiers du monde connu, et les meubles, les ustensiles et tous ces objets d'usage domestique qu'ils fabriquaient, jouissaient, dans toute la Grèce et l'Asie mineure, d'une réputation méritée d'élégance. Les Grecs, si adroits eux-mêmes, en étaient fort curieux. Le vieux comique athénien Phérécrates, contemporain de Periclès, voulant vanter le travail d'un candelabre, se contente de dire qu'il est tyrrhénien (1). Cet éloge prononcé à Athènes, en plein théâtre,

(1) Ap. Athen., XV, 18.

était d'un grand prix. Phidias lui-même avait donné à sa Minerve des sandales étrusques (an de Rome 322); enfin, quand les Grecs voulaient faire l'éloge d'un ouvrier habile et appliqué, ils disaient: C'est un Toscan.

Les Étrusques étaient un peuple essentiellement commerçant, et tout nous porte à croire que l'art chez eux n'était qu'une branche de commerce de plus. Il est vrai qu'ils étendaient indéfiniment les applications de l'art; aussi, comme nous venons de le voir, leurs vases, leurs meubles et les ustensiles qui sortaient de leurs fabriques, étaient-ils très recherchés. Leurs statues, mais surtout leurs bas-reliefs, également appréciés, trouvaient des acheteurs dans toute l'Italie et même en Grèce. Phidias ayant opéré dans l'art une révolution complète, et donné à la statuaire grecque une prépondérance décidée, le culte de la nature fit place au culte de la beauté, et l'on rechercha plutôt la noblesse, la pureté et le grand caractère de la forme, que sa parfaite et naïve vérité. Les artistes toscans de la précédente école durent se soumettre au goût dominant; commerçans avant tout, ils se conformèrent aux caprices des acheteurs. Cette révolution dans l'art ne fut donc pas désintéressée, mais eut lieu sous l'influence d'un esprit mercantile qui ne nuisit cependant pas à son excellence. Cette révolution ne fut du reste parfaitement accomplie que du jour où Rome, déjà victorieuse des Étrusques, conquit la Sicile et puisa dans Syracuse les modes grecques (an de Rome 541). Dès-lors l'hellénisme domina dans la littérature, les arts, et même dans les mœurs des peuples qui lui étaient soumis. Cette école étrusque hellénienne fut la plus durable et la plus féconde peut-être de toutes celles qui se succédèrent sur le sol de l'Italie. Pline rapporte que Marcus Flavius, général romain, s'étant rendu maître de Vulcinium (Bolsena), fit transporter de cette seule ville dans Rome deux mille statues, dont l'une de cinquante pieds de haut. Cet évènement se passait vers l'an 489 de la fondation de Rome, et par conséquent aux débuts de l'école hellénienne, qui fleurit du IVe au VIIe siècle de Rome. Sa décadence ne commença que vers le milieu du premier siècle de l'ère chrétienne. Les chefs-d'œuvre de ce style sont ces belles statues de bronze qu'on croirait grecques au premier aspect, mais chez lesquelles, avec un peu d'étude, on distingue quelque chose de la vérité et du naturel primitif, et peut-être de la dureté de l'ancienne école toscane : les formes sont en effet plus anguleuses, les méplats plus larges et plus hardis, la charpente osseuse plus accusée, et en même temps les détails plus travaillés que dans les

ouvrages des sculpteurs grecs. Le *Harangueur étrusque* de Florence, le *Mercure barbu* de la villa Borghèse, et les statues du *Mercure sans ailes*, du *Jeune garçon* (*Putto*) et du *Guerrier* du Vatican, dont nous parlerons tout à l'heure, sont de précieux *specimen* de cette manière, à laquelle appartint sans aucun doute cet *Apollon* toscan colossal de la bibliothèque du temple d'Auguste, si fameux dans l'antiquité (1).

Une autre cause de la prédominance du style grec, ce fut le manque d'épopée nationale chez les Étrusques. Obligés de prendre aux Grecs leur mythologie et leurs fables héroïques, ils durent leur emprunter aussi la façon de les exprimer. Cette observation nous ramène aux bas-reliefs en terre cuite dont les plus importans représentent, sur une surface de dix pieds carrés environ, les divers travaux d'Hercule : *Hercule tuant le lion de Némée, combattant l'hydre de Lerne*, etc. C'est là surtout que l'on peut voir combien les Étrusques excellaient dans la représentation des animaux en mouvement. Pline nous apprend en effet que leurs artistes possédaient de profondes connaissances anatomiques, et qu'ils étudiaient la victime sous le couteau de l'aruspice. L'art grec n'a rien produit de plus achevé que ces bas-reliefs, et cependant ce n'était là qu'une décoration, que les pièces d'un lambris destiné à recouvrir une muraille. Quelques-uns de ces morceaux portent en effet des frises, des corniches et de petits entablemens; ce sont ceux qui formaient l'encadrement du lambris.

Eucheyra et Eugrammo, venus de Corinthe avec Démarate, du temps des Tarquins, avaient enseigné ce genre de plastique aux Étrusques, qui déjà savaient mouler des statues avec la craie ou la glaise. Le Jupiter capitolin en terre cuite et l'Hercule *fictile* dont parlent Pline et Martial, et tous ces dieux d'argile que célèbrent les poètes, lorsqu'ils veulent faire honte aux Romains du temps des Césars de leurs pompeux débordemens et de leur luxe effréné, étaient autant de statues étrusques, grossières peut-être quant à la matière, mais précieuses sous les rapports du style et de l'art, à en juger du moins par les morceaux analogues que nous avons sous les yeux.

Sans vouloir établir une comparaison qui nous écarterait de notre sujet, nous dirons cependant que nous préférons ces bas-reliefs étrusques aux terres cuites si vantées de Lucca della Robbia, cet habile

(1) Pline, XXXIV. — Cette statue avait cinquante pieds de haut. Ne serait-ce pas ce même colosse enlevé à Vulcinium?

modeleur, qui, après deux mille ans, fit refleurir la plastique et la céramique sur le sol de l'Étrurie. Le style de Lucca della Robbia est pauvre et gêné dans son apparente grandeur, et le premier aspect de ses terres cuites est toujours désagréable. Ce qui rend ce premier aspect si déplaisant, c'est ce vernis de faïence dont elles sont uniformément recouvertes; ce vernis luisant et cru rend toujours la forme baveuse et difficile à saisir.

Les Étrusques eurent aussi leurs terres cuites peintes, mais seulement dans les premiers temps de l'art. Le style de ces grossières peintures est égyptien; les bas-reliefs de Bolsena sont l'expression la plus sincère de cette antique et primitive manière.

II.

LES VASES.

Les Étrusques, qui excellaient dans la plastique, furent naturellement d'admirables potiers. « Leurs vases de terre peints sont la merveille de l'art chez les anciens! » s'écrie Winckelmann, et cette fois son enthousiasme est justifié.

Que de difficultés à vaincre, en effet, pour arriver à cette sorte d'irréprochable beauté des vases antiques! Il faut modeler d'abord une argile extrêmement friable et lui donner la forme que choisit l'artiste. Ce vase qu'on ne pouvait présenter au feu qu'avec les plus grandes précautions (1), on le recouvrait ensuite d'un émail en quelque sorte insaisissable, et qu'il fallait bientôt enlever de toutes les parties que le dessin devait recouvrir. Que de science de composition et d'études de détail ne suppose pas ce seul dessin, qui souvent n'est rien moins qu'un magnifique bas-relief peint et renfermé dans un espace de quelques pouces! Cette composition terminée, il faut la transporter du premier coup sur le vase, car l'argile, rebelle depuis la cuisson, ne souffre plus ni tâtonnemens ni retouches. On a supposé, sans toutefois en donner la preuve, que les artistes étrusques se servaient de calques en cuivre (2); mais comment appliquer ces

(1) Le potier le saisissait à la base et près du cou avec deux petites branches en fer et le plaçait dans un fourneau recouvert et isolé. Une vignette du second volume du voyage de l'abbé de Saint-Non dans le royaume de Naples, exécutée d'après une cornaline antique, nous représente un de ces fourneaux dans lequel le potier va placer un vase.

(2) Caylus, *Rec. d'antiq.* 86.

calques avec sûreté sur des surfaces ou convexes ou profondément concaves? Et puis ce n'est pas d'une manière indécise, avec un à peu près de dessin, que cette composition est arrêtée sur le vase; c'est de la manière la plus précise qui soit au monde, avec un trait de burin d'une justesse et d'une pureté surprenantes.

Le musée du Vatican renferme une grande quantité de ces vases de toutes les formes, de toutes les manières, et depuis un pouce jusqu'à quatre ou cinq pieds de haut : vases *votifs*, vases *funéraires*, vases *laraires*. Quelques-uns sont d'une exécution qui ne laisse rien à désirer; les décrire ou en donner un catalogue serait fastidieux; nous nous bornerons à les examiner en masse, mêlant à cet examen quelques considérations sur cette branche de l'industrie artistique des Étrusques, qui, à en juger par l'incroyable variété de ses produits, n'était pas l'une des moins importantes.

Les révolutions de la *céramique*, ou peinture sur vases de terre, furent analogues à celles de la statuaire. Seulement aux époques égypto-étrusque, archaïque-étrusque et gréco-étrusque, on pourrait ajouter une quatrième époque, celle de la renaissance des styles égyptien et archaïque-étrusque.

A l'époque égyptienne appartiennent ces vases de terre cuite de couleur brune, ornés de peintures raides et hiéroglyphiques, représentant des quadrupèdes et des volatiles, calqués parfois sur la nature, mais le plus souvent de forme étrange et monstrueuse, et où la fantaisie domine avant tout; ce sont des griffons, des sphinx, des esprits ailés, évidemment empruntés au symbolisme égyptien. Ces vases de l'époque la plus reculée de l'art se trouvent dans les tombeaux les plus anciens, non-seulement en Étrurie, mais même dans le Latium et surtout dans la Campanie, long-temps soumise aux Étrusques. On les a attribués à des ouvriers égyptiens, mais à tort. Comme dans les peintures égyptiennes antérieures aux Pharaons, les images qui les décorent sont raides et sans mouvement; les jambes des personnages, chez lesquels l'artiste n'a indiqué que d'une façon sommaire les principaux linéamens du corps humain, sont collées l'une à l'autre, les bras sont attachés au corps. Il n'est pas jusqu'à l'expression indienne de la physionomie de ces figures aux lèvres africaines et aux grands yeux relevés à la chinoise, qui ne semble empruntée aux peintures hiéroglyphiques de l'Égypte; mais comme dans les statues, le costume et la coiffure en diffèrent sous plus d'un rapport et d'une manière essentielle.

Les sujets de ces peintures ne sont pas non plus absolument égyp-

tiens. Ces vases servant aux funérailles, et du nombre de ceux que les Grecs appelaient balsamaires (λήκυτος), sont décorés de peintures appropriées à ces cérémonies. Ce sont des transfigurations de Bacchus en dieu des enfers, ou Bacchus *Zagréen*, des luttes du génie du bien contre le génie du mal. Cette lutte est figurée de différentes manières; mais d'ordinaire le génie du bien est représenté par cet *Ized* ailé en costume babylonien qui serre entre ses mains le cou d'une autruche, oiseau consacré à Ahriman. Les Étrusques, qui entretenaient des relations de commerce avec l'Orient, lui empruntaient ses superstitions, le culte de Bacchus multiforme et à mille noms (*myriomorphos* et *myrionime*) et son mystique dualisme.

A cette même époque primitive appartiennent encore ces vases de terre noire qui n'ont pas été présentés au feu, mais qui doivent leur adhérence et leur solidité au vernis de plomb ou de manganèse dont on les a revêtus. Sur les anses, la base, et même sur le corps de ces vases, sont disposés des bas-reliefs estampés, représentant des sujets mythologiques, des chars et des génies ailés, des jeunes garçons et des jeunes filles les mains jointes sur la poitrine et supplians, des offrandes aux dieux infernaux, des processions d'ombres et d'initiés aux mystères funèbres, des cérémonies d'initiation et de consécration, enfin toutes sortes de compositions se rapportant aux mystères de la vie future et à la transformation des ames, mais toujours figurées d'après des symboles orientaux étrangers aux mythes grecs. Sur quelques-uns de ces vases, on voit représentées les divinités étrusques : *Thalna* (Junon), *Aplu* (Apollon), *Hercla* (Hercule), *Tinia* (Bacchus), grand dieu des ames; d'ordinaire ces divinités ont des ailes, la plupart sont armées de la foudre (1). Sur d'autres apparaît la monstrueuse effigie de *Mantù* la magicienne, cette gorgone des Toscans qui tire effroyablement la langue, et qu'on plaçait à dessein sur ces vases funéraires, comme tant d'autres images horribles, pour terrifier les sacriléges profanateurs des tombeaux.

La plupart de ces vases étaient, en effet, consacrés aux funérailles. Les nécropoles de Tarquinie, de Chiusi (Clusium), de Bolsena et de Cerveteri en renfermaient une quantité prodigieuse. Les grandes urnes poreuses ou *canopes*, qu'on trouve aussi dans ces mêmes tombeaux, sont de cette première époque de l'art.

Aux immobiles et symboliques figures de la période égyptienne

(1) Neuf divinités étrusques portaient la foudre en main : Apollon, Hercule, Bacchus, Mars, Vulcain, Pan, Cybèle, Pallas et l'Amour.

succèdent, comme par une sorte de réaction du mouvement contre le repos, les scènes compliquées et pleines d'une énergique et féroce animation du style toscan proprement dit. Ce style, dans la peinture comme dans la statuaire, et même dans sa période archaïque, vise au mouvement et à l'expression; la force est son caractère; il néglige la beauté, ne fait du nu que par occasion, et non comme le style grec à toute occasion, et dans ce nu ce sont surtout les os qu'il accuse de préférence. Les artistes de cette seconde époque se plaisent à représenter des combats; leurs guerriers, le visage tatoué comme celui des chefs zélandais, la moustache relevée et crispée, sont couverts de pied en cap d'armures travaillées, qui ressemblent singulièrement à celles de nos chevaliers du XIIe au XVe siècle. Ils combattent dans les attitudes les plus bizarres et les plus variées, et se portent de terribles coups de lance et d'épée. Cette époque a, du reste, en tout, une extrême analogie avec notre moyen-âge; elle succède à une époque d'abstractions mystiques, de symbolisme froid, et se complaît dans l'action, dans la violence même, mettant, il est vrai, dans la représentation de ces scènes les plus emportées une précision voisine de la sécheresse et faisant du mouvement avec raideur. Il n'est pas, comme nous l'avons dit tout à l'heure, jusqu'aux habitudes de ces guerriers qui n'aient de nombreux points de ressemblance avec celles de nos paladins du moyen-âge; leur passion pour les combats singuliers est la même; leurs armures avec brassards et cuissards, leurs casques à cimiers élevés, hérissés de pointes, de crêtes et de longues oreilles de fer, sont pareils aux armures et aux casques de nos pères. Comme eux, les héros étrusques ont les armoiries les mieux caractérisées, témoin ce guerrier d'origine sicilienne, sans doute, de l'un des vases du musée du Vatican, qui porte, figurées en blanc sur son bouclier noir, les trois jambes trinacriennes.

Cette époque, comme celle de la statuaire étrusque archaïque, est antérieure à Phidias.

La transition de cette seconde époque à la période grecque est insaisissable, le style grec n'ayant pas détrôné de haute lutte le style toscan, mais lui ayant succédé par suite d'une lente et insensible conquête. Peu à peu les formes deviennent moins anguleuses, les muscles moins carrés, les os moins saillans; le sujet des compositions s'adoucit et se tempère; les guerriers perdent de leur turbulence et de leur férocité en même temps qu'ils se dépouillent de diverses pièces de leur armure. Les brassards et les cuissards tombent d'abord; les visières se relèvent, les cimiers s'abaissent, le casque et

la cuirasse accusant les formes succèdent à l'étui informe qui les cachait; puis le nu apparaît, envahit tout, et finit par dominer presque sans mélange. Plus le nu se montre, plus les muscles s'apaisent; plus les os s'effacent, plus les formes s'arrondissent et se rapprochent de cette sorte de perfection que les Grecs nomment *idéale*. Les sujets de cette époque sont plus doux et plus rians que ceux de l'époque précédente. On rencontre bien encore quelques rares combats; mais ce sont des tableaux paisibles que les artistes représentent de préférence : des danses, des luttes, des chasses au lévrier ou au faucon, des courses, des jeux de toute espèce, et parfois des scènes comiques empruntées au théâtre.

La représentation des principaux incidens des mystères dyonisiaques, alors dans toute leur fureur, devient aussi très fréquente. L'époque où ce style a prévalu s'étend du IIIe au VIe siècle de Rome; ses productions sont innombrables, et la variété de forme des vases et des sujets représentés est infinie.

Le musée du Vatican renferme un grand nombre de ces vases de l'époque grecque. Plusieurs sont d'une rare perfection; le travail en est simple et uniforme. Ces vases subissaient plusieurs cuissons, car la pâte en est plus ferme et plus légère, et l'émail plus brillant que dans les vases de l'époque précédente. Beaucoup de détails en blanc ou de couleur pourpre et lilas, formant parfois un léger relief et donnant aux vases l'apparence de camées, n'ont dû être appliquées qu'au dernier feu. Souvent même, et par une sorte de falsification de l'ouvrier, ces détails, et jusqu'à des figures entières, sont peints seulement en détrempe après la cuisson. La ligne si précise qui détache les figures du fond était, comme nous l'avons dit, burinée sur la pâte demi-molle après le premier feu. Mais quelle adresse pour conduire avec tant d'aisance et de netteté cette ligne si correcte et si savante!

Ces vases gravés et sculptés en bas-reliefs sur des fonds de couleur et formant camées s'appelaient *murrhins*. Le prix des beaux vases murrhins était excessif. Pline rapporte en effet que Pétrone étant sur le point de mourir, et voulant déshériter Néron, son bourreau, brisa un de ces vases murrhins qu'il avait payé 300 talens (1), c'est-à-dire 900,000 francs à la plus petite évaluation du talent. Ces prix paraissent exorbitans, et cependant Pline ajoute ailleurs que, de

(1) T. Petronius consularis moriturus..... trullam murrhinam trecentis talentis emptam fregit. (Plin., *Hist. Nat.*, l. XXXVI.)

son temps, le luxe était si prodigieux, que des vases *fictiles* furent payés plus cher encore que les vases murrhins (1).

La salle des coupes renferme de précieux ouvrages de l'époque grecque; le galbe de ces coupes est toujours d'une légèreté et d'une délicatesse infinie, et le travail en est admirable. La plupart ont été consacrées à Bacchus et datent de l'époque où le culte de ce dieu, poussé jusqu'au plus violent fanatisme, avait envahi toute l'Italie. On reconnaît ces coupes consacrées aux deux grands yeux ronds qui les décorent.

Toutes les pièces que renferme cette salle, l'une des plus curieuses du musée étrusque, sont montées sur un ingénieux mécanisme, qui permet de les examiner sous toutes leurs faces sans les déplacer.

La dernière époque de la céramique ne commence guère que vers la décadence des rites bacchiques, à la fin du ve siècle de Rome. Sous Jules César et Auguste, cet art se perd. On n'invente plus, on copie. C'est une époque de renaissance de l'art égyptien et de l'archaïsme toscan. Les vases des premiers temps, devenus fort rares, étaient aussi recherchés des amateurs romains que les poteries du xve siècle et le vieux Sèvres le sont chez nous. Strabon et Suétone nous racontent qu'à diverses reprises on découvrit un grand nombre de ces vases dans les tombeaux de Corinthe et de Capoue, et qu'on les vendit à Rome au poids de l'or. Ce furent les soldats que Jules César avait colonisés dans la Campanie, aux environs de Capoue, qui les premiers trouvèrent ces précieux vases dans des tombeaux qu'ils rencontrèrent en creusant les fondemens de leurs habitations. Ces vases étaient de la plus haute antiquité, et ces soldats travaillaient avec d'autant plus d'ardeur qu'ils étaient sûrs d'être récompensés de leurs peines par les découvertes qu'ils faisaient (2). Comme nous venons de le voir, ces vieux vases fictiles obtinrent la préférence sur les vases murrhins et même sur les vases de bronze. Les tombeaux étant inviolables, il fallait une occasion extraordinaire, comme l'incendie et le rétablissement d'une ville ou le bouleversement causé par un tremblement de terre, pour faire des découvertes de ce genre; ces trouvailles étaient donc sans prix. D'un autre côté, vers la fin de la république, les superstitions égyptiennes jouissaient

(1) Plin., *Hist. Nat.*, l. xxxv.
(2) Suetone, *In Jul. Cæs.* c. xviii.

d'une grande faveur. Isis et Osiris avaient détrôné Bacchus et les dieux grecs. Sous ce nouveau culte, les funérailles étaient pompeuses, et des vases en grand nombre y étaient consacrés. La céramique dut une sorte de résurrection à cette nouvelle mode. On copia le mieux qu'on put les anciens vases, on en composa de nouveaux dans le même style; mais ces vases de terre ou de bronze qu'on trouve dans les tombeaux de ce temps-là sont aussi loin de la délicatesse et de la perfection des beaux temps de l'art qu'une copie l'est toujours de l'original.

La plupart des vases retouchés et falsifiés dont nous avons parlé tout à l'heure sont de cette époque de renaissance.

III.

LES BIJOUX, LES BRONZES, LES MEUBLES.

Les Romains, jaloux oppresseurs des Étrusques, dont ils auraient voulu anéantir jusqu'à la mémoire, n'étaient, auprès de ce peuple si avancé dans les arts, que des barbares pleins de courage et d'énergie. On en a la preuve en jetant un regard sur la foule d'objets d'un travail si délicat, ustensiles, meubles, bijoux, trouvés dans la tombe de l'un des douze chefs ou *lucumons* du pays, qui régnait vers le IIIe siècle de Rome (1). Ces objets, recueillis dans un même tombeau près de Corneto, ont été déposés dans la salle principale du musée. Les bijoux seuls, dont la valeur intrinsèque, poids de l'or, s'élève à près de 400,000 francs, sont placés au centre de la salle dans une vaste étagère en glaces, qui permet de les bien examiner, en les mettant à l'abri de la cupidité des voleurs et de la convoitise des antiquaires.

Ces bijoux, en grand nombre et appropriés à une foule d'usages, sont fort curieux. Des bagues, des cachets, des agrafes de forme ingénieuse, des bracelets en filigrane que l'on croirait chinois à la forme et à la délicatesse du travail, et des couronnes en feuilles d'or d'une légèreté merveilleuse, sont les pièces capitales de cette collection unique. Les Étrusques, il y a vingt-quatre siècles, savaient donc travailler

(1) L'Étrurie était partagée en douze provinces; chacune avait un chef ou *lucumon;* l'un d'eux jouissait d'une autorité plus grande que les autres. Les *lucumons* s'asseyaient en public sur une chaise d'ivoire, étaient précédés par douze licteurs, et portaient une tunique de pourpre brodée d'or et un sceptre avec un aigle au bout.

l'or avec autant d'adresse que nos meilleurs ouvriers; ils le filaient en perles, le tressaient en chaînes, et le réduisaient en feuilles en quelque sorte impalpables. Ils savaient aussi filer le verre. On voit, en effet, dans cette collection, des verres filés et des émaux qui rappellent les plus délicats ouvrages des verreries de Murano. Cet art des émaux leur venait sans doute des Égyptiens. Les bagues et cachets de cette collection sont ornés de pierres gravées, les agrafes et les épingles de pierres précieuses. Il y a dans le nombre une agrafe en améthyste que l'on croirait sortie de l'atelier de l'un de nos bijoutiers à la mode, tant la forme, quelque peu tourmentée, se rapproche de nos formes modernes, dites *renaissance;* seulement l'améthyste n'est qu'arrondie et non taillée à facettes.

Le nombre des vases et des ustensiles de toute espèce trouvés dans ce tombeau est aussi très considérable. On remarque surtout à l'un des bouts de la salle un grand gril en bronze qui provient de la même fouille. Ce gril était recouvert d'une sorte de mince tissu en or battu, sur lequel, à ce que l'on suppose, étaient placés les restes du prince étrusque, dont on n'a pas découvert de traces.

Ces divers objets supposent un grand luxe et une civilisation raffinée. Quelles étaient, en effet, les richesses de ce singulier peuple, qui ensevelissait avec un de ses chefs pour un demi-million d'objets précieux? Ces richesses devaient être immenses, car ces tombeaux sont en grand nombre, et s'ils ne renferment pas tous des trésors aussi considérables, aucun d'eux cependant n'est absolument dépouillé.

Cette même salle renferme un char étrusque en bronze et sans ornemens. Les roues, avec le cercle et les vis de bronze qui les retiennent au moyeu, sont attachées au char, qui pourrait rouler encore; le corps du char est formé de lames de bronze battu, qui paraissent fort minces, et que la hache devait facilement entamer. Ce char est très bas, très lourd, et devait être une voiture fort incommode, dure surtout, puisque le corps du char portait à vif sur l'essieu, et rendait un horrible bruit de chaudron. C'était là cependant l'équipage de guerre des héros d'Homère.

On voit aussi des braisières (*focone*) tout-à-fait semblables à celles dont on se sert encore de nos jours pour se chauffer en Toscane et dans les environs de Rome, pays sans cheminées. Nous remarquerons encore une toilette de femme, de forme ovale, ornée de bas-reliefs et de statuettes en bronze d'une charmante exécution. Ce coffre, qui renferme les pinces, les miroirs, les peignes, et tous les ustensiles de toilette d'une petite maîtresse étrusque, est porté sur quatre

pieds de griffon. Ces miroirs étrusques sont très singuliers. Ce peuple, plein de goût voulait de l'art jusque sur la surface de ses miroirs; des figures semblables à celles de ses vases et de ses coupes y sont burinées légèrement; ces détails devaient, ce me semble, nuire au poli et à la réflexion.

Nous ne savons pas pourquoi l'on a placé dans cette salle, consacrée à la bijouterie, aux meubles et ustensiles de toute espèce, plusieurs statues et fragmens de statues qu'à leur excellence on croirait grecques et du meilleur temps. La seule raison à donner, c'est que ces statues sont de bronze, et qu'on a voulu les réunir aux bronzes, dût-on placer côte à côte une marmite et un héros. Dans la salle des marbres étrusques, nous avions déjà remarqué la statue du Mercure sans ailes, qui est du meilleur goût et traitée avec cette finesse et en même temps cette largeur de modelé qui trompent l'œil et lui font prendre le marbre pour de la chair. Nous avions aussi admiré dans les bas-reliefs plusieurs torses d'une souplesse et d'une passion qui rappellent les plus précieux ouvrages grecs. Notre surprise n'a cependant pas été moins complète, lorsque dans cette salle des bronzes, après avoir examiné une foule d'objets secondaires, nous nous sommes tout à coup trouvé en présence de la statue d'un guerrier étrusque. Cette statue, de la pose la plus naturelle, est revêtue d'une armure grecque, ou peu s'en faut, qui ne laisse voir que le cou, les jambes et les bras; mais ces seules parties nues peuvent lutter avec les chefs-d'œuvre de la statuaire antique du musée des Studi à Naples ou du Vatican. Ce bronze se meut et palpite. Ces jarrets se tendent et vont plier; le doigt s'enfoncerait dans ces chairs fermes et vivantes. Nous avons vu à Naples et à Florence d'autres statues étrusques fort vantées, mais aucune qui puisse le disputer pour la vérité, la perfection, l'idéal même, dans son repos et son apparente froideur, avec le guerrier étrusque du Vatican. Ce bronze est digne d'être placé à côté des plus beaux morceaux de la sculpture grecque, du Faune, de l'Hercule, ou des admirables bronzes d'Herculanum. Il leur est cependant antérieur de plusieurs siècles. Son style simple, naïf et précis, indique en effet le passage du style étrusque à l'époque hellénienne. Peut-être même un œil exercé retrouverait-il quelque chose d'égyptien dans cet ensemble si calme de la statue, dans ses membres rapprochés du corps et d'un mouvement un peu anguleux. Cette statue a été trouvée à Todi; on lit à sa base une longue inscription en langue étrusque.

Non loin de la statue du guerrier, on voit un bras colossal pêché

dans le port de Civita-Vecchia. Ce bras est-il étrusque? Il est permis d'en douter. Il appartenait à une statue de dix-huit à vingt pieds de haut. Il est, du reste, admirable de force et de grandeur. C'est beau comme Phidias, et cependant ceux qui coulèrent la statue à laquelle il appartenait, ne connaissaient que la partie extérieure de leur art et étaient de très mauvais fondeurs, comme on peut le voir par l'inégalité d'épaisseur des diverses parties de ce fragment et par les scories grossières dont l'intérieur est tout rempli. Mais j'ai tort de dire qu'ils ignoraient leur art, car il fallait déjà l'avoir poussé presque à ses limites pour arriver à cette perfection; la dimension colossale de la statue était peut-être la seule cause de ces imperfections, invisibles du reste, puisqu'elles étaient intérieures. Ces gens-là savaient leur art, ils en ignoraient seulement les procédés matériels et économiques.

Plusieurs autres salles contiennent des copies de peintures étrusques qui servaient à la décoration des murailles, et qu'on croirait égyptiennes. Ces peintures, ou plutôt ces grandes enluminures, sont surtout remarquables par l'éclat du coloris. Les sujets sont analogues à ceux des premières époques de la statuaire et de la plastique.

Ces mêmes salles contiennent d'énormes vases, cruches, amphores, etc., servant à renfermer l'huile, le vin et les grains. Le travail en est grossier. Les rares ornemens qui les décorent étaient appliqués par estampage sur la pâte molle. Ces ornemens représentent des fleurs, des animaux, et l'on voit que souvent l'ouvrier peu habile, en appliquant le moule sur la pâte, l'a laissé glisser quelque peu; de là, le manque de parfaite régularité de ces ornemens, qui souvent fléchissent sur les bordures.

IV.

LES SÉPULTURES ÉTRUSQUES.

En sortant de ces salles, le *cicerone* obligé allume une torche, ouvre une porte, et vous introduit dans une espèce de petite chambre basse et obscure où, pendant le premier moment, il est impossible de rien découvrir. C'est cependant la salle la plus curieuse peut-être du musée étrusque, car ce recoin si sombre n'est rien moins que la copie de grandeur naturelle et parfaitement exacte, et en quelque sorte le *fac-simile*, de ce tombeau du chef étrusque découvert à Corneto, dans lequel on a trouvé une multitude de vases, d'objets

curieux et toute une boutique d'orfévrerie. Mais, avant de décrire ce tombeau, il est nécessaire, pour en faire mieux comprendre la disposition, d'entrer dans quelques détails sur les sépultures étrusques, qui semblent autant de musées souterrains.

Les Étrusques, comme la plupart des autres peuples, creusèrent d'abord de simples fosses dans lesquelles ils déposaient les morts. Ils ensevelissaient à leurs côtés leurs armes, leurs meubles et leurs idoles d'affection; les vases qu'on trouve dans ces fosses sont de terre noire et d'un travail grossier; c'est l'enfance de l'art et le commencement de la nation.

Aux fosses succédèrent les *cuniculi;* c'étaient des couloirs horizontaux creusés à une grande profondeur. Ces couloirs ou galeries aboutissaient à un puits rond ou carré. Ce puits, renfermant plusieurs étages de couloirs convergeant tous au même centre, était commun à la ville; chaque famille avait son couloir où elle ensevelissait ses morts. Quand toutes les places du couloir étaient occupées, on en fermait l'entrée avec une grosse pierre; lorsqu'enfin tous les couloirs d'un même puits étaient remplis, on comblait ce puits, ou bien on roulait un rocher sur son ouverture; de cette façon, les cadavres, profondément cachés dans les entrailles de la terre, étaient nécessairement inviolables.

Ce genre de sépulture date encore des premiers temps de la nation, on l'a reconnu à la grossièreté des ouvrages déposés auprès des morts. En se civilisant, les Étrusques remplacèrent les fosses et les *cuniculi* par des chambres sépulcrales qu'ils creusaient dans le roc vif ou dans la terre la plus compacte, sur les pentes des montagnes, le long des fleuves, mais toujours le plus près possible des villes, dans lesquelles les lois étrusques défendaient les inhumations. On choisissait aussi de préférence le voisinage des routes fréquentées des voyageurs. Cette coutume était rationnelle chez les Grecs et les Romains, qui mettaient, en dehors du tombeau, l'épitaphe du mort; mais on a peine à l'expliquer chez les Étrusques, qui plaçaient cette épitaphe en dedans, et qui se gardaient bien de trahir, par aucune décoration extérieure, le mystère de ces sépultures souterraines (1).

(1) Il y a cependant quelques exceptions à cette règle, mais seulement dans les nécropoles ou réunions de tombeaux. Par exemple, la roche qui contient les célèbres tombeaux du *Val d'Asso* est ornée de divers détails de sculpture architectonique, et à son sommet on voit gravés en grandes lettres étrusques ces mots :

SAUFS ET EN PAIX.

A Bolsena, on distingue quelques restes d'architecture qui laisseraient croire à

Ces chambres sépulcrales étaient proportionnées à l'importance de la famille qui les avait fait creuser. Elles se composaient habituellement d'une seule pièce, et plus rarement de plusieurs salles et cabinets. Ces chambres étaient garnies de lits funéraires taillés dans le roc, sur lesquels on déposait les cadavres; la tête reposait sur un oreiller de pierre creusé vers le centre, de manière à l'emboîter; les pieds du lit figuraient quelquefois des colonnes, comme dans les lits d'un *triclinium*. Tout autour du cadavre couché, on déposait des candélabres de bronze, des vases funéraires, des urnes et des ustensiles de toute espèce.

C'est une de ces chambres sépulcrales que l'on a copiée au Vatican. A la lueur de la torche du cicérone, on découvre une petite salle de quinze pieds de long sur douze pieds de large. Sur chacun des côtés de cette salle, à droite et à gauche, sont placés des lits funéraires de grandeur moyenne, et au fond, en face de la porte, un autre lit d'une plus grande dimension, celui sans doute du chef de la famille. Des vases, des couronnes en feuilles d'or et différens autres objets sont disposés autour des lits dans l'ordre et à la place où on les a trouvés. Les couronnes sont placées, à la tête des lits, sur l'oreiller de pierre; ces couronnes ne sont qu'ébauchées avec du clinquant. Les bijoux étaient répandus autour des corps sur les lits. Les vases sont couchés confusément sur le sol, ou suspendus au mur par des clous, ou déposés dans les niches pratiquées dans la muraille au-dessus de chaque lit, et qui ont fait donner à ces tombeaux le nom de *columbaria*. Les vases, jetés sur les lits et sur la terre, avaient sans doute servi à des libations après le repas des funérailles; ceux qui sont suspendus au mur ou placés dans des niches contenaient des alimens et des parfums, et quelquefois les cendres des morts. Ces chambres n'étaient pas voûtées, mais recouvertes de grosses pierres qu'on ne soulevait qu'à la mort d'un membre de la famille, pour donner passage au corps. On les recouvrait de terre quand le sépulcre était rempli.

Les vases funéraires sont toujours en grand nombre dans chaque chambre. Du Ier au IIIe siècle de Rome, la pompe des funérailles était extrême dans l'Étrurie comme dans le Latium, où un article de la loi des douze tables avait dû même en modérer l'abus. C'était aussi l'époque de la plus grande prospérité des Étrusques, qui ne furent

l'existence d'une décoration visible à distance. A Norcia, sur le rocher dans lequel les tombes sont creusées, on voit un timpan avec une figure en relief d'un assez bon ciseau.

soumis que vers l'an 480 de Rome. Tous les amis du mort, assistant à l'enterrement et engagés au repas des funérailles, déposaient auprès de son cadavre le vase avec lequel ils avaient fait des libations ou répandu des parfums.

On s'est étonné néanmoins de la grande quantité de ces vases recueillis dans les tombeaux. On a rapproché les catalogues des diverses collections en négligeant, il est vrai, d'en retrancher les vases purement égyptiens et ceux des fabriques de l'île de Samos, confondus si souvent avec les vases toscans, mais qu'on en distingue aisément au choix et à l'exécution des sujets et même à la pesanteur; dès-lors on les a comptés par myriades. Cette quantité a paru bien autrement prodigieuse quand on a calculé que dix vases existans en laissaient supposer mille au moins de détruits; des esprits superficiels n'ont donc pas craint de nier l'authenticité du plus grand nombre de ces vases, les regardant comme d'ingénieuses falsifications. Ils ignoraient sans doute que, pendant plus de quatre cents ans, les fabriques de poterie étrusque avaient joui dans le monde civilisé d'une réputation égale au moins à celle que, depuis trois siècles, les porcelaines de la Chine et du Japon ont obtenue parmi nous. Ils ignoraient aussi qu'à Volterre, comme à Rome, on avait découvert plusieurs collines formées des seuls débris de rebut de ces manufactures. Pour eux, tout vase intact et sans félure était nécessairement falsifié. L'habileté des restaurateurs et l'adresse des pasticheurs et des copistes ont été poussées si loin, que cette accusation n'était peut-être pas absolument dénuée de fondement. Non-seulement on a imité le dessin et le coloris des vases antiques de manière à s'y méprendre, mais les falsificateurs ont encore poussé le scrupule jusqu'à donner à leurs imitations la pesanteur spécifique des originaux, et à simuler les outrages du temps. Cette falsification toutefois n'a de prise que sur des vases du deuxième et du troisième ordre, et ne peut tromper que des connaisseurs superficiels. Les antiquaires romains, mauvais plaisans de leur nature, racontent, il est vrai, qu'un de nos académiciens, fraîchement débarqué à Rome, fut conduit par un des leurs dans l'un de ces beaux magasins de vases antiques du Corso. Introduit dans une première salle, notre confiant amateur s'extasie sur la beauté des vases qu'il voit exposés. Il admire la délicatesse et la précision du dessin, la beauté du coloris des sujets représentés sur ces vases, et entame une dissertation à perte de vue sur les procédés employés par les ouvriers étrusques et leur adresse singulière. Le Romain le laissait

dire. Quand le savant eut long-temps parlé : — Maintenant, voyons les originaux, lui dit son compagnon en ouvrant la porte d'une salle voisine avec un imperturbable sang-froid. Un coup de foudre n'eût pas produit un plus terrible effet sur le malheureux savant.

Nous croyons plus ingénieuse que fondée cette critique de la légèreté des jugemens français. Sans doute, et même en parcourant les salles du musée du Vatican, on est quelquefois exposé à prendre une copie pour un original, tant la restauration de quelques objets, des coupes par exemple, a été *complète;* mais jamais on ne pourra commettre d'erreur sur les morceaux du premier ordre, pour peu qu'on ait, je ne dirai pas la science d'un antiquaire, mais seulement le tact de l'artiste.

FRÉDÉRIC MERCEY.

GANS.

RUCKBLICKE AUF PERSONEN UND ZUSTANDE.

Je viens de relire les lettres qui me restent de Gans et les notes que j'avais gardées de nos conversations à Berlin en 1830. Que cette lecture est triste! quel pénible retour sur la vie! et combien on en fait de ce genre, quand on est arrivé seulement à quarante ans! Que d'amis on a déjà vus tomber autour de soi! que de souvenirs! que d'affections éteintes par la mort, et dont il ne nous reste plus que des lettres écrites, hélas! dans tout l'entrain de la jeunesse, pleines de projets, pleines d'avenir, qu'on a lues autrefois en souriant de joie aux espérances d'un ami, et qu'on relit aujourd'hui avec un cruel serrement de cœur, quand on pense que de tant d'affections, de tant de bons et nobles sentimens, de tant d'ardentes émotions, de tant de vie, enfin, il ne reste plus rien, qu'au ciel une ame immortelle avec qui peut-être nous n'avons plus aucuns liens, et sur la terre une mémoire que le cours des années et les soins de chaque jour effaceront peu à peu du cœur des plus aimans!

Entre tous les amis que j'ai déjà perdus, un des plus regrettables et le plus illustre est Édouard Gans, né le 22 mars 1798 à Berlin, et mort dans cette ville le 5 mai 1839, dans sa quarante-deuxième année.

Quand j'arrivai à Berlin en 1830, je ne connaissais pas M. Gans; j'avais pour lui, non pas une lettre de recommandation, mais une de ces petites cartes de visite qui contiennent le nom du recommandant avec quelques mots sur le recommandé, et qui sont un des usages de l'Allemagne. Je n'ai pas grande confiance aux lettres de recommandation, qui ne sont souvent qu'un moyen d'accréditer un ennuyeux de Saint-Pétersbourg auprès d'un ennuyeux de Paris, et je laissai passer quelques jours sans remettre ma petite carte à M. Gans. Enfin je m'y décidai; mais je ne le trouvai point. Il vint chez moi, j'étais sorti; et comme j'avais déjà rencontré quelques ames charitables qui m'avaient dit beaucoup de mal de lui, je ne m'empressai pas de le chercher, si bien que nous ne nous serions peut-être jamais vus, quand je le rencontrai chez quelqu'un où j'étais en visite. Nous nous accostâmes, nous sortîmes ensemble, nous nous mîmes à causer, et depuis ce moment je vis Gans tous les jours.

Figurez-vous, en effet, pour un Français et un Français de Paris, qui allait à Berlin pour s'instruire, mais à qui le goût et le zèle de la science n'ôtaient pas toujours le regret du pays, figurez-vous quel plaisir de rencontrer un Allemand qui aime la France avec passion, qui la connaît, qui sait causer, qui aime à causer, et qui, dans ses conversations spirituelles, éloquentes, variées, mêle l'érudition allemande à la vivacité française; qui a tout lu, non pas comme ses compatriotes, pour écrire de tout, mais pour causer de tout! Tel était Gans. Dans nos longues causeries, *sous les tilleuls*, à Thiergarten, dans le petit jardin de *mon Bijou*, à Stralau, partout enfin où nous allions, Gans m'initiait à la connaissance de l'Allemagne, et m'y initiait par la méthode française, c'est-à-dire par la conversation. En France, nous méditons peu, mais nous causons beaucoup, et la conversation excite autant l'esprit que le ferait la méditation. La causerie, quand elle est bonne, et entre gens qui se valent, a même cet avantage sur la méditation qu'elle est plus exigeante et oblige l'esprit à plus d'efforts; car la méditation se contente de l'ébauche et souvent même de l'ombre de la pensée, tandis que la conversation exige de la pensée qu'elle arrive à s'exprimer clairement. Dans la méditation, une idée qui fermente paraît une pensée. Cette fermentation du cerveau n'est pas assez pour la conversation; il lui faut une forme précise et nette : avec elle, les à peu près, les clair-obscurs, les brouillards sont impossibles, et c'est un grand bien. J'ajoute que la causerie n'a pas seulement le mérite d'éclaircir la pensée; elle la contrôle et la redresse. Le penseur de cabinet est

seul, et, s'il se trompe, il ira sans être arrêté ni averti jusqu'au bout de son erreur; le causeur est corrigé à l'instant par son interlocuteur.

« Vous autres Français, me disait un jour Gans, vous avez le génie oratoire. » Depuis que j'ai assisté régulièrement aux séances de nos assemblées, il m'est bien venu quelque doute sur cette vérité. Mais ce n'était pas seulement des orateurs que Gans voulait parler; il entendait, disait-il, cette facilité éloquente qui donnait tant de grace à nos discours et à nos écrits. Le génie oratoire signifiait, pour lui, le génie de l'expression claire et nette, qui est vraiment le génie français, et Gans appréciait d'autant plus ce talent, qu'il l'avait, et que c'était là une de ses supériorités. En Allemagne, le caractère même de la langue et les habitudes de méditation nuisent souvent à la pensée des écrivains et des professeurs. Gans a presque le premier porté dans la chaire cette parole éloquente et vive qui remue l'auditoire et fait arriver l'instruction par l'émotion. C'était encore une habitude française transportée en Allemagne par cet esprit tout pénétré des idées françaises.

Quand nous avions causé pendant quelques heures de l'Allemagne, à mon grand profit : « Ça, me disait Gans avec une joie et une gaieté d'écolier qui court à la récréation, ça, causons un peu de la France; » et alors, revenant en esprit à Paris, nous causions des hommes et des choses de ce temps qu'il connaissait aussi bien que moi. A ces momens, nous étions tellement de Paris, que je ne voudrais pas jurer qu'il n'y eût pas un peu de médisance dans nos causeries, ce qui n'était, après tout, disait Gans, que pour leur ôter leur goût de terroir allemand. J'ai retrouvé dans son *Coup d'œil rétrospectif sur les personnes et les circonstances* (*Ruckblicke auf Personen und Zustande*, Berlin, 1836), j'ai retrouvé bien des traits de nos conversations de Berlin. « Je connaissais la France, me disait Gans en me parlant de son premier voyage à Paris; j'avais beaucoup étudié vos auteurs; enfant, j'avais vu Napoléon à Berlin, et après la guerre, malgré les rancunes qui avaient survécu à la lutte, la France ne cessait de m'attirer, persuadé comme je l'étais qu'en dépit de ses défaites, c'était elle encore qui avait l'initiative dans le monde. Mes lectures et mes conversations m'avaient familiarisé avec tout ce qu'il y a d'important à Paris. Je savais même le nom de vos rues et de vos quartiers; je connaissais les hommes, l'état des partis et les diverses écoles littéraires. Cependant il me manquait une notion essentielle, il me manquait d'avoir vu la France dans son ensemble. C'était après cela seulement que je pouvais rassembler toutes mes notions particulières, en faire

un système général, et surtout sortir du vague que laissent toujours les lectures et les études. On ne connaît pas un paysage pour en avoir lu la description, et on ne connaît pas un peuple pour avoir étudié ses institutions, ses livres, ses journaux. Rien ne remplace la vue des choses et des hommes. » (*Ruckblicke*, p. 1re.)

Gans vint donc à Paris en 1825. Il avait gardé de ce voyage les souvenirs les plus vifs et les plus intéressans. « En 1830, j'ai vu à Paris plus d'hommes et plus de choses qu'en 1825, me disait-il un soir à Vienne; j'ai vu vos hommes d'état, j'ai vu la lune de miel de votre révolution de juillet. J'ai plus observé et je me suis plus instruit; mais jamais je n'ai tant *senti* la France qu'en 1825. » Il me racontait avec enthousiasme ses promenades dans Paris, et comment il étudiait sur les lieux les souvenirs de notre révolution de 89; c'était M. Cousin qui lui servait de guide. « Jamais, me disait-il, je n'ai reçu de leçons d'histoire plus vives et plus pénétrantes que celles-là. »

Qu'il me soit permis de faire ici une réflexion sur ce *sens* de la France, que Gans avait plus qu'aucun des étrangers que j'aie jamais rencontrés. Ce n'est certes pas une chose nouvelle que l'influence de la France à Berlin. Cette influence, préparée par les réfugiés français qui vinrent s'y établir sous le grand électeur, devint décisive sous le grand Frédéric. La cour de Frédéric était toute française. C'était l'esprit de Voltaire et de ses disciples qui régnait à Berlin, non que Frédéric ne connût les côtés faibles de la philosophie du XVIIIe siècle, non qu'il ne sût à quoi s'en tenir sur la sagesse des sages de l'Encyclopédie. Il prenait de cette sagesse ce qu'il lui fallait pour l'amusement de ses soupers de Sans-Souci; mais il savait aussi employer l'esprit français, c'est-à-dire l'esprit d'examen et de contrôle, à corriger les vieux abus, à fonder un gouvernement actif et vigilant, à substituer enfin la monarchie administrative, qui a fait école dans le nord de l'Europe, à la vieille monarchie féodale. Voilà ce que fit le grand Frédéric avec l'esprit français; c'est lui qui le premier le mit dans les affaires et dans l'administration, et qui lui créa par-là un de ses plus nobles emplois. A Berlin, l'esprit français régnait donc dans la société depuis Voltaire, et dans l'administration depuis le grand Frédéric; mais c'était l'esprit du XVIIIe siècle, et rien de plus. Stationnaire comme tous les esprits transplantés, il était resté ce qu'il était au moment de sa transplantation. Aussi la révolution française, ses lois, ses institutions, ses hardiesses, le tiers-état devenu une nation qui avait créé un nouveau régime politique, devenu une armée qui avait vaincu l'Europe, devenu un gouvernement qui avait traité avec

toutes les vieilles cours de l'Europe, tout cela était étranger et presque odieux à Berlin. On y aimait la France, mais la France d'avant 89; on ne voulait pas reconnaître dans la France révolutionnaire et conquérante de 91 et de 1805 la fille et l'héritière de la France de 1760. Berlin semblait avoir mis le sinet à l'année 89, et avoir fermé le livre pour ne plus l'ouvrir. Gans fut un des premiers qui rouvrit le livre, et qui osa dire qu'entre la France qu'avait aimée Frédéric et la France que méconnaissait la Prusse moderne, il n'y avait aucune solution de continuité, et que l'une procédait de l'autre. Ainsi, pendant qu'en France, sous la restauration, nous reprenions la tradition de 89, Gans à Berlin employait la philosophie et l'érudition allemande à prouver la filiation de 89 avec les temps qui l'ont précédé, expliquait l'admirable perpétuité de la civilisation française de Louis XIV à Napoléon, et empêchait enfin que l'esprit allemand ne se fît deux France, l'une celle du passé dont il acceptait et admirait l'influence dominatrice, l'autre celle du présent qu'il maudissait comme factieuse et révolutionnaire. Gans prétendait qu'il n'y avait qu'une France, et il fit du caractère politique et philosophique de notre histoire le sujet de ses cours.

Ces cours eurent un succès inoui dans les universités allemandes : Gans avait plus de quinze cents auditeurs; c'était un public, et le professeur devenait lui-même un orateur politique, chose nouvelle et étrange à Berlin. Le cours public et gratuit fut interdit; il fallut se borner à un cours fermé et payé, selon l'usage des universités allemandes, et ce cours eut encore un grand succès. L'action du professeur perdit en étendue et gagna en efficacité : quinze cents auditeurs sont un public, cent font une école et une secte.

Gans, à Berlin, était, quoique professeur et écrivain, un personnage politique, chose toute nouvelle assurément en Prusse, dans un pays qui n'a pas d'assemblée délibérante. Il y a, certes, en Prusse, des écrivains qui s'occupent de politique; mais ils n'ont pas d'action. Leur parole est importante; leur personne n'est rien. A Berlin, Gans était parvenu à être un personnage politique, en dehors de l'état, en dehors de l'administration, quoique toutes les institutions et toutes les habitudes du pays répugnassent à cette nouveauté. La foule qui s'est empressée à ses funérailles, peuple, bourgeois, militaires, étudians, a bien prouvé que ce n'était pas seulement un professeur qu'on accompagnait au cimetière, mais un homme qui agissait sur la société de son temps. De là les regrets populaires et publics qui ont honoré sa mémoire.

Et tel que je connaissais Gans, cette situation d'homme politique dans un pays qui n'est pas politique, était ce qui le flattait le plus, parce que cela le rapprochait des mœurs de la France et de l'Angleterre. La politique était ce qu'il goûtait le plus. C'est par là qu'il aimait tant la France; il lui savait gré d'avoir eu en Europe une initiative politique qui n'a point cessé, et à ce sujet même il était exigeant et impatient envers nous. Il ne pouvait pas supporter que la France semblât abandonner un instant cette vocation; il la tenait comme obligée de se dévouer en Europe au triomphe de la civilisation; c'était son rôle, c'était sa mission; il fallait qu'elle l'accomplît, bon gré mal gré, à ses risques et périls.

Que sa mauvaise humeur contre ce qu'il appelait notre égoïsme, et ce qui n'était que notre prudence, était piquante et spirituelle! et surtout qu'il y avait d'amour de la France dans sa colère, vraie colère d'amant! « Depuis un mois, je ne fais que côtoyer la France, m'écrivait-il de Genève au mois de septembre 1832, sans pouvoir pourtant me résoudre à y entrer. C'est le juste-milieu qui m'en empêche et votre bourgeoisie souveraine. Si Dieu a fait la révolution de juillet pour les boutiquiers de la rue Saint-Denis, je cesserai de m'occuper de philosophie, d'histoire; car je ne saurais la mesurer à leur aune... J'aime mieux Louis XIV, Napoléon, et même les combats de la restauration, que cette liberté pâle et chétive, cet ordre sans grandeur et sans éclat. Et pourtant je l'aime, cette France! car si elle voulait!.... » Puis il me demandait de venir à Strasbourg, où il comptait passer quelques jours. « Nous causerons, nous nous disputerons, et qui sait, mon cher ami, peut-être nous arrivera-t-il ce qui arriva, dit-on, à deux controversistes du XVIe siècle, l'un catholique et l'autre protestant, qui discutèrent si bien l'un contre l'autre et avec de si bons argumens, que le catholique devint protestant et le protestant catholique. »

Quoiqu'ayant beaucoup plus d'esprit et d'ardeur politique que ses compatriotes, quoiqu'étant à cet égard et voulant être presque Français, Gans cependant avait encore beaucoup de choses de l'Allemagne et des universités allemandes. Ainsi, bien qu'il s'occupât des évènemens de son temps en homme de parti, cependant il les jugeait toujours en philosophe spéculatif et sous un point de vue général. C'est là ce qui le trompait. Il considérait avant tout l'intérêt de l'humanité, et s'irritait des obstacles qui semblaient s'opposer à l'accomplissement de la destinée de l'Europe, telle qu'il l'imaginait. Jugeant les évènemens encore tout chauds et au jour le jour, son impatience

l'empêchait de comprendre que les résistances font nécessairement partie du train des choses humaines, que ce qui paraît retarder le char assure souvent sa marche, et qu'enfin, si l'histoire suit un plan logique, cette logique, plus haute et plus grande que la logique de l'esprit humain, a sur celle-ci l'avantage de ne rien exclure, même les retards et les échecs.

Gans se trompait donc parfois, je le crois du moins, dans l'appréciation des choses du moment, c'est-à-dire dans la politique; mais il excellait dans la philosophie de l'histoire, quand il jugeait les évènemens à distance et par grandes masses, et surtout il avait alors une éloquence singulière, moitié française et moitié allemande, moitié esprit et moitié enthousiasme. La philosophie de l'histoire était sa science favorite. Élève de Hegel, il avait opéré dans le sein de cette école une curieuse révolution, car il l'avait prise justifiant tous les pouvoirs établis, même le pouvoir absolu, d'après la maxime que ce qui est a sa raison d'être, et il l'avait peu à peu amenée au libéralisme, dont le principe, au contraire, est de demander compte à tous les pouvoirs de leur origine et de leur droit. Que j'aimais à causer avec lui sur la philosophie de l'histoire! quels longs et curieux entretiens dont tout le profit était pour moi! Seulement, lorsque Gans paraissait croire que les grandes idées sur la marche de l'humanité étaient toutes d'invention allemande, je me permettais de lui citer quelque passage de Bossuet ou de Fénelon, qui, avant Herder et Hegel, avaient, sans faire de système et sans changer la langue ordinaire, expliqué avec une admirable sagacité le plan de la Providence et la marche de la civilisation.

Je me souviens, entre autres, d'une longue conversation que nous eûmes au Kreutzberg. Le Kreutzberg est une petite colline, comme sont les montagnes des environs de Berlin. Au haut de cette colline est un monument en fer érigé en mémoire des victoires de la guerre d'indépendance. Je lus sur ce monument les noms de plusieurs batailles dont je n'avais point entendu parler, car les bulletins impériaux ne nous racontaient jamais que nos victoires, et, en revenant, nous parlâmes de Iéna et de Waterloo. — Ce sont des jours néfastes, disait Gans; mais ces jours néfastes ont eu d'heureux effets. Ils ont, quoique par la guerre, mêlé et rapproché les peuples; ils ont travaillé à l'unité morale de l'Europe. Vous nous aviez beaucoup donné, tout en nous battant; vous nous aviez donné l'égalité des lois civiles et l'uniformité de l'administration, tout ce que vous aviez acquis depuis 89. De notre côté, nous vous avons beaucoup rendu, car nous avons

brisé, par nos victoires de 1813, l'orgueilleux isolement où vous viviez, et qui faisait que ne voyant, ne connaissant et n'admirant que vous-mêmes, vous deveniez à la fois stériles et vains. Ne maudissons pas trop nos mutuelles défaites. Savez-vous que la régénération de la Prusse date d'Iéna? C'est Iéna qui a détruit, dans nos lois et dans notre administration, ce que le grand Frédéric, par oubli ou par politique, avait conservé du moyen-âge germanique. Nous pensions que la Prusse, avec son armée plutôt nobiliaire que nationale, avec son administration qui dédaignait l'appui du pouvoir municipal, avec les maximes de Frédéric, qui n'étaient plus qu'une routine mal comprise; nous pensions que la Prusse était forte et puissante. Iéna nous montra notre faiblesse, et alors nous nous mîmes à travailler sur nouveaux frais. L'esprit libéral, qui a toujours été la providence de la Prusse, vint à notre secours. L'armée devint nationale par la landwher, qui n'était autre chose que votre conscription. Le baron de Stein organisa les municipalités, et introduisit dans cette organisation le principe d'égalité que n'avaient pas admis les institutions municipales du moyen-âge. Ainsi, tandis qu'en Westphalie, en Bade, en Hesse et dans tous les pays réunis à votre empire, vous imposiez vos lois par la conquête, nous les adoptions à l'aide même de nos défaites, opposant à Napoléon la seule force qui le valût, le libéralisme, et aux victoires de la France impériale les principes de la France révolutionnaire. Tant il est vrai que dans cette Europe, qui n'est bientôt plus qu'un même peuple, il n'y a qu'un seul et même esprit qui s'accrédite et se répand à l'aide de la guerre comme à l'aide de la paix, et cet esprit nouveau, c'est vous qui l'avez donné au monde par la révolution française.

La révolution française a été, après le christianisme, la plus grande ère de l'union des peuples, car elle a proclamé le principe de la liberté civile et politique. En vertu de la simple qualité d'homme, tout le monde est appelé à jouir de cette liberté civile, politique et religieuse. La révolution française a donc arboré dans le monde un étendard autour duquel devront se réunir tôt ou tard tous les hommes de toutes les nations; étendard sacré sur lequel on peut lire aussi : C'est par ce signe que tu vaincras! Aussi depuis la révolution française, partout, dans la politique, dans la littérature, dans les arts, dans les mœurs, se manifestent les signes de l'unité qui semble le but du monde.

Considérez la guerre de la révolution, la guerre qui a agité l'Europe depuis 1792 jusqu'en 1814. Si nous la considérons seulement

dans sa durée et dans ses évènemens, ce n'est, après tout, qu'une guerre ordinaire : ce sont des siéges, des batailles, des traités, des changemens de territoire. C'est là l'étoffe de toutes les guerres. Mais si nous considérons ses causes et sa fin, elle a un caractère tout particulier; son dénouement est tout politique, c'est une guerre d'opinion. Le meilleur moyen de juger du caractère et de la nature d'une guerre, c'est de regarder son dénouement. Le traité de Westphalie, en reconnaissant en Allemagne la puissance du protestantisme, a fixé le caractère particulier de la guerre de trente ans, qui fut une guerre religieuse. Le congrès de Vienne, en fondant en France la restauration, a fixé aussi le caractère de la guerre de la révolution, qui fut une guerre toute politique, la guerre entre l'ancien et le nouveau régime. Une guerre d'opinions est toujours une guerre universelle; telle fut la guerre de la révolution. Son dénouement aussi fut un dénouement universel, tel est le traité de Vienne. La restauration n'est pas un évènement de l'histoire de France, c'est un évènement de l'histoire de l'Europe, et la chute de la restauration, si elle tombe (cette conversation avait lieu au mois de mai 1830), ne sera pas non plus, soyez-en sûr, un évènement de l'histoire de France, ce sera un évènement européen. Tant toutes choses maintenant se tiennent et se lient, tant le monde est un vaste réseau dont toutes les mailles tremblent et s'agitent à la fois! Ce n'est plus une terre sourde, inerte, immobile; c'est une terre sonore et élastique, où tous les mouvemens ont des échos et des contre-coups. C'est un vaste océan dont toutes les masses se soulèvent à la fois, et le flot qui part des rivages de l'Amérique vient, de tempête en tempête, se briser sur les rivages de l'Europe.

— Mon cher ami, dis-je à Gans, il n'y a qu'une chose qui m'inquiète en tout ceci. Dans ces époques d'union ou de confusion, que deviennent les individus?

— Ah! me répondit-il, vous avez touché la plaie. Quand les évènemens se font de la sorte, quand ils soulèvent de pareilles masses, les évènemens alors prennent des proportions colossales, ils deviennent gigantesques; mais les hommes, hélas! restent ce qu'ils étaient, ils restent petits. Les évènemens s'allongent pour ainsi dire sur toute la surface de l'Europe : ils s'étendent, ils s'élèvent, ils grandissent d'une manière démesurée; mais l'homme ne peut pas dépasser sa mesure ordinaire, et il reste, quoi qu'il fasse, enfermé dans les cinq ou six pieds de sa taille, et dans les cinq ou six idées de son esprit. De là cette disproportion entre les choses et les hommes que nous

voyons tous aujourd'hui, et qui deviendra chaque jour plus sensible. Cette petitesse des hommes est inévitable de nos jours. Toutes les fois en effet qu'il y a beaucoup d'hommes dans un évènement, la part de chacun d'eux est petite. Quand il y a beaucoup d'acteurs sur la scène, chacun d'eux a peu de chose à dire; il paraît un instant, jette une parole ou deux, et rentre dans la coulisse. La politique et le théâtre semblent, sous ce rapport, se représenter l'un l'autre d'une manière curieuse. Voyez la tragédie antique : elle peint les passions et les malheurs d'un héros, elle remplit le théâtre avec un seul personnage; en politique aussi, un seul personnage, un grand homme, un Cyrus, un Périclès, un Sylla, occupait le théâtre, et c'était à lui que tout se rattachait. Dans la tragédie, ou plutôt dans le drame moderne, l'intérêt n'est plus dans les hommes, il n'est plus dans les caractères; il est dans les évènemens, dans les coups de théâtre, dans des péripéties infinies, et en cela le théâtre et la politique modernes se ressemblent à faire peur.

Aujourd'hui, la destinée des peuples se fait d'elle-même et toute seule. Quant aux individus, ils suivent les évènemens; ils se font les serviteurs de la Providence, selon une spirituelle expression de la révolution anglaise. Personne ne marche plus en tête des choses; on marche à la queue. On ne guide pas les évènemens, on les suit, et le temps est passé des hommes qui faisaient le destin d'une nation. Il n'y a plus maintenant qu'un seul héros, qu'un seul homme de génie : c'est tout le monde, c'est le peuple. Mais le peuple a-t-il un nom? est-ce un individu? est-ce quelqu'un? Non; le peuple, c'est presque aussi lui-même un évènement, car de même que les évènemens le peuple a quelque chose de fatal, d'instinctif. Il marche, il court d'une manière irrésistible, il a dans ses mouvemens une haute et profonde raison, mais qui semble ne pas lui appartenir. Il est raisonnable comme les évènemens de la terre, ou comme les astres du ciel, qui suivent les lois de la Providence; il est raisonnable comme le sont les instrumens et les ministres de Dieu, raisonnable et aveugle. Le peuple n'est pas une personne : c'est une chose.

Tel est donc le caractère de l'identification des peuples. Elle unit les hommes par le partage plus égal des choses; elle est favorable à l'humanité, mais en même temps elle est funeste à l'individu, car elle abolit les inégalités; elle rend la société plus égale, plus unie....

— Et plus plate, n'est-ce pas? C'est là ce que vous voulez dire?

Il causait ainsi avec beaucoup de mouvement et de chaleur, plein de vie, hélas! — car ce mot revient sans cesse, malgré moi, à côté du

souvenir de sa mort prématurée, — quand, rentrant à Berlin, nous vîmes dans les boutiques des marchands de gravures, qui sont sous *les tilleuls*, le portrait de Napoléon. Ce portrait était partout exposé en Prusse à cette époque, comme dans toute l'Allemagne, comme dans tout le monde. L'ère des querelles contemporaines était fini, et la postérité commençait.

— Tenez, dis-je à Gans, voilà un homme qui relève un peu l'individu que votre système sacrifie.

— Oui, reprit Gans vivement; mais aussi c'est la dernière des individualités, et c'en est la plus grande, et encore je trouve beaucoup à redire de ce côté. Il semble que Napoléon a imposé au monde sa propre fortune et fait de sa destinée la destinée de l'Europe. Il a saisi hardiment la révolution française, et l'a amenée, moitié docile et moitié frémissante, au pied de son trône impérial. Du haut de ce trône, il a changé l'Europe, il a bouleversé les dynasties. De plus, voyez-le dans son malheur : sa personne s'y dessine mieux encore peut-être que dans la prospérité. Son adversité, gigantesque comme sa fortune, a je ne sais quel relief et quel éclat qui n'appartient qu'à lui. Il a son sort et sa renommée à part entre tous les grands infortunés, comme il l'a entre tous les conquérans. Exilé à Sainte-Hélène, dans une île déserte, entre deux mondes, c'est là qu'il meurt sous les yeux de l'univers; et ce tombeau sur une roche éloignée, sous un autre ciel, cette sépulture lointaine, a quelque chose de mystérieux qui achève et qui couronne l'étrangeté merveilleuse de sa vie. Et cependant, mon cher ami, cet homme qui a semblé faire pendant quinze ans la destinée du monde, cet homme a subi aussi la loi de notre siècle; il n'a pas pu échapper à cette condition : il a suivi les évènemens plutôt qu'il ne les a guidés; il a exécuté les décrets de la Providence, mais il n'a rien créé qui soit l'œuvre de sa volonté; et, chose remarquable, tout ce qu'il a voulu faire contre la loi du siècle et l'esprit du temps, ses grands fiefs militaires, ses majorats, ses trônes en Espagne, en Italie et en Allemagne, tout ce qui enfin n'était que lui, s'est écroulé avec lui! Que de choses, au contraire, il a faites sans prévoir leur suite, qui ont survécu à sa puissance! que de choses viennent de lui, et qu'il ne voulait pas! Il a coupé, découpé, morcelé l'Allemagne selon sa fantaisie, et l'Allemagne est sortie de ses mains plus unie et plus forte. Il a voulu anéantir la Prusse, et en 1814 la Prusse est plus puissante que sous le grand Frédéric. Ainsi Napoléon lui-même a suivi la nécessité des choses; ainsi les évènemens ont été plus forts que lui, sinon plus grands.

Après lui, il n'y a plus d'individus; il y a ce que nous voyons aujourd'hui, il y a des partis, c'est-à-dire des hommes qui, se trouvant trop petits pour lutter seuls contre les évènemens, se réunissent, se serrent les uns contre les autres, cherchant à se faire une force. Ont-ils de la durée? L'Angleterre a vécu pendant cent ans et plus avec ses whigs et ses tories; mais maintenant combien de partis naissent, vivent et meurent dans l'espace de dix ans! Les partis aujourd'hui n'ont guère plus de force et de durée que les individus.

Et si de l'action en politique nous passons à la pensée, que voyons-nous? La même chose. Il n'y a plus de livres, plus d'*Esprit des Lois*, plus de *Contrat social;* il y a des journaux. Or, qu'est-ce qu'un journal? Est-ce la pensée d'un individu? est-ce une personne? Non, c'est un être de raison, c'est une pure abstraction. Il n'a point de nom, sinon un nom de guerre. Un journal, c'est un parti la plume à la main. Ce n'est personne. Qu'est-ce qui écrit dans les journaux? tout le monde. On dit que dans l'antiquité tout le monde était poète, tout le monde chantait; puis un jour ces chants épars, ces pensées populaires, se réunissant, faisaient l'Iliade ou l'Odyssée. Les journaux sont de même; ils se font comme se faisaient autrefois les poèmes épiques. Ce sont les épopées de notre temps, faites comme les épopées antiques par des rapsodes ignorés, et qui, comme ces épopées, représentent aussi la pensée des peuples.

— Oui, mais quoique rapsode, mon cher ami, je doute fort que la postérité s'inquiète jamais de lire ces Iliades-là.

Cette conversation donne une idée de la manière dont Gans, dans ses entretiens, rapportait à ses idées générales les évènemens et les choses du jour, mêlant sans cesse la philosophie spéculative à la politique quotidienne. Elle peut aussi faire connaître son opinion sur la marche et sur le but de notre siècle. Il croyait à l'unité future du monde européen; partout il en voyait les signes et les symptômes. Avec une sagacité ingénieuse et systématique, il discernait dans les plus petits faits de la littérature et du théâtre leur rapport avec la pensée générale du siècle. Je me souviens à ce sujet d'un article fort spirituel qu'il inséra dans un journal de musique de Berlin, à l'occasion du succès que Mlle Sontag, déjà mariée, déjà presque reconnue comtesse, obtint à Berlin en 1830. Ce fut la dernière fois qu'elle se montra, je crois, sur la scène, et ce fut son dernier triomphe; mais il fut grand. A Berlin, ce fut presque un évènement public. A ce titre, Gans s'en occupa, et l'expliquant dans le sens de ses idées philosophiques : « A examiner de près le succès de Mlle Sontag, on

peut, disait Gans dans cet article, en tirer quelques idées pour apprécier le caractère de ce siècle-ci. Dans la vie comme dans l'art, notre siècle ne semble plus se plaire à ce qui est grand et élevé, à ce qui émeut et agite fortement. Ses héros sont des héros modérés, des héros pacifiques, dont l'aspect ni l'idée n'entraîne personne, et dans qui, de loin comme de près, on reconnaît aisément ses semblables. On aime, on estime, on applaudit; on ne vénère plus parce que la vénération est toujours liée à un sentiment de crainte. Dans l'art non plus, ce ne sont pas les choses majestueuses et les grandes images qu'on aime à contempler, car personne ne s'y reconnaît; elles n'offrent à personne un miroir commode pour y contempler à son aise l'image de sa propre nature. L'art ne cherche donc plus à élever les ames. Il tend au plaisir, et encore est-ce au plaisir pacifique, au plaisir d'intérieur. L'art, aujourd'hui, est le serviteur des arts de détail. Tout ce qui est grand et majestueux, tout ce qui remue les ames n'est plus que fâcheux et incommode. Ce sont choses qu'il faut écarter comme exagérées, ou tout au plus admettre çà et là pour faire ombre au tableau. Le siècle a trouvé un mot admirable pour désigner, en le blâmant, le grand et le sublime qu'il ne peut plus souffrir : c'est exclusif, dit-il; il a raison. Tout ce qui est grand est exclusif parce qu'il se distingue et se place à part et en avant, parce qu'il se met en saillie et en lumière. Ce que le siècle loue comme impartialité et comme étendue, c'est cette souplesse et cette docilité avec laquelle l'art se prête au public et se rapetisse. Il n'y a plus aujourd'hui de tragédie et de comédie, il y a des acteurs qui jouent. On confond ce qu'on joue et ceux qui jouent. Dans un spectacle, le public ne voit plus qu'un grand salon. Point donc de grandes originalités; elles dérangent le niveau, l'égalité, et l'égalité est nécessaire en société. Point d'émotions, on ne vient point dans ce monde pour retourner chez soi tout ému et tout bouleversé. Plus d'enthousiasme non plus; du plaisir. Le public ne donne plus de couronnes, mais il envoie des baisers; il n'admire plus, il caresse.

« Que faut-il pour répondre à cette disposition des esprits? Une réunion de talens où aucun n'a la prétention de dominer, car cela dérangerait l'ensemble, ce qui serait impardonnable, une réunion de talens qui se prêtent appui les uns aux autres, qui se soutiennent en formant une agréable harmonie. Tel est le talent de Mlle Sontag. »

Il y a certes dans ce portrait de notre siècle beaucoup d'esprit, il y en a même trop, et je ne dis pas que tout soit vrai. Supposez cependant un siècle qui marche à l'unité de tous les peuples civilisés,

comme le croyait Gans, un siècle où toutes les grandes émotions et tous les grands sentimens s'effacent par conséquent peu à peu; car le propre des grands sentimens étant d'établir une inégalité par l'élévation même, une différence par la distinction, ils empêchent l'unité, qui, pour exister, a besoin surtout d'égalité. Avec les grands sentimens, les hommes sont des héros et les peuples sont des nations originales et indépendantes. Les grands sentimens ne vont donc pas aux siècles d'unité. Supposez un siècle qui marche vers la communion de tous les peuples civilisés; n'est-il pas vrai que dans ce siècle la société européenne, surtout dans les rangs élevés, sera douce, polie, voluptueuse, modérée, plutôt qu'énergique, ardente, enthousiaste, passionnée, et que dans les arts elle aimera mieux ce qui amuse et ce qui plaît que ce qui émeut et ce qui élève? N'est-il pas vrai que la quiétude et le sybaritisme de l'esprit et de l'ame seront son caractère dominant, et que parût-elle même quelquefois, par caprice, demander aux arts et à la littérature des émotions violentes et désordonnées, sa vie cependant et ses actions démentiront ses fantaisies d'imagination, et qu'elle reviendra toujours au mol et au doux par penchant de nature et d'habitude? Voilà ce que voulait dire Gans.

J'ai parlé de l'ouvrage de Gans intitulé *Coup-d'œil rétrospectif sur les personnes et sur les circonstances*. C'est dans cet ouvrage qu'il raconte ses trois voyages à Paris, en 1825, en 1830, en 1835, et qu'il compare ces trois époques diverses de notre histoire contemporaine. De ces trois époques, 1835 est la plus maltraitée. En 1835, en effet, je l'avoue, il n'y avait rien qui pût saisir l'imagination, rien qui s'adressât à l'imagination du poète ou du philosophe, et surtout d'un philosophe aussi ardent à systématiser ses idées que le poète à les peindre. En 1825, il avait vu les luttes de l'esprit libéral contre la restauration, et nos espérances de victoire; il avait vu aussi la réforme littéraire tentée par les romantiques. Tout cela, qui était d'autant plus beau que c'était dans l'avenir, avait séduit et enthousiasmé Gans. En 1830, il avait assisté au triomphe. En 1835, il assistait au lendemain du triomphe, qui est toujours triste. Plus d'enthousiasme, plus d'illusions; l'épreuve avait été faite en politique et en littérature, et, comme toutes les épreuves, elle avait donné moins qu'on n'espérait. On ne croyait plus, en 1835, que la révolution de juillet eût changé la société et guéri les maladies sociales qui nous tourmentent. On voyait que cette révolution avait seulement affermi et consolidé la victoire des idées politiques de 89,

mais en les dégageant du même coup de je ne sais combien de fausses illusions. D'un autre côté aussi, on ne croyait plus en 1835 que l'affranchissement des règles d'Aristote et même de la censure pût régénérer notre littérature et faire éclore des milliers de génies étouffés sous le joug. En 1835, nous étions, hélas! arrivés à la sagesse, qui ressemble toujours un peu au désenchantement. Voilà pour l'état des esprits, et, quant à l'action, nous réprimions les émeutes et nous tâchions de développer la prospérité intérieure du pays. Or, la sagesse et le bonheur domestique sont choses excellentes pour qui en jouit, mais très monotones pour qui les regarde de loin. Il n'y a point là de spectacle dramatique, il n'y a même point là d'occasion de faire quelque grand système. Le train paisible et doux du bonheur domestique exclut la poésie et la logique. La philosophie de l'histoire ne sait où se prendre quand elle est tout d'un coup transportée au milieu d'une pareille société; ce n'est qu'au bout d'un certain temps, et après quelques années de durée, que le bonheur et la prospérité des peuples qui vivent tranquilles et calmes, deviennent, vus à distance, quelque chose de beau et de grand, pourvu toutefois, je me hâte de le dire, que les peuples ne soient calmes et heureux que par l'effet de leur raison et de leur volonté, pourvu qu'ils restent toujours indépendans et libres. Tel est le genre de bonheur que la France cherche à se faire depuis bientôt dix ans, un bonheur qui ne coûte rien à son indépendance et à sa liberté; et comme nous y parvenons peu à peu, en dépit de beaucoup de plaintes et de tracasseries, Gans, dans les dernières années de sa vie, se convertissait aussi peu à peu à ce nouveau genre de grandeur.

Il y avait plusieurs causes à cette conversion : d'abord cela commençait à devenir suranné d'attaquer la France et de calomnier son esprit de prudence et de modération. Tous les partis faisant cela depuis cinq ou six ans, l'esprit de Gans, qui aimait à marcher en avant plutôt qu'en arrière, se lassait de ce radotage convenu. De plus, comme l'expérience semblait condamner les prédictions de sa mauvaise humeur, comme la France persistait dans sa conduite politique, et ne s'en trouvait pas plus mal, cette conduite prenait aux yeux de Gans, aux yeux de l'ancien disciple d'Hegel, l'autorité du succès, c'est-à-dire de quelque chose qui avait sa raison d'être, et qu'il fallait approuver. Aussi, obsédé par ses doutes, il revint en France en 1837, et cette fois il voulut voir quelques-unes de nos grandes villes de province. A son retour, il passa par Paris, et c'est

la dernière fois que je le vis. Son esprit flottait dans une grande incertitude, tantôt blâmant avec une vivacité singulière l'état nouveau de la France, parce que cet état ressemblait bien peu à la France de 1825 et des premiers jours de juillet, c'est-à-dire à son idéal, et à un idéal d'autant plus cher qu'il l'avait vu, ayant lui-même trente ans à peine; tantôt approuvant ce qu'il voyait avec un air de résignation, et cherchant déjà à le systématiser. Les incertitudes de son esprit se retrouvent dans une des dernières lettres que j'aie reçues de lui : on y voit comment la France était sans cesse l'objet de son attention et de son étude :

« Mon cher ami, me disait-il, je ne sais vraiment trop que penser de votre pays, et mon dernier voyage dans vos villes de province m'a en même temps beaucoup déplu et beaucoup fait réfléchir. Je ne comprenais pas trop, avant ce voyage, ce que voulaient dire les Parisiens quand ils me parlaient avec une sorte de dédain de la province; je le comprends maintenant : vous n'avez pas un homme en province. Quelle langueur! quel engourdissement d'esprit! On mange, on dort, mais on ne vit pas. Quel matérialisme! Vos bourgeois de Paris sont des volcans d'esprit auprès de vos provinciaux. Et songez, mon cher ami, combien cela m'a dû déplaire, à moi qui, en Allemagne, suis habitué à trouver, dans nos petites villes, le goût de la science et des lettres. En Allemagne, la vie intellectuelle est répandue partout; elle est dans tous les membres, et non pas seulement à la tête et au cœur comme chez vous. Aussi, au premier moment, je suis prêt à crier, avec tous vos publicistes de province : — Décentralisez tant que vous pourrez! faites un peu refluer le sang aux extrémités, car, sans cela, vous périrez à la fois de paralysie aux extrémités et d'anévrisme au cœur. — Et puis cependant, après la première surprise, je me demande pourquoi la chose est ainsi, et quand je trouve que depuis trois cents ans la France marche vers la concentration, je ne puis ni m'étonner, ni me plaindre beaucoup que vous suiviez encore, à l'heure qu'il est, le penchant de toute votre histoire. Je suis même tenté de croire que cette distribution fort inégale de la vie intellectuelle et politique constitue une société beaucoup mieux organisée qu'elle ne le paraît. Dans les républiques de l'antiquité, il y avait la place publique, le forum, où les cioyens venaient traiter les affaires publiques. Hors du forum, ils faisaient leurs affaires privées et s'occupaient du labourage de leurs champs. Paris est devenu le forum de la France, et cela non-seulement parce que c'est à Paris que se tiennent les séances des chambres,

mais parce qu'il n'y a de vie et de mouvement politique qu'à Paris. C'est à Paris, comme sur une place publique ouverte à toute la France, que se font les affaires et que se décident les évènemens. Paris, comme le forum antique, prend une résolution; cela fait loi pour toute la France. J'ai souvent été près de me moquer de la façon dont la révolution de juillet s'était faite dans vos villes de province. On voyait la malle-poste arriver avec un drapeau tricolore, on entendait le courrier crier vive la Charte, et là-dessus, tout d'un coup, la révolution était faite. Cette obéissance mécanique des provinces à Paris, me semblait un mal; c'est au contraire un grand bien, car sans cela vous eussiez eu trente-huit mille révolutions de juillet, autant que de communes, et que seraient, hélas! devenus dans ce désordre le repos, l'honneur, la fortune, la vie des citoyens? Avec votre manière de tout faire à Paris, le pays en est quitte à meilleur marché, et j'avoue en même temps que les provinces n'ont pas à se plaindre, car dans ce forum que vous appelez Paris, tout le monde est admis. C'est une table de jeu où se jouent les destinées de la France; mais à cette table tout le monde est reçu, chacun y vient dire son mot ou tenir les cartes. La tribune et la presse surtout appellent à Paris toutes les idées importantes qui naissent dans quelque coin du pays. Aucune n'est étouffée, aucune n'est ignorée. Je dois avouer que je n'ai point trouvé en province une seule pensée qui eût à se plaindre de n'être point à Paris. Je n'ai, au contraire, trouvé en province que les idées de Paris. Paris, en France, semble chargé de faire tout le travail politique et intellectuel du pays; c'est lui qui pense, qui discute, qui rédige, et, son travail fait, il l'envoie à la province. Cela est bizarre, surtout pour un Allemand; mais cela est vrai en politique comme en littérature. Grace à cet arrangement, la province, dispensée de tout souci intellectuel et politique, et comptant sur ceux qui la représentent à Paris, la province fait ce que faisaient les citoyens des républiques anciennes hors du forum : elle fait ses affaires; elle sème, elle plante, elle récolte, elle file, elle tisse; enfin, elle travaille paisiblement. Avec l'habitude que vous avez, depuis trois cents ans, de tout faire selon la loi et l'esprit de Paris, je reconnais que la politique et la littérature que vous feriez en province auraient le double inconvénient de n'être point originales, parce que ce serait une imitation de Paris, et d'être petites et mesquines, parce que les passions locales feraient la politique à leur taille. Je me tiens donc pour content de ce que je vois, et je m'émerveille comment, sans y penser, sans le vouloir, et par des moyens

fort différens, la France est arrivée à avoir une constitution sociale plus semblable qu'on ne le croit à la constitution des sociétés antiques. »

C'est ainsi que peu à peu cet esprit ardent et ingénieux se rendait compte de l'état de la France au repos, après avoir vu et aimé la France en marche et en mouvement, telle qu'elle était en 1825 et en 1830, et à mesure qu'il la comprenait mieux, il se reprenait à l'aimer comme par le passé : car Gans, disons-le en finissant, n'avait aucun goût pour l'enthousiasme chimérique, pour l'exaltation aventureuse; il s'en moque même volontiers, et je trouve à ce sujet une anecdote très gaie dans son *Coup d'œil rétrospectif*. Il s'agit des saint-simoniens et de leur ardeur en 1830, car ç'a été naturellement un des effets de la révolution de juillet de porter à la tête de toutes les opinions. Elle a exalté tout le monde, et chacun dans son sens. Or, en 1830, Gans, étant à Paris, dînait au *Rocher de Cancale* avec quelques saint-simoniens des plus ardens et avec M. Villemain, M. Buchon et quelques autres personnes. La conversation tomba naturellement sur les grandes espérances que les partisans de la doctrine nouvelle attachaient à sa propagation. M. Villemain faisait remarquer que, sans persécutions, sans sacrifices, sans martyrs, il était impossible qu'une religion nouvelle pût prendre racine. « Ces martyrs, s'écria un des saint-simoniens, ils se trouveront! — Mais les martyrs chrétiens, reprit M. Villemain, ne dînaient pas au *Rocher de Cancale*. — Et, en vérité, continue Gans, cette spirituelle plaisanterie avait son côté profond. Comment, en effet, dans une époque d'indifférence religieuse, des jeunes gens qui, bien loin de renoncer aux plaisirs du monde, en faisaient, au contraire, l'objet d'un système religieux, pouvaient-ils jamais parvenir à produire une de ces grandes secousses morales qui sont nécessaires à l'établissement d'une nouvelle religion? »

Je me reprocherais de terminer mes souvenirs sur Gans par cette anecdote, qui fera sourire plusieurs de ses acteurs. La mémoire de Gans et de sa mort prématurée doit exciter d'autres idées plus tristes, plus graves et plus conformes au sentiment qui m'a fait prendre la plume. Je trouve, en parcourant son *Coup d'œil rétrospectif*, un éloge de Mme de Broglie, qui répond tout-à-fait aux tristes pensées que j'ai dans l'esprit; car cet éloge d'une personne morte avant le têmps, fait par une autre personne morte elle-même prématurément, exprime amèrement l'effrayante instabilité de la vie humaine et des affections qui la soutiennent. « Mme de Broglie, dit Gans, était

la digne fille de Mme de Staël. Possédant toutes les qualités d'esprit et de cœur de sa mère, elle avait de plus une piété pure et élevée qui avait voulu prendre la rigueur des formes méthodiques, mais qui n'excluait aucunement le sens des choses du monde, des intérêts du jour et des luttes politiques. Ses convictions religieuses donnaient à ses jugemens un caractère de fermeté inflexible contre tout ce qui sentait l'immoralité; mais son amabilité inaltérable, sa bonté affectueuse et cette condescendance de bon goût qui honorait toujours l'homme, jamais le rang, tout cela répandait sur ses manières une douceur attirante. Dans la révolution de juillet elle estimait surtout l'esprit de modération et de désintéressement, qu'elle aimait non-seulement en théorie, mais en pratique. Aussi une position politique ne lui paraissait jamais désirable pour son mari, qu'autant qu'elle était commandée par la nécessité et qu'elle commandait un sacrifice.»

Cet éloge de Mme de Broglie n'est pas certes le plus grand qu'on pouvait faire d'elle, elle en méritait de plus grands encore; mais il me semble un des plus touchans, quand, comparant le temps où il fut écrit et le temps où on le lit, on songe qu'il a plu à Dieu de retirer du monde à quelques mois seulement de distance celui qui louait et celle qui était louée : douloureux intérêt attaché, pour beaucoup d'entre nous, à quelques-unes des pages du *Coup d'œil rétrospectif* de Gans, pleines de noms qui nous sont chers, et dont plusieurs, et le sien surtout, ne peuvent plus se prononcer qu'avec une triste émotion.

SAINT-MARC GIRARDIN.

REVUE

LITTÉRAIRE.

La question académique, depuis la dernière fois que nous en avons parlé, a fait du chemin, ou du moins elle a fait du bruit. On ne peut dire que la lutte se soit engagée autour du fauteuil vacant de M. Michaud, puisque jusqu'à présent la candidature de M. Berryer reste la seule sérieuse; mais la convenance de cette candidature a été fort controversée. Pour nous qui n'avons jamais vu un coin de politique dans cette affaire, qui ne prenons pas M. Berryer si au grave, qui l'estimons seulement un parleur très éloquent et même le plus éloquent de ce temps-ci à sa manière, il ne nous semblait pas que son admission à l'Académie Française fût autre chose qu'une gracieuseté littéraire un peu complaisante peut-être, mais convenable assurément. Dans l'état très peu vital où s'est mise l'Académie, il serait à souhaiter, sans nul doute, qu'elle songeât à s'adjoindre des gens de lettres, des poètes jeunes encore, célèbres déjà, et qui la remissent en équilibre avec le mouvement littéraire de ces dernières années. Mais l'Académie n'en est pas là, à ce qu'il semble; les hommes éminens, historiens et philosophes, qui y sont entrés en assez grand nombre depuis une dizaine d'années, y ont été comme poussés par des considérations étrangères, par le flot de leur réputation politique et à la faveur plutôt de ce qu'ils avaient de moins spécialement littéraire. Ces hommes

prépondérans aujourd'hui, membres, pour la plupart, des autres sections de l'Institut et des grands corps de l'état, cumulant les dignités de tout genre dues à leur mérite, n'ont pas senti très vivement qu'à l'Académie Française ils étaient là peut-être pour introduire plus directement des hommes bien moins arrivés qu'eux à tous égards, mais qui sur ce terrain de littérature les valent, et qui, dans leurs travaux persévérans, n'en sont jamais sortis. C'eût été demander trop, dans notre société actuelle, que tant de générosité et de liberté d'esprit; même quand on est élevé au sommet, on ne fait que ce qui sert; et les hommes de lettres non politiques et non journalistes, à quoi servent-ils? Daigne-t-on s'apercevoir d'eux seulement? Voilà, en termes assez francs, comment il se fait que les adjonctions illustres, qui n'ont pas manqué à l'Académie Française depuis dix années, ne lui ont pas apporté de force réelle intérieure et de vie spéciale. Les littérateurs distingués qui, par des vers, par des romans, par des travaux appropriés, ont mérité, il y a déjà quinze à vingt ans, de soulever la colère des *classiques* d'alors, sont encore à attendre justice officielle et académique, si tant est qu'ils s'en soucient. Le reste de la vieille école occupe toujours une bonne moitié des fauteuils de l'Académie où elle se tient coi; l'autre moitié a été graduellement cédée à d'illustres novateurs dans les branches de la philosophie et de l'histoire, les aînés la plupart des plus humbles confrères que, du haut de la dignité de leurs genres, et dans l'importance de leur vie positive, ils n'ont jamais daigné reconnaître comme des égaux. Il serait trop aisé d'éclaircir tout ceci par quelques noms propres. Le fait est que M. Victor Hugo n'est pas de l'Académie Française et qu'il ne paraît pas certain qu'il y entre bientôt. Il se refuse, on nous l'assure, à se mettre en compétition avec M. Berryer; du moment qu'on ferait de l'exclusion de celui-ci une affaire d'état, nous concevrions que M. Hugo ou tout autre répugnât à se laisser porter comme adversaire. Enfin on n'a pu jusqu'à présent susciter à M. Berryer aucune concurrence formidable; je me trompe : grace à l'importance de ce tracas, M. Casimir Bonjour (nous avons peine à le dire) n'est pas sans quelque chance, on le prétend. Jamais dans ses choix de *pis-aller*, l'Académie Française ne serait encore descendue si à terre. A prendre les choses dans un certain sens désintéressé, il serait piquant qu'elle le fît.

PENSEROSA, poésies nouvelles, par Mme Louise Colet (1). — Le dernier poète lauréat de l'Académie, Mme Colet, publie, sous ce titre un peu plus pensif qu'il ne lui sied sans doute, un élégant et brillant volume qui lui promet un rang désormais parmi nos muses. Il est impossible de refuser à l'auteur de ces vers l'harmonie, l'éclat, la fermeté, une touche large et sonore. La poésie de Mme Colet ressemble à une belle personne; elle a des formes et du corps, de

(1) Delloye, place de la Bourse, n° 13.

l'ampleur et de la démarche; c'est plutôt dans la physionomie qu'on désirerait quelque chose de plus particulier. Les sujets auxquels se prend le poète sont volontiers extérieurs : Gros et Léopold Robert, un tableau de M. Delacroix, un marbre de Michel-Ange, une imitation de Shakspeare. Pourtant le côté intime ne manque pas; de nombreuses pièces, où s'exprime le regret de la mort d'une mère, sont faites pour toucher ceux qui ne préfèrent pas, dans les affections profondes, une discrétion plus rigoureuse. La poésie intime doit être très sobre, sous peine de devenir suspecte. Gray se plaint une fois, et de la plus douce, de la plus mélancolique des plaintes, et il se tait; voilà pourquoi l'on y croit. Lamartine répète et varie à satiété ses premières douleurs, et voilà pourquoi l'on n'y croit plus. Le talent sait faire bien des choses; donnez-lui un peu de sentiment, il simule le reste et il achève. Le cœur exercé discerne toutefois ce qui ne vient pas uniquement du dedans. Mme Colet a fait une jolie pièce au *Liseron*, qui exprime poétiquement notre conseil :

Aimez le liseron, cette fleur qui s'attache
Au gazon de la tombe, à l'agreste rocher;
Triste et modeste fleur qui dans l'ombre se cache
Et frissonne au toucher!

Aimez son teint si pâle et son parfum d'amande;
Ce parfum, on le cherche, il ne vient pas à vous;
Mais, à l'humble corolle alors qu'on le demande,
On le sent pur et doux!...

Mme Colet s'est donc dit à elle-même tout cela bien mieux que nous ne pourrions; mais sa nature l'emporte. Nous nous rappelons d'anciens vers d'elle où elle s'appelait *la vierge à l'ame véhémente*; l'ardente jeune fille est devenue la jeune femme tout-à-fait intrépide, et qui vise ouvertement au diadème de l'art. Dans une pièce intitulée *A ma Mère*, on lit des vers lancés à main armée contre la critique :

Mais ce n'est plus l'orgueil, une autre voix m'entraîne,
Ma mère, c'est l'honneur qui me pousse à l'arène
Et qui me fait braver, parmi les combattans,
Le lâche pamphlétaire aux propos insultans.

Quelle que soit la violence des coups, il est permis, à nous tous critiques, d'y moins répondre, lorsqu'ils viennent d'une belle amazone. Nous aimons pourtant mieux Mme Colet dans l'expression de l'amour; son chant d'Héloïse à Abeilard nous semble véritablement très passionné. Abeilard est bien heureux, après tant de siècles et après tant d'hommages de toutes sortes, après Colardeau et le *Sic et Non*, de recevoir encore, comme au premier jour, de tels

rajeunissemens de poésie. Mme Colet termine son volume par une petite pièce intitulée *Plus de vers;* c'est là un serment de poète qui ne tire pas à conséquence, et que le succès de son présent volume la décidera vite à rétracter.

Livre de Poésie à l'usage des jeunes filles chrétiennes (1). — Voilà un titre bien modeste; ce volume n'est qu'un choix, à travers la poésie française, des meilleures pièces qui remplissent les conditions de talent et de pureté. Mais ce choix est si curieusement fait, il y a une érudition de si bon goût autour de ces quelques pages çà et là détachées, les notices qui précèdent les pièces de chaque auteur sont touchées d'une main si sûre, qu'on y sent partout le jeu d'un esprit délicat habitué à vivre près des sources. A côté de *Polyeucte* on trouve nombre de scènes du *Saint Genest* de Rotrou; après *Athalie* on retourne vers Malherbe et au-delà; chemin faisant, ce sont d'agréables vers très peu connus, cueillis chez Godeau, chez Arnauld d'Andilly, chez Desmarest, chez Pélisson. L'auteur remonte ainsi jusqu'à Charles d'Orléans, et il ne descend pas au-delà de Voltaire. Je veux citer comme vers charmans d'un poète très décrié, ces stances de Desmarest, que son poème épique de *Clovis* a perdu, que ses comédies n'ont pas sauvé, et à qui Boileau (dit notre auteur) aurait dû quelque réparation pour ce moment de finesse et de grâce. C'est une traduction de l'hymne des *saints Innocens : Salvete, flores martyrum*, etc. :

Brillez, fleurs des martyrs, dont la troupe innocente
Tombe au lieu de Jésus sous le fer des méchans,
Comme un tourbillon dans nos champs
Rompt les tendres boutons de la rose naissante.

Prémices des martyrs qui pour Christ se dévouent,
Vous mourez pour l'Agneau, plus doux que des agneaux;
Vous riez devant vos bourreaux,
Et vos petites mains de vos palmes se jouent!

Les Revenans, par MM. Jules Sandeau et Arsène Houssaye (2). — Ces *Revenans* sont d'agréables nouvelles qui, dispersées çà et là depuis quelques années par les deux amis, se recueillent aujourd'hui en s'entrelaçant, et repassent ainsi, avec une sorte de nouveauté, sous les yeux des lecteurs. Le talent des deux auteurs s'y montre alternativement dans sa physionomie distincte; on peut dire qu'ils se font nuance l'un à l'autre. M. Sandeau, le peintre tout ému de *Marianna*, a plus de sérieux et d'abandon dans le sentiment; il s'y livre sans trop y sourire; volontiers quelque grand souvenir élégiaque attriste ou pas-

(1) Leleux, rue Pierre-Sarrasin, n° 9.
(2) Deux vol. in-8°, Desessart, rue des Beaux-Arts, 15.

sionne ses petits tableaux ou ses portraits, *Cyprien*, *la Prima Donna*, *Vingt-quatre heures à Rome*, *le Jour sans lendemain*. M. Arsène Houssaye, qui est moins connu et qui mérite de l'être, offre dans ses pages une douce ironie moqueuse, une grace champêtre légèrement égayée, une fraîcheur qui sent le tableau flamand. Les petites nouvelles intitulées *Mathilde*, *le Joueur de violon*, *les Aventures sentimentales*, ont un charme facile d'esprit et de cœur; avec moins de largeur et de verve dans le pinceau que M. Alphonse Karr, il n'en a jamais les écarts fâcheux ni ce qui corrompt l'impression. Les sentimens naturels y ont conservé un certain parfum comme du village natal. En s'attachant à de simples sujets, au milieu d'une littérature bruyante, M. Houssaye semble s'être dit quelquefois, avec le Kreisler d'Hoffmann : « Une petite mélodie insignifiante, chantée par une voix médiocre ou jouée avec hésitation, mais loyalement, avec une bonne petite intention, et venant bien du cœur, me guérit et me console. » *Les Revenans*, en un mot, sont d'une lecture aimable, sans prétention et sans cauchemar.

GÉOGRAPHIE ANCIENNE, HISTORIQUE ET COMPARÉE DES GAULES CISALPINE ET TRANSALPINE, par M. Walckenaër (1). — En 1810, l'Académie des Inscriptions mit au concours un programme ainsi conçu : « Rechercher quels ont été les peuples qui ont habité les Gaules cisalpine et transalpine aux différentes époques de l'histoire antérieures à l'année 410 de Jésus-Christ; déterminer l'emplacement des villes capitales de ces peuples, l'étendue du territoire qu'ils occupaient, et enfin les changemens qui ont eu lieu dans les divisions provinciales des Gaules sous l'administration romaine. » Le prix fut décerné en 1811 à M. Walckenaër, dont le Mémoire, assez développé pour former plus de mille pages, vient d'être publié pour la première fois. Nous apprenons, dans une introduction, que vingt-huit ans d'études assidues n'ont pas modifié les premiers résultats de l'auteur, et que son travail paraît aujourd'hui tel, ou à peu près, qu'il se présenta jadis à la docte assemblée dont il obtint les suffrages. Nous avons regret de le dire, cette déclaration était parfaitement inutile : il est trop évident que M. Walckenaër ne s'est pas approprié tous les procédés critiques, tous les moyens de vérification que la science de l'histoire a conquis depuis trente ans. La comparaison des idiomes, devenue facile depuis qu'on a déchiffré les langues orientales et recomposé les langues primitives de l'Occident, le rapprochement des monumens matériels et des précieuses reliques de l'antiquité, l'analogie des dogmes religieux, ainsi que des traditions qui en découlent, et pour tout dire enfin, une méthode d'investigation qui tient compte des moindres particularités, ont ingénieusement renouvelé la science des origines. La lumière qu'on a su faire jaillir jusque dans les âges les plus téné-

(1) 3 vol. in-8°, en y comprenant l'*Analyse géographique des itinéraires anciens*; avec un bel Atlas de 9 cartes. Chez Dufart, rue des Saints-Pères, n° 1.

breux, si faible et si incertaine qu'elle soit, permet du moins de distinguer les grandes masses et les mouvemens les plus significatifs. Nous reconnaîtrons volontiers que la plupart des historiens de nos jours, en s'emparant des révélations bégayées par une science née d'hier, s'en servent avec peu de discrétion. Ils ne manquent plus de tracer la généalogie du peuple auquel ils consacrent leur plume; ils précisent l'emplacement de son berceau, l'époque de son émigration, sa marche et ses temps d'arrêt à travers les régions non encore frayées : ils décrivent la rencontre des hordes errantes et le refoulement des unes par les autres, les oscillations qui en sont la suite, et enfin le classement qui s'opère à mesure que l'équilibre s'établit entre elles. Il se peut que M. Walckenaër repousse comme autant de rêveries les hypothèses de ce genre : ce ne serait qu'une raison de plus pour regretter que les hautes prétentions de l'ethnographie n'eussent pas été discutées par un de ces savans en qui l'on aime à retrouver la parfaite intelligence des textes classiques, la dévotion à la lettre écrite, la sagacité prudente, la candeur littéraire, et, en un mot, les honorables traditions de notre glorieuse école bénédictine.

Ces observations se rapportent surtout au premier chapitre de la *Géographie ancienne*, qui est, à coup sûr, insuffisant. L'auteur parle très vaguement des colonies tyriennes, phéniciennes ou égyptiennes, qui, suivant la tradition gréco-latine, ont peuplé les terres occidentales. Malheureusement les assertions de la vénérable antiquité se trouvent audacieusement démenties par la science moderne. On sait qu'un infaillible moyen de distinguer les peuples qui ont successivement occupé une contrée, est de débrouiller les élémens qui ont concouru à former la langue qu'on y parle. Or, l'analyse de tous les dialectes européens, depuis ceux qu'on peut considérer comme primitifs jusqu'aux plus récens, a été entreprise avec une ardeur et un ensemble qui présagent les plus brillans résultats. Jusqu'ici, il a été reconnu qu'en effet les Égyptiens et les Tyriens, ou, pour parler plus exactement, les peuples de race arabique, ont dû longer le littoral africain, et pénétrer en Europe par le détroit de Gibraltar; mais ils ne paraissent pas avoir dépassé de beaucoup la zône méridionale que baigne la Méditerranée. Pour découvrir les véritables ancêtres des peuples européens, il faut se tourner vers la haute Asie, et se représenter, dans l'angle formé par l'Oxus et par l'Indus, une race noblement féconde, laissant déborder de tous côtés sa population exubérante : au midi, procréant cette société indienne dont la littérature sanscrite est l'expression impérissable; à l'opposé, poussant les générations par flots successifs et les faisant ainsi remonter jusqu'au nord pour les déverser en Europe, où ils se condensent définitivement.

On n'a pas osé décider tout d'abord si les langues des anciens Celtes dérivaient, comme celles de la Germanie, de la source indienne; mais les doutes se sont dissipés peu à peu, et l'académie à laquelle M. Walckenaër appartient a sanctionné l'affirmative en couronnant des travaux que nous allons bientôt avoir occasion de rappeler. Les six dialectes connus de la langue cel-

tique ont été ramenés par les philologues à deux groupes très distincts; ce qui autorise à croire que le sol gaulois a été le théâtre d'une double invasion, le champ de bataille où deux races hostiles, quoique d'origine commune, ont dû s'entrechoquer avant de se confondre en une seule. Dans la remarquable *Histoire des Gaulois*, dont le succès et l'autorité sont d'un favorable augure pour la continuation qui va paraître et qui embrassera l'époque romaine, M. Amédée Thierry s'est ingénieusement servi de ces résultats pour trancher plusieurs difficultés historiques. Par exemple, les dogmes religieux en vigueur dans la Gaule accusaient la coexistence de deux principes inconciliables : un polythéisme aveugle et violent qui déifiait toutes choses, et l'adoration d'une divinité unique et immatérielle, intelligente et juste. M. Amédée Thierry attribue le culte grossier à la race qui la première déblaya le sol pour s'y asseoir, aux *Gaëls*, dont l'émigration aurait été contemporaine de celle des Pélasges, leurs frères : ainsi s'expliquerait la parenté des idoles gauloises avec celles de l'Olympe, et la facilité avec laquelle une partie de la Gaule adopta la mythologie romaine. Le même auteur pense, au contraire, que cette théologie avancée, pour laquelle les sages de la Grèce professaient une respectueuse admiration, appartenait à la civilisation druidique, c'est-à-dire qu'elle avait été apportée plus tard par la race dite *Cymrique* ou *Bretonne* (1), qui s'établit par la conquête à l'extrémité occidentale de l'Europe, dans les régions armoricaines et britanniques, où sa langue n'est pas encore oubliée, où les monumens de sa force subsistent encore. Suivant la même hypothèse, la première irruption des Gaulois en Italie n'eût été que la conséquence du refoulement des peuples gaëliques par les conquérans cymris, ce qui reporterait au VIe siècle avant notre ère l'introduction du druidisme dans les Gaules. On appréciera, par cette seule citation, toutes les ressources offertes à l'historien par la philologie comparée et par des recherches d'ethnographie judicieusement conduites. Sans doute les conclusions qui en découlent ne réunissent pas jusqu'ici tous les caractères de l'évidence : il sera long-temps permis de les adopter ou de les combattre; mais il nous semble qu'on ne peut déjà plus

(1) L'hypothèse qui divise la nation gauloise en deux familles peut s'autoriser du passage suivant de M. Walckenaër lui-même (tome 1er, page 98) : « Les auteurs anciens semblent avoir confondu sous la même dénomination les Cimbres et les Gaulois. Cicéron dit : *C. Marius influentes in Italiam Gallorum copias repressit.* Ceux qui, sous Brennus, firent le voyage de Delphes, et qui sont désignés par tous les historiens comme des Gaulois, sont appelés Cimbres par Appien, *Galli quos Cimbres vocant.* Lucain semble aussi confondre ces deux appellations quand il fait Cimbre celui qui tua Marius, que Tite-Live et les autres font Gaulois. Enfin Plutarque donne à connaître que les Cimbres et les Gaulois se servent de la même langue. » Le témoignage d'Appien a d'autant plus de force, que le mot *Brenn* ou *Brennus*, en langue cymrique, n'est pas un nom propre, comme les Latins l'ont cru, mais le titre du commandement.

leur refuser les honneurs de la discussion sans s'accuser soi-même de négligence.

Le véritable point de départ pour M. Walcknaër est le VIe siècle avant notre ère, c'est-à-dire l'époque où il est permis de préciser les dates d'après les autorités classiques. Dès-lors, tous les documens grecs et latins qui peuvent servir à déterminer la circonscription des états et l'assiette des villes sont rassemblés dans un travail qui est devenu pour ces textes la plus judicieuse concordance, le commentaire le plus abondant et le plus décisif. Le géographe rencontre de grandes difficultés quand il remonte jusqu'à ces temps où les populations, dans toute la turbulence du premier âge, n'ont pas encore eu le temps de se condenser et de prendre racine dans le sol. L'instinct ou l'intérêt les groupe en peuplades jalouses, qui, toujours en mouvement, s'entrechoquent, se relancent, s'éparpillent, se fondent l'une dans l'autre : un succès les gonfle démesurément : un revers les amoindrit, au point de les rendre imperceptibles. Pour limiter la place qu'elles ont occupée sur la scène historique, il faut suivre minutieusement la chronologie des faits, et dégager du récit des historiens les résultats définitifs de chaque révolution. Cette méthode, indiquée par le programme du concours, a été celle de M. Walckenaër. Le premier fait saisissable est l'établissement des Grecs de l'Asie mineure sur les côtes méridionales de la Gaule. C'est pour l'auteur une occasion de parcourir les plages méditerranéennes, sur les traces du plus ancien des géographes connus, de Scylax, qui écrivait 492 ans avant Jésus-Christ. Les peuples qu'il y rencontre dès cette époque sont des Liguriens, issus probablement de la famille ibérique, ou tout au moins mélangés d'Ibères. La plus considérable de ces tribus liguriennes est celle des Ségobrigiens qui reçoivent sur leur territoire les aventuriers de Phocée, à qui nous devons Marseille. De tous les peuples répandus dès-lors dans l'intérieur de la Celtique, on ne connaît que ceux qui ont été signalés par Tite-Live, pour avoir débordé à plusieurs reprises sur l'Italie. M. Walckenaër, qui a développé d'une façon fort intéressante les admirables pages de l'annaliste latin, décrit l'itinéraire et les résultats de six expéditions, depuis celle de Bellovèse, 590 ans avant Jésus-Christ, jusqu'à la prise de Rome par Brennus, deux siècles plus tard. La marche d'Annibal à travers la Gaule fait encore époque dans l'histoire de la géographie. On sait que les récits anciens laissent du doute sur le lieu où les Carthaginois ont franchi les Alpes, et que ce point d'érudition a déjà fait éclore nombre de volumes. Suivant M. Walckenaër, le passage s'est effectué vers le lieu où se trouve aujourd'hui Briançon. Vient enfin l'époque où les Romains, après s'être assimilé tous les peuples de l'Italie, envahissent à leur tour la Gaule chevelue. Les matériaux de toute nature ne cessent dès-lors de s'accumuler, et il devient possible de reconstruire fidèlement l'ancien monde.

Plusieurs savans, dont l'opinion est confirmée par celle de M. Walckenaër, ont avancé que, pour les quatre premiers siècles de notre ère, la Gaule transalpine est de tous les pays celui dont la géographie politique peut être rétablie avec le plus de précision. Quand César pénétra dans la Gaule, la popu-

lation se trouvait répartie en tribus qui reconnaissaient le pouvoir absolu et héréditaire d'un chef, et en petits états, dont la constitution se rapprochait plus ou moins des formes républicaines. Les Romains, pour affermir leur conquête, proclamèrent le respect des usages et des intérêts établis; mais, comme il leur était plus facile sans doute de s'arranger avec les représentans des villes qu'avec ces petits despotes qui conservaient religieusement la tradition de leur indépendance, les rusés tuteurs de la Gaule favorisèrent de tout leur pouvoir l'institution des états populaires aux dépens de la farouche aristocratie. Cérialis, dans un beau discours que lui prête Tacite, se fait un titre de cette politique auprès des Gaulois révoltés. « Les *tyrannies* et les guerres intérieures, leur dit-il, ont désolé votre pays, jusqu'au jour où vous avez reconnu nos lois (1). » Cette manœuvre eut plein succès. Dès les premiers temps de l'empire, tous les peuples qui composaient la nation gauloise avaient adopté le régime municipal, et, quoique les anciennes terres nobles conservassent en grande partie leurs franchises, elles n'étaient pas moins incorporées au territoire des cités. Or, le christianisme, qui ne tarda pas à s'organiser politiquement, éleva un siége épiscopal pour chacun des peuples gaulois, et la circonscription de chaque cité devint la limite d'un diocèse. Le gouvernement civil changea; les bornes administratives furent souvent déplacées; les peuples se confondirent : seule, l'Église demeura imperturbable au milieu des ruines, de sorte qu'une carte de la France ecclésiastique avant 1789 indiquerait rigoureusement, assure-t-on, la position relative des peuples gallo-romains. Ce genre de preuve n'est peut-être pas à l'abri de toute objection, malgré l'autorité qu'il emprunte de plusieurs noms célèbres. Nous avons beaucoup plus de confiance dans l'*Analyse des itinéraires anciens*, résultat d'un travail immense qui suffirait seul à fonder une renommée durable. Cette opération a conduit M. Walckenaër à la découverte de cinq mesures différentes employées dans la Gaule transalpine; savoir : des stades de trois proportions en usage dans les diverses régions maritimes; dans l'intérieur du pays, le mille romain de soixante-quinze au degré, et la lieue gauloise de quinze cents pas romains ou cinquante au degré, ce qui représente exactement le double de nos lieues communes.

Si, comme description topographique, le livre de M. Walckenaër ne laisse rien à désirer, on pourrait peut-être lui reprocher de ne pas justifier pleinement son titre de *Géographie historique*. Ainsi on aimerait à trouver quelques indications, ou, à défaut de renseignemens positifs, quelques conjectures archéologiques, sur l'aspect des diverses contrées gauloises. Il eût été possible sans doute de jeter quelques lueurs sur ces étranges villes druidiques, qui ne devaient avoir ni temples ni édifices publics, puisque le culte s'exerçait dans les mystérieuses profondeurs des forêts, que l'administration toute pratique ne conservait pas d'archives, et que les actes de la vie civile s'exer-

(1) Tacite, Histoire, liv. IV, chap. 74.

çaient à ciel ouvert. Il y avait encore des différences à signaler entre les places fortes (*oppida*), qui probablement faisaient souvent partie du domaine des chefs indépendans, et les villes (*urbes*), siéges des cités ou confédérations populaires. Ces cités étaient de constitutions fort différentes; toute l'échelle des combinaisons politiques paraît y avoir été essayée, depuis la tutelle sacerdotale jusqu'à la démocratie : ce sont là des renseignemens sur lesquels un géographe devrait appeler l'attention. Pour les temps postérieurs à la conquête, l'auteur s'est contenté de noter la fondation des villes nouvelles, et de déterminer les divisions de la Gaule en provinces, c'est-à-dire des circonscriptions purement arbitraires et qu'on modifiait suivant les exigences de l'administration. Sans se perdre dans les détails infinis du régime gallo-romain, il eût été utile d'ajouter que les cités et leur banlieue n'occupaient que la moindre partie du territoire; que tout le reste était subdivisé en cantons ruraux formés par la réunion des domaines des *puissans* ou propriétaires libres; que chacun de ces cantons, sorte de principauté indépendante, ne se rattachait à la cité métropolitaine que par les liens de la fiscalité; qu'il avait d'ailleurs son administration, son code spécial, ses franchises, nombre de châteaux et de bourgades, et enfin sa petite capitale, où résidait l'officier romain, où se trouvait le temple commun, le tribunal, les marchés.

Sur le déclin de l'empire, le nord de la Gaule n'est plus qu'un champ de bataille, où les Germains viennent défier insolemment les légions romaines. Cette région prend dès-lors un aspect étrange, qui n'a pas été suffisamment caractérisé. Les documens historiques des IIIe et IVe siècles parlent sans cesse de villes détruites, de champs dépeuplés, de terres en friches qu'on fait *reverdir* en y transplantant des vétérans légionnaires et des barbares. M. Walckenaër, qui déclare que ces établissemens ont été *trop peu remarqués*, est loin de leur accorder lui-même toute l'attention convenable. Au IVe siècle, la région menacée par les Germains est en grande partie concédée, à titre de bénéfices militaires, à des *Lètes*, ou à des barbares admis à la condition *lètique*. Mais ces *Lètes*, dont M. Walckenaër se débarrasse avec quelques lignes, ont soulevé plus d'un système. Suivant l'abbé Dubos, le mot *læti* n'est pas le nom d'un peuple, mais tout simplement l'adjectif latin qui a le sens de *contens* ou *joyeux*, et il prétend que les barbares reçus à titre de colons l'ajoutaient au nom de leur tribu, pour témoigner leur joie de partager ce que les empereurs appelaient avec emphase *la félicité romaine*. On a avancé que le mot *letus* (participe du verbe inusité *lere*, oindre) était comme le nom de *picti*, donné aux Écossais, attribué aux peuples qui avaient coutume de se peindre le corps à la façon des sauvages. Sans avoir égard au témoignage formel de Zozime, qui présente les Lètes comme un peuple d'origine gauloise, plusieurs savans ont cherché leur berceau dans la Germanie; M. Walckenaër en a fait une tribu de Sarmates.

Arrêtons-nous à une opinion beaucoup plus probable, et qui a pour elle l'avantage de concilier tous les textes anciens, celle qui fait du mot *lète* la tra-

duction latine d'un terme celtique qui aurait eu la signification de *défricheur* ou de *pionnier* (1). Sous le règne d'Auguste, dit le savant Perreciot, les victoires de Drusus, ayant balayé toute la rive droite du haut Rhin, laissèrent vacans des espaces considérables, où se précipitèrent tout ce qu'il y avait dans la Gaule de pauvres et de gens sans aveu (2). Ces colons, qui payaient la dîme aux Romains et supportaient plusieurs charges militaires, furent tout naturellement appelés *défricheurs* ou *lètes*, mot qui, de qualificatif, se transforma, avec le temps, en nom de peuple, et de peuple réellement gaulois (3). Mais vers la fin du IIIe siècle, la supériorité appartenait aux Germains, et la position des défricheurs installés dans les provinces transrhénanes n'était plus tenable. Il y eut alors division parmi les Lètes; une partie fit cause commune avec les vainqueurs : ce furent ceux qui ont été depuis qualifiés de *Lètes-allemands* ou *barbares;* mais le plus grand nombre préféra repasser le Rhin, et reformer de nouveaux établissemens sur la rive gauche, où le malheur des temps avait multiplié les terres en friche. Obtenir les champs où reposaient leurs ancêtres, c'était pour ces malheureux rentrer en possession d'un patrimoine. Ce sentiment tout naturel est le meilleur commentaire d'une phrase fort obscure, adressée par le rhéteur Eumènes à l'empereur Maximien. « Le Lète rétabli dans ses droits en vertu du *postliminium* (4), le Franc reçu à discrétion, cultivent les champs dévastés des Nerviens et des Tréviriens. Les déserts qui avoisinent Amiens, Beauvais, Troyes, Langres, refleurissent par le fait des barbares. »

Les concessions de terres n'étaient pas gratuites; elles imposaient une redevance en espèces, des corvées militaires, un service actif au besoin, et en tout temps une consigne si rigoureuse, qu'elle a fait douter si la condition du Lète appartenait à l'esclavage ou à l'ingénuité. Or, on en vint à appeler *terres lé-*

(1) *Leton, letoun*, jachères, gazon, *friches*. Dans le Diction. celto-breton de Legonidec, page 306.

(2) « Levissimus quisque Gallorum, et inopiâ audax, dubiæ possessionis solum occupavere. » Tacite, *de Moribus Germanorum*.

(3) Le lien national était très faible dans l'antiquité : les sociétés se formaient très facilement, et on pourrait citer plusieurs exemples de peuples qui ont tiré leur nom de leur campement ou de leur fonction. Ainsi, les tribus cantonnées sur le Rhin pour la défense du fleuve constituèrent la nation des *Ripuaires*, dont le code nous est resté.

(4) « Nerviorum et Treverorum arva jacentia, Lætus *postliminio* restitutus, et receptus in leges Francus excoluit : quidquid infrequens Ambiano ac Bellovaco et Tricassino solo, Lingonicoque restabat, barbaro cultore revirescit. » (*Panégyriques d'Eumènes*, dans le *Recueil des historiens de France*, tome 1er, page 714.) Le *postliminium*, ou droit de récupération, autorisait à reprendre la chose qui était tombée induement au pouvoir d'un étranger pendant l'absence du propriétaire légitime. La distinction établie à ce sujet dans la phrase d'Eumènes entre le Lète et le Franc est très remarquable.

tiques toutes celles qui imposaient de pareilles charges aux colons, quelle que fût d'ailleurs leur nation. Il n'y a donc pas lieu à s'étonner de voir dans la *Notice des dignités de l'empire* plusieurs corps militaires désignés sous le nom de Lètes-teutons, Lètes-bataves, Lètes-francs. C'est que ces barbares, en se mettant au service des Romains, avaient accepté le contrat létique, ou peut-être parce qu'ils se trouvaient enrégimentés avec des Lètes véritables. On nous pardonnera d'avoir insisté sur ce fait, en raison de sa double importance en géographie et en histoire. D'abord, l'indication de plus de trente colonies militaires, sans compter celles dont les traces se sont effacées, prouve qu'elles ont occupé une grande place dans les provinces du nord. Il nous semble, en second lieu, que des recherches sur les établissemens de cette nature conduiraient les historiens vers l'une des sources trop négligées de notre droit public. En effet, si les peuples de la confédération franque se montrèrent moins exigeans dans le nord, que ne le furent au midi les Bourguignons et les Visigoths, n'est-ce pas parce que déjà les provinces rhénanes étaient en grande partie occupées par des hommes d'origine germanique? Le *lète* gallo-romain est-il autre que le *lite* des Francs? La jouissance d'un domaine, à charge de subordination et de service actif, n'a-t-il pas conduit à la hiérarchie féodale? et les obligations imposées aux colons enrégimentés n'ont-elles pas de nombreux rapports avec la servitude qui pesa plus tard sur les hommes de main-morte?

En signalant ces omissions, nous n'avons pas l'orgueilleuse pensée de surprendre en défaut la forte érudition de M. Walckenaër. Il va de lui-même au devant des critiques, en déclarant dans sa préface que des difficultés de publication l'ont empêché d'utiliser tous ses matériaux. N'est-il pas infiniment regrettable que son troisième volume, consacré à la concordance des itinéraires anciens, ne soit qu'une sèche indication des distances, et que l'auteur n'ait pas pu produire le résultat de trente années de recherches, c'est-à-dire une série de mémoires où chacune des routes de la Gaule romaine est décrite? Les découvertes qu'on a faites en archéologie, depuis l'époque où le vieux Bergier écrivait sa belle *Histoire des grands chemins de l'Empire*, ont, à coup sûr, prêté au travail inédit de M. Walckenaër le piquant de la nouveauté, et l'importance attachée aujourd'hui à tout ce qui se rapporte aux moyens de communication, offrirait, ce nous semble, une garantie à l'éditeur. Le courage lui viendra, il faut l'espérer, avec le succès de la *Géographie ancienne*, qui, malgré la sécheresse et l'insuffisance de quelques détails, a conquis une place des plus honorables dans les bibliothèques historiques.

De l'affinité des langues celtiques avec le sanscrit, par M. Adolphe Pictet (de Genève) (1). — Nous venons de dire que la parenté des idiomes celtiques avec le groupe indo-européen n'avait pas été admise sans contesta-

(1) Grand in-8°, chez Benjamin Duprat, rue du Cloître-Saint-Benoît, n° 7.

tions par plusieurs philologues. Notre Académie des Inscriptions ne resta pas indifférente à un débat qui devait établir les droits généalogiques de la famille gauloise. Un prix offert par elle en 1834, a provoqué de consciencieuses recherches qui paraissent avoir dissipé les incertitudes par la conformité de leurs résultats. Un des livres couronnés, celui de M. Eichoff, a été analysé dans cette *Revue*. Il nous reste à signaler le mémoire de M. Pictet, dont le publication a été plus tardive, quoiqu'il ait partagé les honneurs du concours. Les travaux de cet ordre sont de ceux qui commandent à la critique un silence prudent; il faut accepter en s'inclinant le jugement rendu, quant au fond, par les juges compétens du tribunal académique. Nous ajouterons seulement que nous avons remarqué dans cette œuvre d'un étranger une clarté d'exposition et une aisance de langage que l'aridité du sujet fait particulièrement valoir.

La famille des langues celtiques est formée par la réunion de deux branches distinctes : la première est le *gaëlique*, qui comprend trois dialectes, l'*irlandais*, le *manx*, en usage dans l'île de Man, et l'*erse*, qui est la langue des montagnards de l'Écosse. Ces trois dialectes sont considérés comme des altérations de la langue qui la première a retenti sur le sol gaulois; et, en effet, à les voir précisément relégués vers les extrémités occidentales de l'Europe, il est permis de conjecturer, comme l'a fait M. Amédée Thierry, que le grand corps des Gaëls a été violemment rompu par une seconde race d'envahisseurs, et refoulé jusqu'aux dernières limites de notre continent. La seconde branche, appelée *cymrique* ou *bretonne*, désignation préférable selon M. Pictet, est encore parlée, mais avec des nuances diverses, dans le pays des Galles, dans la province de Cornouailles et dans notre Bretagne française. Or, dans chacun des pays où résonne encore l'écho des âges lointains, il s'est trouvé des antiquaires qui en ont saisi et noté les accens. Tous les mots ont été recueillis, interprétés, décomposés, coordonnés en glossaires, ramenés aux lois grammaticales. Ce n'est pas tout : ces récits qu'on se transmet dans les chaumières, sans les comprendre, ces chants qui ne sont plus pour le paysan qu'un roucoulement instinctif, la science les a matérialisés par l'impression, et ils ont pris rang dans les bibliothèques, sur le rayon destiné aux curiosités littéraires. Il ne fallait pas moins que cet ensemble de documens, empruntés à tous les dialectes, pour qu'il devînt possible de rétablir le fonds primitif du langage, et d'évoquer, en quelque sorte, le génie de l'ancienne Gaule. Aussi n'est-ce plus par les preuves dont se contentaient autrefois les étymologistes, par des consonnances souvent menteuses, par des rapprochemens de mots pris au hasard dans les dictionnaires, que l'affinité du celtique et du sanscrit nous est démontrée : elle résulte de l'accord de leurs lois, de l'esprit qui leur est commun. Les termes de comparaison établis par M. Pictet, sont : 1° le système phonique, 2° la dérivation et la composition des mots, 3° les formes grammaticales. « Ces trois sections, ajoute-t-il avec raison, comprennent tous les élémens principaux du problème. Deux langues, dont les analogies s'étendent

a ces diverses parties de leur organisme, doivent avoir à coup sûr une même origine. » Cette méthode est d'autant plus satisfaisante que les exemples sur lesquels elle s'appuie mettent en regard des radicaux sanscrits un grand nombre de mots celtiques, et qu'ainsi la vérification matérielle vient à l'appui de la preuve analytique.

Il paraît donc hors de doute que la nation gauloise est issue d'une grande famille appelée vaguement indo-germanique, qui, dès les premiers âges du monde, s'est assise majestueusement au sud-est de la mer Caspienne, et au sein de laquelle s'élabora le *Zend*, la langue de Zoroastre, qu'on commence à déchiffrer. Mais dans l'état présent des recherches, il y aurait de la témérité à pousser plus loin les conjectures, et à pressurer les mots pour en faire sortir des démonstrations historiques. Par exemple, dans l'appendice qui termine son mémoire, M. Pictet suppose que le berceau d'où s'échappèrent les Hindous et les Celtes, fut placé sous un ciel plus chaud qu'on ne le dit communément, et voici la raison qu'il allègue : d'abord, la racine du mot qui, en sanscrit, signifie *matelas de coton*, se retrouve avec les inévitables changemens dans plusieurs dialectes celtiques; ensuite, le mot sanscrit *sardûla*, qui signifie *tigre* au propre, et au figuré *fort, véhément,* reparaît dans le mot irlandais *sartulaid*, qui exprime également la force; ce qui annonce doublement, selon M. Pictet, que la langue-mère s'est formée dans un pays favorable à la culture du coton, et sous la zône ardente où se rencontre le tigre. M. Pictet, nous le savons bien, n'a pas voulu proclamer une découverte, mais montrer par une seule étincelle tout ce qu'on peut tirer de lumière du choc ingénieux des mots. Il fallait du moins signaler le danger de cette méthode divinatoire, et préparer pour les imaginations aventureuses le frein salutaire de la critique. Ne laissons pas oublier que la philologie comparée, pour mériter confiance, doit opérer sur une série de mots disposés à l'avance et embrassant tout un ordre d'idées, de telle sorte que les similitudes ne puissent pas être raisonnablement attribuées au hasard. Une autre cause d'erreur existe encore : la prononciation de ces idiomes qui ne sont pas d'un usage commun, est toujours fort incertaine, et les mots mis en comparaison n'étant pas écrits avec les caractères qui leur sont propres, mais avec ceux de notre alphabet moderne, il pourrait arriver que cette double traduction occasionnât d'étranges méprises. Au reste, M. Pictet sent pour lui-même la nécessité d'appuyer ses hypothèses futures sur une base large et solide. Le travail que l'Académie a sanctionné n'est pour lui qu'un premier pas dans la voie des recherches. Il a dessein d'étudier successivement des groupes de racines, des catégories de mots, et déjà, nous dit-il, le rapprochement des noms d'animaux dans toutes les langues qui se rapportent au groupe indo-européen, a fait briller à ses yeux plus d'un éclair inattendu.

HISTOIRE DU DROIT DE PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN OCCIDENT, par M. Edouard Laboulaye (1). — Encore un livre couronné par l'Institut. L'Académie des Inscriptions, qui produit fort peu, se fait sans doute un mérite des travaux qu'elle provoque annuellement. S'il est parfois utile de fomenter l'émulation, n'y a-t-il pas des inconvéniens très réels à ces programmes qui ne laissent pas à l'auteur la libre disposition de son plan, à la *date de rigueur* qui assujétit la pensée à la dure loi de l'échéance. L'Allemagne, à notre connaissance, ne délivre pas de médailles à ses savans, ce qui ne l'empêche pas de régner avec éclat dans la carrière de l'érudition.

C'est un livre d'ailleurs plein de science et de talent qui nous suggère ces réflexions, parce qu'il nous semble que l'auteur n'eût pas mérité les reproches que nous allons avoir à formuler, s'il ne s'était pas engagé dans les barrières d'un tournoi académique. Un tableau exact des révolutions de la propriété résumerait l'histoire de l'humanité entière, car les hommes ne s'agitent tant dans ce monde que pour arriver au bien-être dont la possession du sol est la plus sûre garantie. Pour remplir dignement un tel cadre, il faudrait avoir suivi chaque peuple à son tour dans les diverses manifestations de son existence, et savoir tout de lui, depuis les actes de sa politique extérieure jusqu'aux plus intimes secrets de son organisation. Mais, quand on s'est condamné à répondre à jour fixe aux questions posées par une académie, on songe moins à épuiser un sujet qu'à en présenter les généralités d'une façon saisissante. C'est ce qu'a fait M. Laboulaye. Il a cherché de larges traits et des nuances vigoureuses pour caractériser les grandes époques de la civilisation occidentale. Le volume soumis au public se divise en deux parties : constitution romaine, et établissement des barbares. Un autre volume, qui doit suivre, comprendra l'époque féodale et sera terminé par des considérations sur l'état actuel de la propriété foncière et sur son avenir en présence du prodigieux développement de la propriété mobilière. Pour chacune de ces époques, le droit de propriété est étudié dans ses rapports avec le régime politique, la législation civile, l'organisation de la famille. Cette triple exploration annonce une connaissance approfondie de ce que les jurisconsultes appellent l'histoire intérieure du droit. Nous reprocherons toutefois à l'auteur de ne procéder que par des conclusions générales, comme si l'Occident tout entier n'avait jamais formé qu'une seule société. Il domine les faits de si haut, que les détails lui échappent. Il cède trop aisément à la tentation d'expliquer le droit par des images, genre d'interprétation plein de dangers, même pour les plus grands génies, et qui a fait dire aux juges sévères que l'auteur de l'*Esprit des Lois* n'avait fait trop souvent que *de l'esprit sur les lois*. Quelques lignes donneront une idée des *effets* que M. Laboulaye affectionne : il s'agit de la distinction qui existait, dans l'ancien droit romain, entre la propriété *quiritaire* ou privilégiée et la possession restreinte des provinciaux. « Quand Justinien abrogea ces distinctions qui

(1) 1 vol. in-8°, chez Durand, libraire, rue des Grès, n° 4.

le gênaient, et qu'il ne comprenait plus, il fit comme l'Arabe qui brise sans pitié la pierre des tombes égyptiennes sur lesquelles il a planté sa chétive masure, et qui se rit dédaigneusement de ces signes bizarres, langue sainte dont le barbare a perdu le secret. » Ces quelques mots forment tout un chapitre, le XIVe du second livre. L'image est brillante; malheureusement elle ne reflète dans les esprits qu'une idée fausse. L'impression qui en reste est défavorable à Justinien, qu'il eût été plus juste de louer, pour avoir effacé du livre de la loi un privilége abusif et déjà tombé en désuétude.

Mettons-nous au point de vue de l'auteur. Embrassons d'un seul coup d'œil le tableau d'ensemble qu'il expose, et demandons-nous si pour la France en particulier il est d'une exactitude satisfaisante. M. Laboulaye entre en matière par un résumé de savans travaux de Niebuhr, qui ont montré dans l'ancienne Rome deux sortes de propriété : le *dominium*, ou domaine privé, bien patrimonial, dont l'inviolabilité ne fut jamais contestée; et les *possessions*, ou terres publiques dont le fonds appartenait à l'état, mais dont la jouissance pleine et entière était obtenue, en vertu d'un bail perpétuel, par les familles patriciennes. Une exploitation commune à ces *possessions* et aux propriétés patrimoniales du noble fermier finissait par confondre ces deux natures de biens, de telle sorte que leur séparation devenait impossible, et que le contrat de bail obtenait en réalité toute la puissance d'un acte d'acquisition. Ainsi se formaient ces vastes domaines qui, selon l'unanime témoignage des politiques anciens, causèrent la ruine du sol italique. Ce que la plèbe demandait avec tout l'emportement du désespoir, c'était non pas la spoliation des héritages paternels, mais une répartition plus équitable des terres publiques, réserve sacrée de l'état, acquisition commune à laquelle chacun avait contribué de son sang et de ses sueurs. La lutte eut pour dernier résultat le renversement de la constitution républicaine : ainsi le voulait la loi fatale des révolutions. Quand un abus porte profit à une classe entière, il ne peut plus être corrigé que par un *déclassement* brutal, par une refonte générale et hasardée de tous les élémens dont la société se compose. Ces débats intérieurs de la république romaine, éclairés par le rayonnement des plus vives intelligences, seront l'éternelle leçon des hommes d'état.

Quoique l'histoire de nos ancêtres ait été tristement laissée dans les ténèbres, on croit distinguer qu'à l'époque où les lois agraires agitaient la société romaine, la nation gauloise était en proie à des convulsions de même nature.

Comment le sol gaulois se trouvait-il partagé entre les *cités*, ou petits états déjà constitués, et les *rois*, comme disaient les Latins, c'est-à-dire les chefs de tribus, qui sans doute résistaient avec une sauvage énergie aux envahissemens de la civilisation? Quel était le rôle des classes inférieures? Ces *ambactes*, dont l'antiquité a parlé diversement, étaient-ils des esclaves sans personnalité, comme ceux des Romains, ou bien des cliens attachés aux nobles, comme César l'a donné à entendre, ou une caste condamnée au travail, supposition autorisée par la signification du mot *ambachter*, qui se retrouve dans les lan-

gues teutoniques? Ou enfin, formaient-ils cette foule plébéienne que César a montrée abattue sous le joug de l'aristocratie? Rechercher l'état des personnes, c'est établir la condition des terres, c'est faire l'histoire de la propriété. M. Laboulaye s'est abstenu de soulever des questions qu'il n'est pas possible de résoudre avec autorité : c'est trop de discrétion en pareille matière. Il y a en histoire des doutes savans, qui sont aussi instructifs que la discussion d'un texte. Les premières pages de toutes les annales manquent toujours de précision, et les faits sortent forcément de certaines conjectures, comme l'arbre des racines qui disparaissent dans le sol. Il ne serait pas permis de négliger absolument l'âge celtique, si l'on écrivait spécialement l'histoire du droit de propriété dans notre pays. On sait, en effet, qu'à l'exception de la province qui, plus d'un siècle avant César, avait subi dans toute sa rigueur le droit de conquête, la Gaule, épuisée mais non rendue, obtint du vainqueur le libre exercice de ses lois et la consécration des intérêts existans. Après César vint la phalange des jurisconsultes, qui entreprit de compléter par la discussion l'œuvre ébauchée par les armes. La propriété, nécessairement ébranlée par la conquête, fut replacée sur une base dont le plan appartenait au génie romain. Mais cette restauration fut à coup sûr lente et laborieuse, et il serait peut-être fort difficile de dire à quelle époque de l'ère gallo-romaine elle se trouva pleinement accomplie.

Pour l'époque où la loi romaine devint le droit commun dans la Gaule, nous soumettrons à M. Laboulaye quelques observations, moins comme des critiques que comme l'expression de nos doutes. Son livre établit seulement deux nuances dans les conditions de la propriété : le droit *quiritaire*, qui fut le privilége des Romains nés à l'ombre du Capitole, et le droit *provincial*. Nous croyons cependant que les titres de la possession dans les provinces étaient loin d'être uniformes. C'est par la Gaule que nous en jugeons. N'y avait-il pas une grande différence entre la condition des propriétaires ruraux qui avaient la libre disposition de leurs fonds, et jouissaient même de certains priviléges attachés à la terre, et celle des citadins, qui, pour la plupart enrégimentés en corporations, ne possédaient que comme usufruitiers, bien qu'ils augmentassent le fonds commun par leur industrie? La classe qui tenait dans les cités gallo-romaines le rang de la bourgeoisie moderne, les *décurions*, pouvaient posséder en propre; mais ce droit écrit dans la loi n'était qu'illusoire, puisque leurs biens, hypothéqués en garantie des impôts dont ils étaient les collecteurs responsables, finirent par être engloutis par le fisc, qui devint ainsi propriétaire d'une grande partie du territoire. La loi des colonies militaires n'était pas non plus celle qui régissait les colons attachés aux glèbes patrimoniales. Pour prouver enfin que la propriété était constituée dans la Gaule d'une façon fort capricieuse, il suffirait de rappeler l'inégale distribution des charges publiques. Des recherches sur la fiscalité romaine, dirigées dans ce but, ne seraient pas un vain jeu d'érudition. Pour celui qui a pénétré profondément la constitution économique des peuples, l'histoire n'a plus d'obscurités. Les

mouvemens révolutionnaires ne sont plus que les symptômes prévus d'un trouble intérieur.

La seconde section du livre, l'époque germanique étudiée par rapport à notre pays, laisse beaucoup moins à désirer. Il en devait être ainsi, puisque la terre gauloise a été le principal théâtre de la rénovation dont les Barbares furent les instrumens. On y trouve pourtant quelques assertions qui provoquent la controverse. Il nous semble que l'auteur n'a pas assez souvent mis à contribution le recueil des lois barbares, qui sont avant tout, comme on l'a dit avec vérité, une sorte de code rural. Un chapitre de vingt-cinq lignes, intitulé : *Partage des terres*, ne tient pas dignement sa place dans une *Histoire de la Propriété*. Après avoir rappelé dans ce même chapitre que les Bourguignons et les Wisigoths s'approprièrent une partie des terres dans le pays où ils s'établirent, M. Laboulaye ajoute : « Quant aux Francs, qui n'étaient point, comme les Bourguignons et les Goths, des peuplades marchant sous la conduite d'un roi, mais simplement quelques bandes germaines unies par la conquête sous un nom de guerre, *on ne voit point qu'ils aient dépouillé les anciens possesseurs*. Il y avait sans doute dans les Gaules plus de terres incultes et domaniales qu'il ne fallait pour les satisfaire tous : c'est du moins ce qu'on peut juger par ces domaines immenses attribués aux rois francs, comme terres du fisc. » L'opinion commune fait généralement honneur aux Francs de cette générosité, mais elle est fort contestable. Du moins, ceux qui les premiers arrachèrent à Stilicon le droit de *cohabitation* sur les rives du Rhin, et qui, mêlés aux Belges, formèrent la nation des *Ripuaires*, obtinrent ou s'approprièrent des lots de terre, comme les autres barbares : le titre LX de la loi des Ripuaires ne permet pas d'en douter. M. Laboulaye dit encore (page 244) : « La population libre était dans les villes, » et plus loin (page 259) : « Les cités laissées aux Romains, la campagne fut découpée en cantons, etc. « Ces passages donneraient à penser que la population romaine a été violemment comprimée dans les villes; ce serait se faire une idée très fausse de cette perturbation sans exemple dans les annales du monde, et que l'on a appelée *la conquête* faute d'un nom qui lui convînt.

Les Romains de condition libre ne furent pas relégués dans les villes, puisqu'ils conservèrent, tout le monde le sait, la moitié ou au moins le tiers des propriétés cantonales où ils faisaient habituellement leur résidence. Les biens du clergé, déjà considérables, furent en général respectés, et le clergé était romain. On serait même tenté de croire que l'autorité impériale, qui conservait encore le prestige de la force, s'étudiait à contenter les barbares, et à adoucir en même temps les angoisses de la spoliation dont les Romains étaient victimes. Tous les Germains n'ont pas été établis aux dépens des fortunes privées; les monumens authentiques distinguent les *concessions* ou fonds de terre détachés du domaine public, et les *sorts* ou terres provenant de déchirement des propriétés particulières. Il était expressément défendu, par le code des Bourguignons, d'exiger un *sort* quand on avait déjà obtenu une *conces-*

sion, et, par une clause de la même loi, le Bourguignon qui voulait vendre sa part de terre, était obligé d'accorder la préférence à son *consort*, c'est-à-dire au Romain que le sort lui avait donné pour hôte.

Indiquer dans un travail d'érudition quelques points douteux, quelques omissions inévitables, c'est reconnaître l'exactitude des autres parties. Ni le savoir, ni la pénétration, ni l'ardeur généreuse, ne manquent à M. Laboulaye; qu'il cède moins facilement au dangereux désir de donner du relief aux idées, qu'il se demande, avant de résumer audacieusement les faits, s'ils ont été mis hors de doute par la discussion, si les formules générales s'appliquent strictement aux détails, et il pourra, nous n'en doutons pas, opposer d'excellentes études sur le droit public, à celles que l'Allemagne savante compte aujourd'hui parmi ses plus beaux titres. Déjà M. Laboulaye possède les qualités qui seront toujours de rigueur dans une école française. Son premier livre est clair et animé, d'une concision qui engage, d'une lecture séduisante, malgré quelques incorrections qu'on remarque, parce qu'elles font tache dans un bon style. Mais ce livre doit prendre rang parmi ceux qui ont le rare privilége de se reproduire, et l'auteur pourra, tôt ou tard, en combler les lacunes et en adoucir les traits hasardés.

Rappelons, en terminant, un résultat que nous avons déjà signalé plus d'une fois, mais sur lequel on ne saurait trop insister, si véritablement la littérature est un écho de la pensée nationale. Les compositions légères et de pur agrément deviennent plus rares de jour en jour. Quand on recueille, comme notre tâche est de le faire, le peu qui se produit de ces fleurs d'imagination, on en trouve quelques-unes encore que la sève n'a pas abandonnées, et qui doivent même un éclat particulier à la pâleur et au dessèchement du reste; mais le groupe dans son ensemble est mesquin et fané, comme ces bouquets d'arrière-saison qu'un souffle d'hiver a surpris. Au contraire, les productions sérieuses et d'une portée utile gagnent en nombre d'une façon très remarquable, eu égard surtout au ralentissement général des presses françaises. Ce nouveau caractère devient frappant dans la classe des livres sans cachet, que le courant de la fabrique envoie au commun des lecteurs. Nous sommes loin du temps où il fallait l'amorce du plaisir pour attirer les intelligences vulgaires et inexercées : le moyen de les allécher aujourd'hui est plutôt de leur promettre une nourriture substantielle, fût-elle même d'une digestion un peu laborieuse. A considérer l'ensemble de ce phénomène, il est d'un heureux augure. Il indiquerait que l'esprit public est en travail chez nous; que cette reine du monde, appelée l'opinion, a senti, comme tant d'autres royautés vieillies, l'urgence de se réformer, et de substituer à l'aveugle loi du caprice la noble représentation du savoir et de l'expérience. Mais, pour l'observateur littéraire, il n'est pas temps encore de se féliciter. La prétention

d'instruire les masses, et d'éclairer les sentiers de la vie pratique, ne se justifie pas plus facilement que celle de ravir les esprits par la magie du talent, et de les intéresser aux passions menteuses d'un monde idéal. Il y aura un choix fort difficile à faire entre tous ces livres qui s'annoncent gravement. Suivre avec une attention vigilante les travaux de ce genre, indiquer la place qu'ils tiennent dans leur spécialité, mettre en vue l'élément nouveau qu'ils y apportent, les résumer de temps en temps par des études originales, où le critique disparaîtrait pour laisser le champ libre au *trouveur* : telle devrait être, dans l'état présent de la société, la digne et véritable mission d'un recueil périodique. C'est aussi celle que la *Revue* ambitionne. Si elle promettait de la remplir complètement, elle mériterait d'être accusée de présomption par les hommes qui ont l'habitude des épreuves sévères, et qui savent combien est lente et scabreuse la vérification des théories et des faits. Toutefois la nouvelle tendance des esprits, dont la *Revue* aime à signaler les indices, rendra l'accomplissement de sa tâche beaucoup plus facile. Elle craindra moins d'accumuler les travaux d'un intérêt positif, puisque le public se prononce ouvertement pour les lectures qui portent profit.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 novembre 1839.

Le respect des principes nous commande aujourd'hui d'accorder la première place à la Turquie. Les Turcs aussi ont obtenu du sultan leur déclaration de Saint-Ouen. Elle leur a été octroyée dans la plaine ou cour de Gulhané.

La presse quotidienne ne nous a rien laissé à dire sur tout ce qu'on peut voir de grand, de noble, de prophétique, dans ce fait inattendu ! — C'est un pas décisif dans la carrière de la civilisation, un progrès dans l'ordre légal qui sera tôt ou tard consolidé par des garanties constitutionnelles; les principes tutélaires de l'Occident se sont alliés aux mœurs, aux coutumes, aux croyances de l'Orient. La Turquie en sera régénérée sans en être dénaturée ni bouleversée! —

A ces brillantes prédictions nous répondrons de grand cœur comme dans la plaine de Gulhané les Osmanlis répondaient à la prière publique du *Douadji : Amen*. Seulement qu'il nous soit permis d'attendre quelques faits rassurans, avant de croire que le gouvernement turc a eu réellement en vue de contribuer au progrès de la civilisation orientale.

Jusqu'ici l'acte du sultan ne nous frappe que comme un calque dont on veut se faire une arme politique.

La déclaration est évidemment l'œuvre d'un Turc élevé à la hâte et à l'école parisienne. Le calque n'est pas trop maladroit, mais c'en est un. Chose singulière ! ce qu'il y a d'emprunté, et qu'on nous permette de le dire, de tiré par les cheveux, c'est le peu qu'on y trouve d'oriental, de musulman. On s'est dit qu'il en fallait; on a tâché d'y en mettre. Mais cela n'y coule pas de source; l'Orient et l'Occident s'y touchent ; il n'y a pas d'amalgame. On dit qu'un des hommes les plus influens de notre presse quotidienne a reconnu dans la pièce turque jusqu'aux phrases de ses conversations avec un illustre élève. Nous

sommes disposés à le croire : diffuse, étalant avec pompe de banales vérités, elle sent l'écolier. A cause de l'éloignement, le maître n'a pu la corriger.

Quelle qu'elle soit, elle suffit au seul but que très probablement la Porte s'est proposé. Elle abolit les confiscations; elle promet une justice régulière; elle assure que soit en hommes, soit en argent, on ne percevra plus que des impôts modérés et réguliers, que la propriété individuelle sera respectée, que ous les habitans de l'empire seront également protégés contre le pouvoir arbitraire et les violentes exactions des pachas. C'est dire aux Turcs, aux habitans de la Syrie, voire même aux Égyptiens : « Le gouvernement légitime vous promet, et fera pour vous, ce que l'usurpateur n'a pas pu ni ne peut faire. Méhémet-Ali est obligé de vous opprimer pour soudoyer ses armées, ses flottes, et réaliser les projets de son immense ambition. » C'est ainsi que les Bourbons parlaient de l'empereur, et qu'ils promettaient l'abolition des droits réunis et de la conscription. Le coup est de bonne guerre, parce que, en effet, Méhémet-Ali ne peut ni désarmer, ni ménager la bourse de ses sujets, et que, d'ailleurs, lui et ses peuples sont trop Turcs encore pour qu'il pût leur appliquer avec succès les méthodes adroites et fécondes de la finance européenne. La solennité politique et religieuse de la promulgation, et surtout la présence du corps diplomatique, ont dû frapper l'esprit des Osmanlis et des rayas. L'Europe a paru sanctionner, par la présence de ses représentans, les promesses du jeune sultan; elle a paru dire aux habitans de l'empire : Ceci n'est pas un vain jeu, c'est un engagement solennel que la Porte a pris non-seulement vis-à-vis de ses peuples, mais vis-à-vis de l'Europe. Ayez donc foi dans ses promesses, et confiance dans l'avenir. Ce qui revient à dire : Repoussez les séductions des agens du pacha, secouez son joug, ralliez-vous autour de l'étendard sacré; l'Europe applaudira à vos efforts, et vous en serez récompensés par une administration régulière et libérale.

Envisagée sous ce point de vue, la déclaration de Gulhané est bien autrement importante qu'elle ne le serait, si elle n'était qu'un semblant de charte turque. Bien que composée d'idées parisiennes, elle pourrait bien avoir été inspirée ailleurs qu'à Paris.

Qu'en pensera Méhémet-Ali, surtout lorsqu'il apprendra quel accueil flatteur elle a trouvé dans toutes les feuilles de l'Europe? Se contentera-t-il d'en hausser les épaules, comme s'il ne s'agissait que d'une vaine simagrée? Y verra-t-il une intention hostile, un fait cachant des arrière-pensées formidables? En conclura-t-il qu'il lui convient d'accepter sans retard des conditions tolérables, ou bien qu'il lui faut redoubler d'entêtement et d'audace? Répondra-t-il par le dédain ou à coups de canon, ou en octroyant à son tour à ses provinces des concessions libérales?

Cette dernière guerre serait plaisante en apparence, sérieuse au fond.

On ne jette jamais impunément certaines idées aux peuples, surtout dans les temps de crise et de transition. L'Europe en a fait l'expérience, et l'expérience n'est pas achevée. L'Allemagne, la Pologne, l'Italie, loin d'oublier les pro-

messes qu'on leur avait faites, ruminent toujours les idées qu'on leur avait jetées comme un appât. L'Orient, nous nous en réjouissons, n'oubliera pas la déclaration de Gulhané. Quelque peu orientale qu'elle soit pour la forme et pour le fond, quel qu'ait été le but du gouvernement turc, et quelque peu d'empressement qu'il montre à la faire exécuter, elle a proclamé un mot qui trouvera toujours de l'écho dans le cœur humain. Elles ont beau être accoutumées à l'adoration du pouvoir et à la politique du fatalisme, les mots de justice et d'égalité font toujours tressaillir les nations; ils réveillent des idées, ils excitent des sentimens que nous portons avec nous, et que les institutions ne peuvent jamais oblitérer complètement. Les réformes de Sélim et de Mahmoud, le spectacle des luttes et des guerres civiles qui déchirent depuis longues années l'empire du croissant, le retentissement des grandes révolutions européennes, enfin cet esprit des temps nouveaux, qui, lorsque son jour est arrivé, pénètre partout, altère et modifie toutes choses, ont profondément remué l'Orient et l'ont préparé à de nouvelles destinées que nul ne peut deviner, mais dont l'accomplissement paraît certain.

La déclaration de Gulhané n'a été, ce nous semble, qu'un stratagème politique, qu'une ruse honnête. On n'a pas songé aux besoins moraux de la Turquie; probablement on n'y songe pas le moins du monde. Qu'importe? C'est presque toujours ainsi qu'agit l'homme; il accomplit toute autre chose que ce à quoi il pense. D'ailleurs, pourquoi cet expédient? Pourquoi l'a-t-on imaginé? On a donc reconnu qu'il pouvait agir sur les esprits et être bon à quelque chose. C'est reconnaître que les habitans de l'empire commencent à ouvrir les yeux. En les conviant à Gulhané, on les a conviés à un spectacle, ne fût-il qu'une comédie, dont on a compris qu'ils peuvent goûter le dénouement. On ne convie pas à de pareilles fêtes des aveugles et des sourds; ce serait du temps et des frais perdus.

En attendant, la question d'Orient ne paraît pas marcher à son terme; loin de là, elle se complique. A supposer que le sultan et le pacha se mettent d'accord, avec ou sans l'intervention de l'Occident, reste la question plus grave encore des relations de la Porte et de l'Égypte avec les puissances européennes. Le traité d'Unkiar-Skelessi sera-t-il renouvelé? Comment le sera-t-il? Au profit de qui?

Nous avons fait remarquer, en parlant d'une première tentative russe pour attirer l'Angleterre dans son alliance, que c'était là un essai qui devait se renouveler. Le cabinet russe n'abandonne pas facilement ses projets, et celui-là était d'accord à la fois avec son ambition, ses sympathies et ses antipathies. Aussi n'a-t-il jamais été abandonné. Rien, au contraire, n'est omis pour gagner le cabinet de Saint-James. Ses exploits et ses envahissemens dans l'Inde? On ferme les yeux, on en fait semblant du moins. Ses démêlés avec la Perse? On conseille à la Perse de céder, de tout accorder. Son humeur contre Méhémet-Ali? On la partage. Reste ce qui forme, en apparence du moins, le nœud de la question, Constantinople, l'entrée des Dardanelles. La Russie n'hésite pas.

Elle offre, dit-on, à l'Angleterre de lui faire accorder par la Porte l'entrée de quatre bâtimens de guerre; la concession ira probablement plus loin, elle s'étendra aux huit vaisseaux que lord Palmerston veut avoir le droit de faire ranger en bataille devant les murs du sérail.

Quoi qu'il en soit de ces bruits, nous ne ferons pas au ministère l'injure de croire qu'il ne sait pas à quoi s'en tenir à cet égard. Il n'a sans doute pas oublié que le jour où une flotte anglaise pourrait se déployer devant Constantinople, sans se trouver à côté d'une flotte française pour le moins aussi forte, dussions-nous franchir le passage de vive force, que ce jour-là serait le dernier pour tout ministère qui aurait eu l'étrange courage de rester les bras croisés devant un arrangement qui serait une insulte pour la France. Au surplus, quels que soient les efforts et l'habileté de la diplomatie russe, et les velléités quelque peu téméraires de tel ou tel homme d'état à Londres, nous persistons à croire que le bon sens anglais l'emportera. On compte avec la nation en Angleterre, et la nation sait, malgré toutes les déclamations d'une partie de la presse anglaise, combien l'alliance anglo-française est dans l'intérêt bien entendu des deux peuples.

Les cortès sont dissoutes. Le gouvernement espagnol n'a qu'un reproche à se faire, c'est d'avoir trop différé une mesure que les circonstances lui commandaient impérieusement. Cependant tout semble promettre dans les prochaines élections une imposante majorité au parti conservateur. Les révolutionnaires ont démasqué trop tôt leurs vues et leurs projets. Malgré les invectives et les exhortations de certains journaux, l'Espagne ne veut pas se prêter à une ignoble et sanglante parodie de notre révolution, et en avoir les malheurs sans la gloire, et les crimes sans les prétextes qui paraissaient les excuser. Ce serait une honteuse faiblesse que celle d'une nation qui se laisserait fouler aux pieds par une minorité qui n'a pas même le mérite de l'originalité, et qui ne bouleverserait l'Espagne que parce que nous eûmes, il y a cinquante ans, un comité de salut public et un tribunal révolutionnaire!

En attendant, les craintes qu'inspire la démagogie sont une cause ou un prétexte d'inaction aux frontières. Deux brigades de la grande armée sont rappelées dans l'intérieur pour le maintien de l'ordre. Elles marcheront probablement vers l'Andalousie, où les agitateurs sont plus à redouter, et où ils pourraient plus facilement recevoir de criminels encouragemens. Quoi qu'il en soit, rien n'annonce un coup décisif contre Cabrera avant le printemps, et s'il était vrai que le comte d'Espagne ne fût tombé qu'en vertu d'ordres et d'injonctions dont la junte insurrectionnelle de la Catalogne n'était que le docile instrument, on ne pourrait guère espérer qu'une convention analogue à celle de Bergara vînt mettre fin à la guerre civile. Au milieu de ces difficultés, quel sera le rôle de l'Angleterre à Madrid? Voudrait-elle exterminer les révolutionnaires au Canada, les sabrer à New-Port et les caresser en Espagne? Nous verrons bien.

La Hollande a reconnu la reine Isabelle et nous fait des ouvertures pour un traité de commerce. Cette démarche mérite toute l'attention de notre

gouvernement. Il est temps de sortir des fausses voies où nous ont jetés une politique étroite et des intérêts par trop égoïstes. Il faut bien le dire : nous n'en sortirons jamais par des mesures générales, par des lois proprement dites. Tout le monde en sait la raison. Que le gouvernement use de son droit; qu'il procède par des traités. Les chambres se résigneront à trouver dans un traité particulier, conclu avec telle ou telle puissance amie, ce qu'elles ne voudraient pas adopter dans un projet de loi générale et applicable à toutes les provenances. La Belgique, la Hollande, l'association allemande, l'Espagne, la Suisse, voilà les marchés qu'il faut ouvrir ou conserver à la France, renonçant enfin à la stupide prétention de vendre sans jamais acheter, de faire accepter nos produits en repoussant ceux de nos voisins. Ce serait par trop singulier qu'un ministère où siégent MM. Duchâtel et Passy laissât échapper les occasions qui sont offertes de rectifier l'absurde système que la restauration a imposé à la France.

Décidément, le ministère est aussi avare de lettres que M. Viennet en est prodigue. M. Bérenger aussi n'aime pas à être informé de ce qui le concerne par *le Moniteur* ou par son portier, s'il y a des portiers dans la Drôme. On dit que M. le président du conseil a réparé l'oubli par une lettre irrésistible; on ajoute cependant que si elle a donné un membre de plus à la pairie, elle n'a pas assuré une voix de plus au ministère dans la chambre des pairs.

La mort de M. de Blacas est un fait qui n'est pas sans quelque importance à l'endroit du duc de Bordeaux et des manœuvres légitimistes. M. de Blacas, par ses antécédens et sa vieille expérience, était le conseiller le mieux écouté à la petite cour de Gœritz, et il n'aimait pas les coups de tête et les aventures romanesques. Il se rappelait qu'après de vaines et peu dignes tentatives, les Bourbons n'étaient enfin rentrés en France qu'à la suite d'évènemens fabuleux et tout-à-fait indépendans de leurs efforts et de leur volonté. La France, qui n'a pas aujourd'hui à déplorer les égaremens d'une ambition effrénée, veut la dynastie et le gouvernement de son choix. Elle l'a proclamé en 1830, elle vient de le répéter avec toute l'énergie d'une profonde affection au fils du roi. Le voyage du duc d'Orléans est un grand évènement.

Nous ne parlons pas de son excursion en Afrique. Il faut sans doute le remercier de tout le bien qu'il y a fait et de sa vive sollicitude pour le bien-être de l'armée. S'étant rencontré en Algérie avec les fantaisies quelque peu aventureuses de M. le gouverneur-général, le prince a marché aux Portes-de-Fer. Il le devait. Il s'y est montré brave, hardi, intelligent, ami du soldat, habile à le diriger, doué de ce coup d'œil et de ce sang-froid qui grandissent l'homme sur le terrain, au milieu des dangers. Qui en doutait? Le duc d'Orléans avait déjà fait ses preuves; l'armée le connaissait. L'expédition a réussi; Dieu en soit loué. Mais sérieusement était-ce là un but à proposer à l'activité du prince royal? Qu'on se demande ce qu'on aurait pensé, ce qu'on aurait dit, si une intempérie obstinée, si des torrens de pluie, comme il en tombe en Afrique, eussent arrêté la marche de l'expédition, et si l'armée, enfoncée dans les boues épouvantables du sol africain, eût été cruellement décimée par la disette, les

maladies et les souffrances? Et tout cela pour faire la découverte d'un chemin et pour échanger quelques rares coups de fusil avec une poignée de Kabaïles! Encore une fois, on ne doit que des éloges au prince. Se trouvant sur les lieux, il devait marcher aux Portes-de-Fer; il ne pouvait pas se séparer de bataillons français au moment où ils allaient affronter un péril. Mais l'héritier du trône de France ne doit être appelé qu'à la gloire des grandes choses. Il n'a rien à lui, pas même sa vie; et ce qui appartient à l'état, ce qui lui est un gage précieux, ne doit être employé qu'aux choses qui intéressent la grandeur et l'avenir de la France.

C'est le voyage du prince royal dans les départemens du Midi qui est un grand évènement. Il a scellé le pacte d'alliance de la dynastie de juillet avec la partie de l'empire qu'on prétendait faussement lui être le moins affectionnée On se connaît maintenant. Le temps des sottes calomnies est passé sans retour. S'ils renouvelaient leurs perfides insinuations, les ennemis de notre royauté rencontreraient toujours une de ces réponses foudroyantes: Nous l'avons vu, nous l'avons entendu; il comprend nos besoins, il sait les affaires; il nous a secourus, il a intercédé pour nous; et le peuple n'est pas oublieux.

La France ne doit ce beau résultat qu'au prince lui-même, au charme de ses manières et de son langage, à sa haute intelligence des choses et des hommes, à ses connaissances aussi variées que positives, et à cette présence d'esprit et à cette bonté qui ne se sont pas démenties un seul instant. Nous le croyons d'autant plus, que cela nous a été affirmé par des témoins oculaires, étrangers à la France, à ses affections et à ses besoins. Dans plus d'un endroit, le premier accueil n'a pas été sans quelque froideur; mais partout l'élan d'affection a été vrai, spontané, général, dès que le représentant de la royauté de juillet a été connu du peuple. Ce sont là de précieuses conquêtes et faciles à garder. Le trône s'en trouve consolidé ainsi que toutes nos institutions.

La session approche, les esprits s'animent, on aiguise ses armes, et on prélude au combat par la question d'usage : — Le ministère pourra-t-il, tel qu'il est, ouvrir la session? Pourra-t-il la traverser?

Il faut le dire; nul, les ministres y compris, ne répond hardiment: — Il le doit et il le peut. Ce qu'on entend de plus favorable se réduit à dire : — Il n'y a pas autre chose sous la main, il ne faudrait pas recommencer la crise, les incompatibilités de personnes sont toujours les mêmes, les amours-propres sont toujours aussi intraitables.

Ceux qui prétendent approfondir davantage la question ajoutent qu'au fond il n'est aucune partie de la chambre d'où puisse partir une attaque immédiate et sérieuse. Les 221, ou, si l'on veut et pour éviter les *quiproquo* auxquels vient de donner lieu le *Journal de Saône-et-Loire,* que le ministère et le centre gauche opposant ont également interprété à leur avantage,— les centres proprement dits, peu agressifs de leur nature, n'ont aucune raison de se presser. Le ministère a eu beau publier quelques paroles peu mesurées sur leur compte, les centres savent que, pour toute administration qui ne voudra pas boule-

verser le pays, il n'y a pas de majorité possible sans eux, qu'au fond c'est avec eux que tout ministère marche et doit marcher, et qu'il ne faut pas trop s'indigner des expédiens ingénieux, des paroles adroites qu'on est forcé d'employer pour gagner quelques voix de plus. Dès-lors les 221 attendent les évènemens. Le ministère leur paraît faible; ils ne croient pas à sa durée, ils ne s'évertueront pas pour la prolonger, mais ils espèrent qu'il pourra se modifier, se renforcer sans secousses et par des hommes qui leur inspirent confiance.

Les doctrinaires doivent tout naturellement suivre les mêmes erremens. D'un côté, ils ont une part directe aux affaires; de l'autre, ils trouvent dans le ministère précisément cette partie du centre gauche avec laquelle ils sympathisaient le plus par leurs théories constitutionnelles et économiques, la partie avec laquelle il y avait véritable coalition.

Une opposition vive, immédiate, ne pourrait donc venir que de la réunion des oppositions extrêmes; mais à supposer cette réunion possible, cela ferait-il une majorité d'abord et un gouvernement ensuite?

En effet, nous ne le pensons pas. Aussi n'est-ce point une attaque directe, violente, à l'ouverture même de la session, que le ministère a, ce nous semble, à redouter. S'il n'arrive rien d'extraordinaire, on ne se rendra pas à la chambre avec le projet arrêté de le renverser sur telle question, à telle heure. Ce que le ministère doit craindre, ce sont les accidens de tribune et les éventualités de tous les jours. Il doit redouter cet imprévu qu'un ministère ne peut affronter que lorsqu'il s'appuie sur une majorité sienne et compacte. Cette majorité dévouée, il ne l'aura pas, et il nous paraît hors d'état de la conquérir; tel qu'il est, il ne sera ni assez fort pour prévenir les échecs, ni assez docile pour s'y résigner.

Dès-lors, multiplier les questions, c'est pour lui multiplier les dangers. C'est là cependant ce qu'il paraît vouloir faire. On ne parle que des nouveaux projets de loi qu'il prépare. La législature paraît une lice où chaque ministre veut faire ses preuves et dépasser ses collègues. Si ce n'est pas de la prudence, c'est du moins du courage et du désintéressement. Au surplus, c'est ce qui devait nécessairement arriver au ministère. M. le maréchal, par les occupations de toute sa vie, est nécessairement étranger à une foule de questions d'administration, de finances, de droit. Probablement il ne s'en mêle guère et laisse chaque ministre faire à sa tête. Le président s'abstenant, les autres ministres ne peuvent pas trop retenir un de leurs collègues; on se passe réciproquement ses fantaisies : on n'approuve pas toujours, tant s'en faut, mais on se résigne.

C'est là un piége que le ministère se tend à lui-même. Je dis le ministère, car c'est encore plus le ministère dans son ensemble que tel et tel ministre, qui est menacé de faire naufrage au milieu de tous ces écueils. Plus d'un ministre pourra se sauver et rentrer au port, tous ceux en particulier qui ne nageront pas entre deux eaux. Redisons-le, le pays est si fatigué, qu'il n'y a plus aujourd'hui avec lui qu'une bonne politique à suivre, la politique des situations nettes et du langage explicite.

THÉATRE-FRANÇAIS. — Mlle Rachel a reparu avant-hier sur la scène, dans le rôle d'Émilie de *Cinna*. Jamais public à la fois plus nombreux et plus choisi n'a accueilli avec plus d'enthousiasme, on pourrait dire avec plus d'affection, une artiste justement aimée; jamais aussi la jeune et charmante tragédienne ne s'est montrée mieux inspirée. Pendant une assez longue maladie, qui heureusement n'était pas si grave qu'on l'a dit, des bruits inquiétans avaient circulé. On avait craint que Mlle Rachel ne pût jouer de l'hiver; on avait dit que sa voix avait perdu de cette force, de cet accent pénétrant qui a tant de grace et de puissance. Hâtons-nous de déclarer qu'il n'en est rien, et que la voix n'est pas plus changée que le talent. Émilie a reparu dans tout son éclat, dans toute la simplicité de sa grandeur, dans toute l'énergie de sa passion. Nous n'avons rien à redouter pour l'admirable et précieux talent qui nous a rendu Corneille et Racine, et, grace au ciel, nous n'aurons, cette fois encore, qu'une occasion de plus de dire aux nouvellistes de mauvais augure, comme aux critiques de mauvaise volonté :

Les gens que vous tuez se portent à merveille.

Mlle Rachel, du reste, n'a qu'à se féliciter des inquiétudes qu'on nous avait inspirées; ces inquiétudes lui ont valu les applaudissemens qui l'ont d'abord saluée à son entrée, puis qui se sont constamment prolongés durant tout le cours de la pièce. On peut l'affirmer sans rien retrancher à la gloire de l'artiste, car qu'il y a-t-il de plus naturel et de plus doux pour l'artiste lui-même que ces témoignages unanimes que rien ne peut rendre suspects? La modestie avec laquelle Mlle Rachel a reçu ces témoignages, et la manière dont elle a montré que l'enivrement d'un triomphe ne lui faisait rien perdre de son calme ni de sa force, sont au-dessus de tout éloge. Plus applaudie que de coutume, elle a prouvé qu'elle méritait de l'être, et il y a dans ce difficile effort autant de bon sens que de talent. Aussi jamais le timide Cinna n'a-t-il été traité d'*esclave* plus rudement qu'avant-hier; jamais le pauvre Maxime ne s'est-il entendu dire en levant les épaules avec plus de dédain : « Allons, Fulvie, allons! » Mais en même temps jamais Émilie n'a prononcé avec une expression plus tendre et plus touchante ces vers si beaux qui finissent ainsi :

Mais je vivrais à toi, si tu l'avais voulu.

On ne reconnaît pas assez à Mlle Rachel la faculté de rendre de tels sentimens. La cause en est peut-être que son premier rôle a été celui d'Hermione, personnage odieux qui n'a jamais l'air tendre, même quand il l'est réellement, parce qu'il se montre toujours plus méchant qu'il n'est à plaindre. Le public s'est habitué à ne voir guère la jeune artiste que sous le semblant d'un caractère farouche, presque intraitable, et peut-être Mlle Rachel elle-même s'est-elle, de son côté, trop accoutumée à se laisser voir ainsi. Il n'en est pas moins vrai qu'elle est, quand elle veut, aussi passionnée, aussi tendre, — si tendresse il y a, — que Corneille, qui, il est vrai, ne l'est pas souvent; mais arrêtons-nous là : il ne faut pas, même pour louer justement, dire du mal des maîtres, et il faut,

avant tout, se souvenir qu'avant-hier il y avait quelque chose à cette représentation qui était plus noble que Mlle Rachel, plus intelligent que le public, plus grand que tous; c'était la tragédie de *Cinna*.

Au reste, le Théâtre-Français est en veine de prospérité pour cette saison. La nouvelle pièce de M. Scribe, *la Calomnie*, reçue avec acclamation ces jours derniers, doit assurer, dit-on, au fécond et spirituel auteur un rang désormais incontestable, et le mettre hors de pair dans la comédie telle qu'on la peut tenter de nos jours. On parle surtout d'un second acte d'une verve et d'un courage peu vulgaire. La rentrée de Mlle Rachel, la comédie de M. Scribe et le drame de George Sand, en voilà plus qu'il ne faut pour assurer la prospérité d'un hiver.

— Les cours de la Faculté des Lettres recommencent. M. Patin a rouvert le sien vendredi dernier; c'est Horace qui l'occupe toujours. Le seul moyen de rajeunir ce vieux sujet était de l'approfondir. M. Patin a trouvé dans cette étude détaillée mille sources imprévues d'agrément. Cette fois, il a singulièrement charmé en montrant comment Horace est le poète de l'antiquité le plus *moderne*, le plus voisin de nous, celui que les uns aiment pour sa sagesse tempérée, les autres pour son indulgence facile aux faiblesses.

— Deux nouveaux volumes de George Sand doivent paraître dans le courant de la semaine prochaine. Il nous est à peine permis, dans cette *Revue*, de rappeler les qualités brillantes et profondes qui les recommandent aux admirateurs habituels de l'écrivain. A côté des *Sept Cordes de la Lyre*, où il a tenté de hautes inspirations philosophiques, on retrouve *Gabriel*, qui est une de ses plus charmantes fantaisies.

— Le succès des *Lettres sur l'Histoire de France* est consacré, et ce livre, devenu classique, n'est pas de ceux sur lesquels puisse influer la crise momentanée de la librairie. Aussi la sixième édition vient-elle de paraître il y a quelques jours (1), en même temps qu'une troisième réimpression de *Dix ans d'Études historiques*, recueil qui contient, on le sait, les divers articles et fragmens isolés de M. Thierry. Ce dernier livre, qui est le nécessaire complément des œuvres de l'illustre écrivain, a été augmenté cette fois d'un travail important et encore inédit sur quatorze historiens de la France antérieurs à Mézeray. Ce long et intéressant morceau, qui comprend l'examen des écrits de Nicole Gilles, Paul-Émile, Robert Gaguin, Du Haillan, Papyre-Masson, Fauchet, Du Tillet, Pasquier, Hotman, Belleforest, Jean de Serres, Jacques Charron et Scipion Dupleix; ce morceau, disons-nous, se rapporte à la même date à peu près que l'*Histoire de la Conquête*. A l'élévation et à la sûreté des fragmens, à l'étendue de l'érudition, à la perfection du style, on reconnaît en effet la manière et la maturité d'un maître.

(1) Chez Just-Tessier, quai des Augustins, nº 37.

V. DE MARS.